PALLI

P J 13. 12 25

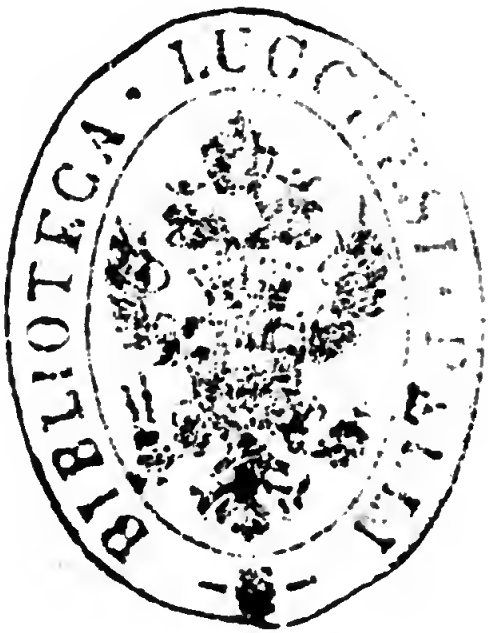
·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE ..... I 5 .....
PLUTEO ..... II .....
N.° CATENA ..... 25 .....

ES-ANTIQUITÉS-BEAUX-ARTS
MUSEO R-PIAZZA VITTORIA N.1
FRANCESCO PERRELLA
NAPLES

UVRES
HOISIES
DE
DE GRAFIGNY.



ŒUVRES
CHOISIES
DE
Mme DE GRAFIGNY,
AUGMENTÉES DES LETTRES D'AZA.

TOME SECOND.

Bibliotheque Nationale NAPOLI

A LONDRES.

M. DCC. LXXXIII.

LETTRES
D'AZA,
OU
D'UN PÉRUVIEN,

Pour ſervir de ſuite à celles d'une PÉRUVIENNE.

AVERTISSEMENT.

LA lecture des Lettres d'une Péruvienne m'a fait ſouvenir que j'avois vu en Eſpagne, il y a quelques années, un Recueil de Lettres d'un Péruvien, dont l'Hiſtoire m'a paru depuis avoir beaucoup de rapport avec celle de Zilia. J'ai obtenu ce Manuſcrit. J'ai reconnu que c'étoient les Lettres mêmes d'Aza, traduites en Eſpagnol. C'eſt ſans doute *Kanhuiſcap*, ami d'Aza, à qui la plupart de ces Lettres ſont adreſſées, que l'on doit cette traduction du Péruvien.

L'intérêt qu'Aza a excité en moi dans ces Lettres, m'en a fait entreprendre la traduction. J'ai vu, avec joie, s'effacer de mon eſprit les idées odieuſes que Zilia m'avoit données d'un Prince plus malheureux qu'in-

conſtant. Je crois qu'on goûtera le même plaiſir. On en reſſent toujours à voir juſtifier la vertu.

Bien des gens feront peut-être un crime à Aza d'avoir peint, ſous le nom de Mœurs Eſpagnoles, des défauts, des vices même particuliers à la Nation Françoiſe. Quelque ſenſé que paroiſſe ce reproche, il ſera bientôt détruit, lorſqu'on fera attention, avec M. de Fontenelle, qu'un Anglois & un François ſont compatriotes à Pékin. Je n'oſe me flatter d'avoir rendu la nobleſſe des images, la force & l'expreſſion des penſées, que j'ai trouvées dans l'Original Eſpagnol : je m'en prends à notre Langue & au ſort ordinaire des traductions. Le Lecteur s'en prendra peut-être à moi ; nous pourrons avoir raiſon tous deux.

LETTRES D'AZA.

LETTRE PREMIERE.

A ZILIA.

Aza informe Zilia de l'eſpérance où il eſt de la revoir bientôt, & des efforts qu'il a oppoſés à la violence des Eſpagnols.

QUE tes larmes ſe diſſipent comme la roſée à la vue du Soleil; que tes chaînes changées en fleurs tombent à tes pieds, & te peignent, par l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de mon amour plus ardent que l'Aſtre divin qui l'a fait naître. Zilia, que tes craintes ceſſent. Aza reſpire encore. C'eſt t'aſſurer qu'il t'aime toujours.

Nos tourmens vont finir : un moment fortuné va nous unir à jamais. O divine félicité ! qui peut vous retarder encore ?

Les prédictions de Viracocha (1) ne ſont point accomplies. Je ſuis encore ſur le Trône auguſte de Manco-Capa ; & Zilia n'eſt point à mes côtés ! Je regne, & tu portes des fers !

Raſſure-toi, tendre objet de mon ardeur ; le Soleil n'a que trop éprouvé notre amour, il va le couronner. Ces nœuds, foibles interpretes de nos ſentimens, ces nœuds, dont je bénis l'uſage, & dont j'envie le ſort, te verront libre. Du fond de ton affreuſe priſon, tu voleras dans mes bras. Semblable à la colombe, qui, échappée aux ſerres du vautour, vient jouir de ſon bonheur auprès de ſa fidelle compagne, je te verrai dépoſer dans mon cœur, encore ému de crainte, tes douleurs paſſées, ta tendreſſe, & mon bonheur. Quelle joie, quels tranſports, de pouvoir effacer tes malheurs ! Tu verras à tes pieds ces barbares maîtres du tonnerre ; & les mains même qui t'ont donné des fers, t'aideront à monter ſur le Trône.

(1) Inca qui avoit prédit la deſtruction de l'Empire par les Eſpagnols.

Pourquoi faut-il que le ſouvenir de mes malheurs vienne altérer un bonheur ſi pur ? Pourquoi faut-il que je te trace des maux qui ne ſont plus ? N'eſt-ce point abuſer des préſens des Dieux, que de n'en pas goûter tout le prix ? Ne point oublier ſon infortune, c'eſt preſque la mériter. Et tu veux, ma chere Zilia, que j'ajoute à mes maux la honte de les avoir ſoufferts juſtement. Je t'aime, je puis te le dire, je vais te revoir. Quel nouvel éclairciſſement puis-je te donner ſur mon ſort ? J'irois te peindre le paſſé, quand je ne puis t'exprimer les ſentimens qui m'agitent en ce moment . . . ! Mais que dis-je ? tu le veux, Zilia.

Rappelle-toi, ſi tu le peux ſans mourir, ce jour affreux, ce jour dont l'allégreſſe fut l'aurore.

Le Soleil plus brillant répandoit ſur mon viſage les mêmes rayons dont il éclairoit le tien. Les tranſports de la joie, les flammes de l'amour enlevoient mon cœur. Mon ame étoit confondue dans la Divinité même dont elle eſt émanée. Mes yeux étinçeloient du feu qu'ils avoient

pris dans les tiens, & brilloient de mille deſirs. Retenu par la décence des cérémonies, je marchois au Temple, mon cœur y voloit. Déja je y voyois, plus belle que l'étoile du matin, plus vermeille que la roſe nouvelle, accuſer de lenteur nos Cucipatas, te plaindre à moi de l'obſtacle qui nous ſéparoit encore. . . quand tout à coup, ô ſouvenir horrible! la foudre gronde, éclate dans les airs. A ce bruit redoutable tout tombe à mes côtés. Moi-même je me proſterne pour adorer Yalpor. Je l'implore pour toi. Ses coups redoublent, ſe ralentiſſent, ils ceſſent. Je me leve tremblant pour tes jours. Quelle horreur! Quel ſpectacle! Enveloppé dans un nuage de ſoufre, environné de flammes & de ſang, dans une affreuſe obſcurité, mes yeux n'apperçoivent que la mort, mes oreilles n'entendent que des cris, & mon cœur ne demande que toi: tout te peint à ce cœur éperdu. J'entends encore le coup qui t'a frappé. Je te vois pâle, défigurée, le ſein ſouillé de ſang & de pouſſiere: un feu cruel te dévore.

Les nuages ſe diſſipent, l'obſcurité

ceſſe ; le croiras-tu, Zilia ? Ce n'étoit point Yalpor. Les Dieux ne ſont pas ſi cruels. Des barbares, uſurpateurs de leur puiſſance, nous en faiſoient ſentir tout le poids. A leur vue odieuſe, je me lance au milieu d'eux. L'Amour, les Dieux qu'ils ont outragés, me prêtent leurs forces : ta vue les augmente. Je vole à toi. Je renverſe tout. Je ſuis prêt de t'atteindre : mais tu paſſes la porte ſacrée. On t'entraîne, tu diſparois ; la douleur me dévore ; le déſeſpoir m'arrache des pleurs. Furieux, je m'élance ; on ſe jette ſur moi. Les coups que j'ai portés ont détruit juſqu'à mes armes. Affoibli par l'excès de mes efforts, accablé par le nombre, je tombe ſur les corps outragés de mes ancêtres (1). Là, mon ſang & mes larmes ſe mêlent à leur ignominie, aux corps expirans de tes compagnes, aux guirlandes mêmes dont tu devois orner ma tête, & que tes mains avoient tiſſues. Un froid

(1) Les Péruviens mettoient dans leur Temple les corps embaumés de quelques-uns de leurs Rois.

mortel s'empare de mes ſens. Mes yeux troublés s'affoibliſſent, ſe ferment. Je ceſſe de vivre, ſans ceſſer de t'aimer.

Sans doute l'amour, l'eſpoir de te venger, ma chere Zilia, m'ont rendu à la vie. Je me ſuis trouvé dans mon Palais, environné des miens. La fureur a ſuccédé à ma foibleſſe : j'ai pouſſé des cris affreux ; les mains armées, j'ai excité ma garde à me venger. Périſſent, lui ai-je dit, périſſent les impies ; ils ont violé nos plus ſacrés aſyles. Venez, armez-vous tous ; frappons, détruiſons ces cruels. Rien ne pouvoit calmer mes tranſports. Mais quand le Capa-Inca, mon pere, averti de ma fureur, m'eut aſſuré que je te reverrois, que tes jours étoient en ſûreté, que nous ſerions l'un à l'autre, quelle joie, quels nouveaux tranſports ſe ſont emparés de mon ame ! O ma chere Zilia ! eſt-ce aſſez d'un cœur pour goûter tant de plaiſir ?

Une baſſe avidité pour un vil métal a ſeule conduit ces barbares dans ces lieux. Mon pere a ſu leurs deſſeins, les a prévenus. Ils partiront enfin courbés ſous le

poids de ſes dons, auſſi-tôt qu'ils t'auront rendue à mes vœux. Ces peuples, que l'or arma contre nous, & qu'il rend nos amis, devenus moins féroces, font éclater à chaque inſtant leur reconnoiſſance & leurs reſpects. Ils s'inclinent devant moi, ainſi que nos Cucipatas devant le Soleil. Se peut-il qu'un amas mépriſable de matiere puiſſe changer ainſi le cœur de l'homme, & de barbares qu'ils étoient, les rendre les inſtrumens de ma félicité ! Étoit-ce à un métal, à des monſtres, à retarder, à faire enfin notre bonheur ?

Adorable Zilia ! Lumiere de mon ame ! Que les mots, dont tu te ſers pour retracer le malheur qui nous a ſéparés, m'ont cauſé d'agitations ? Je t'ai ſuivi dans le danger. Ma fureur s'eſt renouvellée ; mais les aſſurances de ta tendreſſe, ainſi qu'un baume ſalutaire, ont adouci la plaie que tu touchois dans mon cœur. Non, Zilia, rien n'eſt égal au bonheur d'être aimé de toi. Tous mes ſens en ſont troublés. Mon impatience s'accroît ; elle me dévore. Je brûle. Je meurs.

Viens me rendre la vie. Zilia ! Zilia !

que Lhuama (1) te prête ſes aîles ; que l'éclair le plus vif te porte juſqu'à moi, tandis que mon cœur, plus prompt que lui, vole au-devant de tes pas.

(1) Grand Aigle du Pérou.

LETTRE

LETTRE DEUXIEME.

A ZILIA.

Déſeſpoir d'Aza trompé par les promeſſes des Eſpagnols. Il ſe flatte de venger Zilia.

QUOI! Zilia (1), la terre n'eſt pas anéantie! Le Soleil nous éclaire encore, & le menſonge & la trahiſon ſont dans ſon Empire! O Zilia! Toutes les vertus mêmes ſont bannies de mon cœur éperdu. Le déſeſpoir & la fureur ont pris leur place.

Ces barbares Eſpagnols, aſſez hardis pour te donner des fers, mais trop lâches trop inhumains pour les briſer, ont oſé me trahir. Malgré leurs promeſſes, tu ne m'es pas rendue.

Yalpor, qui te retient? Lance tes coups, tourne contre ces perfides les traits dévo-

(1) Cette Lettre ne lui fut pas remiſe.

rans qu'ils t'ont dérobés ; qu'une flamme empoiſonnée, après mille tourmens, les réduiſe en poudre. Monſtre cruel ! dont le crime ne peut ſe laver que dans le ſang du dernier de ta race (1) : nation perfide, dont les Villes raſées devroient être ſemées de pierres, & arroſées de ſang (2) quelles horreurs joignez-vous à l'infamie du parjure !

Déja de ſes rayons ſacrés le Soleil a éclairé deux fois ſes enfans, & ma chere Zilia n'eſt pas rendue à mon impatience ! Ses yeux, dans leſquels je devrois fixer ma félicité, ſont en ce moment inondés de pleurs ! C'eſt peut-être au travers des larmes les plus ameres, qu'ils laiſſent échaper ces traits de flamme qui embraſerent mon cœur. Ces mêmes bras dans leſquels les dieux devoient couronner l'amour le plus ardent, ſont peut-être accablés en-

(1) Les Péruviens pourſuivoient le crime juſques dans les deſcendans du criminel.

(2) On détruiſoit juſqu'aux Villes où étoient nés les grands criminels ; on y ſemoit des pierres, & on y verſoit du ſang en ſigne de malédiction.

core ſous le poids d'indignes fers. O douleur funeſte ! ô mortelle penſée !

Tremblez, vils humains! le Soleil m'a remis ſa vengeance. Mon amour outragé va la rendre plus cruelle.

C'eſt par toi que j'en jure, Aſtre vivifiant dont nous tenons nos ames (1) & nos jours : c'eſt par tes pures flammes, dont le feu divin m'anime. O Soleil ! que tes rayons bienfaiſans s'éloignent de moi pour jamais : que, plongé dans une nuit affreuſe, la conſolante aurore n'annonce plus ton retour, ſi Aza ne détruit la race criminelle qui oſe ſouiller de menſonges ces lieux ſacrés. Et toi, ma chere Zilia, objet infortuné de toute ma tendreſſe, ſeche tes pleurs. Tu verras bientôt ton Amant renverſer tes ennemis, briſer tes fers, les en accabler. Chaque inſtant augmentera ma fureur & leur ſupplice. Déja une joie cruelle ſe fait jour dans mon cœur : déja je crois me baigner dans le ſang de ces perfides. La rage ſignale mon amour.

(1) Les Péruviens regardoient l'ame comme une portion du Soleil.

Je vais ſurpaſſer leur barbarie. Elle ſera mon guide, je cours la ſuivre. Zilia, ma chere Zilia, ſois sûre de ma victoire; c'eſt toi que je vais venger.

LETTRE TROISIEME.

De Madrid,

A KANHUISCAP.

Aza peint à ſon ami la cruelle ſituation de ſon cœur.

QUELLE Divinité aſſez touchée de mes maux, généreux ami, a pu te conſerver à ma douleur? Il eſt donc vrai qu'au ſein des malheurs les plus affreux, on peut goûter quelques charmes : & que, quelque infortuné que l'on ſoit, on peut contribuer au bonheur des autres. Tes mains ſont accablées de chaînes, & tu parois ſoulager les miennes. Ton ame eſt abbatue par la douleur, & tu diminues ma triſteſſe.

Étranger, captif, dans ces climats barbares, tu me fais retrouver ma patrie, dont le ſort t'éloigne. Mort pour tout le reſte des hommes, je ne veux plus vivre qu'avec toi. Ce n'eſt que pour toi que mon eſprit accablé trouvera des expreſ-

ſions, & que mes mains affoiblies formeront quelquefois ces nœuds qui nous réuniſſent malgré nos cruels ennemis.

Pardonne, ſi l'amour le plus tendre, le plus ardent, t'entretient plus ſouvent que l'amitié & la vengeance. Les douceurs de l'une peuvent conſoler, la violence de l'autre peut avoir des charmes; mais tout cede à l'amour.

Ce n'eſt pas qu'abbattu ſous les coups du ſort, mon infortune ait diminué mon courage. Roi, je penſois en Roi: eſclave, je n'ai pas les ſentimens de mes ſemblables. Je deſire la vengeance ſans l'eſpérer; je voudrois changer, & ton ſort & le mien; je ne puis que les plaindre.

Va, meurs, on nous tranſporte dans un Monde nouveau, & malgré mes prieres on nous ſépare. Notre amitié devient l'objet de la crainte de nos vainqueurs. Accoutumés au crime, pourroient-ils ne pas redouter la vertu?

Eſt-ce ainſi qu'il devoit finir, Kanhuiſcap, ce jour où ton courage & le mien, où mon amour, mieux qu'eux encore, devoit me rendre, en triomphant,

digne de la main qui m'armoit, de l'Aſtre étincelant qui m'a fait naître, & de ton admiration ; ou le Soleil, enneini du parjure, devoit venger ſes fils, les raſſaſier de la chair fumante de ces monſtres (1), & les abreuver de leur ſang odieux ?

Eſt-ce ainſi que je devois venger les Dieux de Zilia ? Zilia ! qui, conſumée par l'amour le plus vif, brûle encore dans des fers que je n'ai pu briſer : Zilia, que d'infâmes raviſſeurs.... O Dieux ! éloignez de moi ces funeſtes images..... Que dis-je, Kanhuiſcap ? Les Dieux mêmes ne peuvent les bannir. Je ne vois point Zilia, un élément cruel nous ſépare. Peut-être ſa douleur, nos ennemis, les flots.... Un trait mortel me perce le cœur. Ami, je ſuccombe à l'excès de mes maux. Mes Quipos échappent de mes mains, Zilia..... Zilia !

(1) Les Péruviens mangeoient la chair de leurs ennemis, buvoient leur ſang, & les femmes s'en frottoient le bout des mammelles pour le faire ſucer à leurs enfans.

LETTRE QUATRIEME.

AU MÊME.

Alarmes d'Aza ſur le ſort de Zilia, dont il a eu de funeſtes préſages.

FIDELE Anqui, tes Quipos ont ſuſpendu un inſtant mes alarmes : mais ils n'ont pu les bannir. Au beaume ſalutaire que ton amitié répand ſur mes maux, ſuccedent toujours des ſouvenirs affreux. Je me rappelle à chaque inſtant Zilia dans les fers, le Soleil outragé, ſes Temples profanés ; je vois mon pere courbé ſous le poids des chaînes, comme celui des ans, ma patrie déſolée. Je n'exiſte plus que dans ma triſteſſe. Tout l'accroît ; les ombres de la nuit ne me préſentent que des images effrayantes. En vain le ſommeil m'offre le repos ; dans ſes bras je ne trouve que des tourmens. Cette nuit encore Zilia s'eſt offerte à mes yeux. Les horreurs de la mort étoient peintes ſur ſon viſage. Mon

nom ſembloit échapper de ſes lévres mourantes ; je le voyois tracé ſur les Quipos qu'elle tenoit encore. Des barbares inconnus, les armes teintes de ſang, au milieu de la flamme, du tumulte & des cris, l'arrachoient d'une de ces énormes machines qui nous ont tranſportés ; & ſembloient la préſenter en triomphe à leur Chef odieux, quand tout-à-coup la mer, s'élevant juſques aux nues, n'a plus offert à ma vue que des flots de ſang, des cadavres flottans, des bois à demi conſumés, des feux & des flammes dévorantes.

En vain je veux diſſiper ces triſtes idées, elles reviennent toujours ſe peindre à mon eſprit. Rien ne m'arrache à ma douleur, tout l'augmente. Je hais juſqu'à l'air que je reſpire. Je me plains aux flots de ce qu'ils ne m'ont point englouti. Je me plains aux Dieux, du jour qu'ils me laiſſent encore. Si leur bonté moins cruelle me permettoit de me ravir à la lumiere ; ſi je pouvois diſpoſer un inſtant de cette portion de la divinité qu'ils m'ont départie ; ſi ce n'étoit point un crime horrible pour un mortel, que de détruire l'ouvrage

de la Divinité, dût-on blâmer ma foibleſſe, dût mon ame errer dans les airs, Kanhuiſcap, mes maux ſeroient finis. Mais que dis-je ? ils augmentent tous les jours.

Reçois dans ton ſein mes vives douleurs, ô Kanhuiſcap ! apprends, s'il ſe peut, le ſort de Zilia, tandis que mon cœur éperdu la demande aux Dieux, à la nature entiere, à moi-même.

LETTRE CINQUIEME.

A U M Ê M E.

Aza conçoit l'eſpérance de recevoir de Kanhuiſcap des nouvelles de Zilia.

QUE les rayons divins qui nous donnent la vie, t'échauffent de leurs feux le plus doux ; Kanhuiſcap, tu nourris dans mon cœur la plus flatteuſe eſpérance. Les progrès que tu fais dans la langue des Eſpagnols, t'ont déja inſtruit que les premiers vaiſſeaux qu'on attend ſur le rivage que tu habites, viennent de la terre du Soleil. Tu ſauras le ſort de celle pour qui ſeule je reſpire. Juge avec quelle impatience j'attends que tu m'en inſtruiſes. Je me ſuis peint d'avance l'étendue de ma félicité. L'état de Zilia s'eſt dévoilé à mes yeux. Je l'ai vue, je la vois encore, remiſe à la garde du Soleil, n'ayant d'autre triſteſſe que celle de mon éloignement, parer les Autels de ce Dieu de ſa beauté, autant

que des ouvrages de ſes mains. Ainſi qu'une fleur précieuſe, qui, après l'orage, encore agitée par les vents, reçoit les premiers rayons du Soleil; l'eau qui la couvre ne ſert qu'à augmenter ſon éclat: de même Zilia paroît plus belle & plus chere à mon cœur. Tantôt, je la vois comme le Soleil, lorſqu'après une longue obſcurité, ſa lumiere plus vive frappe nos yeux éblouis, & nous annonce la renaiſſance d'un beau jour. Tantôt, je ſuis à ſes pieds. Je reſſens le trouble, l'émotion, le plaiſir, le reſpect, la tendreſſe, tous les ſentimens qui m'agitoient, lorſque je jouiſſois de ſa vue; ceux mêmes dont ſon cœur étoit ému, Kanhuiſcap, je les éprouve. Que les chaînes de l'illuſion ſont fortes! mais qu'elles ſont aimables! mes maux réels ſont détruits par des plaiſirs apparens. Je vois Zilia heureuſe: mon bonheur eſt certain.

O mon cher Kanhuiſcap, ne trompe pas un eſpoir qui fait ma félicité, & qui peut être détruit par la ſeule impatience. Que le moindre retardement, généreux ami, ne differe pas mon bonheur. Que

tes

tes Quipos noués par les mains de l'allégreſſe me ſoient portés par les vents devenus plus prompts, & que pour prix de ton amitié, les parfums les plus exquis ſe répandent toujours ſur ta tête.

LETTRE SIXIEME.

AU MÊME.

Les inquiétudes d'Aza ſont calmées par les nouvelles que ſon ami lui donne de Zilia.

DE quelle eau délicieuſe te ſers-tu, cher ami, pour éteindre le feu cruel qui dévoroit mon cœur? Aux inquiétudes qui m'agitoient ſans ceſſe, à la douleur qui m'accabloit, tu fais ſuccéder la joie & le calme. Je vais revoir Zilia. O bonheur preſque ineſpéré! Je ne la vois point encore, ô cruel éloignement! En vain mon cœur devance ſes pas : en vain toute mon ame vole ſe confondre dans la ſienne; il m'en reſte aſſez pour ſentir que je ſuis ſéparé de Zilia.

Je vais la revoir, & cette conſolante penſée, loin de calmer mon inquiétude, accroît mon impatience. Séparé de ma vie même, juge quels tourmens j'endure. A chaque inſtant je meurs, je ne renais que

pour deſirer. Semblable au chaſſeur qui augmente, en courant l'éteindre, la ſoif qui le dévore, mon eſpoir rend plus vive la flamme qui me conſume; plus je ſuis prêt de m'unir à Zilia, plus je crains de la perdre. Pour combien de tems, fidele ami, un moment ne nous a-t-il pas déja ſéparés, & ce moment cruel, au comble de ma félicité, je le craindrai encore.

Un élément auſſi barbare qu'inconſtant, eſt le dépoſitaire de mon bonheur. Zilia, me dis-tu, abandonne l'Empire du Soleil, pour venir dans ces climats affreux. Long-tems errante ſur les mers, avant de me rejoindre, quels dangers n'aura-t-elle pas à courir; & combien davantage n'en aurai-je pas à craindre pour elle? Mais dans quel égarement me plonge mon amour? Je redoute des maux, quand tout me promet des plaiſirs; des plaiſirs dont l'idée ſeule! . . . . . Ah! Kanhuiſcap! quelle joie, quel ſentiment juſqu'alors inconnu! . . . . Tous mes ſens ſe ſéparent pour goûter le même plaiſir. Zilia s'offre à mes yeux. J'entends les tendres accens de ſa voix; je l'embraſſe; je meurs.

LETTRE SEPTIEME.

AU MÊME.

Aza chez Alonzo, qui l'inſtruit des mœurs des Eſpagnols.

SI, ſuſceptible d'altération, quelque choſe pouvoit diminuer ma joie, Kanhuiſcap, le terme où tu remets mon bonheur, pourroit l'affoiblir.

Avant que de me rendre heureux, il faut que le Soleil éclaire cent fois le monde ! Avant cet eſpace immenſe de tems, Zilia ne peut m'être rendue !

En vain l'amitié s'efforce de me dédommager des rigueurs de mon ſort : elle ne peut m'arracher à mon impatience.

Alonzo, que l'injuſte Capa-Inca des Eſpagnols a nommé pour s'aſſeoir avec mon pere ſur le trône du Soleil; Alonzo, à qui les Eſpagnols m'ont confié, veut inutilement me dérober à ma douleur. L'amitié qu'il me témoigne, les mœurs

de ſes compatriotes qu'il me fait obſerver, les amuſemens qu'il cherche à me procurer, les réflexions où je m'abandonne moi-même, ne font que la charmer.

La douleur amere où m'avoit plongé la ſéparation de Zilia, m'avoit empêché juſqu'ici de faire aucune attention ſur les objets qui m'environnent. Je ne voyois, je n'eſpérois que des maux. Je me plaiſois, pour ainſi dire, dans mon infortune. Je ne vivois point : pouvois-je rien conſidérer ? Mais à peine ai-je donné à la joie les momens que l'amour lui devoit, que j'ai ouvert les yeux. Quel ſpectacle alors m'a frappé ! puis-je te peindre combien il me ſurprend encore ? Je me trouve ſeul au milieu d'un monde que je n'euſſe jamais imaginé. J'y voyois des hommes ſemblables à moi. Une ſurpriſe égale les ſaiſit & me frappe. Mes regards avides ſe confondent dans les leurs. Une foule de peuple qui s'agite & circule ſans ceſſe dans le même eſpace, où il ſemble que le ſort l'ait renfermée ; d'autres qu'on ne voit preſque jamais, & qui ne ſe diſtinguent

de ce peuple laborieux que par leur oiſiveté ? des rumeurs, des cris, des querelles, des combats, un bruit affreux, un trouble continuel : voilà d'abord tout ce que je pus diſcerner.

Dans ces commencemens mes regards embraſſant trop de choſes, n'en pouvoient diſtinguer aucune. Je ne fus pas long-tems à m'en appercevoir : c'eſt pourquoi je réſolus de leur preſcrire des bornes, & de commencer à réfléchir ſur ce que je voyois de plus près ; c'eſt ainſi que la maiſon d'Alonzo eſt devenue le ſiége de mes penſées. Les Eſpagnols que j'y vois, m'ont paru un objet aſſez conſidérable pour m'occuper quelque tems, & me faire juger par leurs inclinations de celles de leurs compatriotes. Alonzo qui a habité aſſez de tems dans nos contrées, & qui conſéquemment n'ignore, ni nos uſages, ni notre langue, m'aide dans les découvertes que je veux faire. Cet ami ſincere, dégagé des préjugés de ſa nation, m'en fait ſouvent ſentir le ridicule. Regardez cet homme grave, me diſoit-il l'autre jour,

qu'à ſon regard fier, ſa mouſtache retrouſſée, ſon bonnet enfoncé, & à ſa ſuite nombreuſe, vous prenez déja pour un ſecond Huayna-Capac (1); c'eſt un Cucipatas qui a promis à notre Pachacamac d'être humble, doux & pauvre. Celui-ci, à qui la liqueur qu'il prend à ſi grands traits, ne laiſſera bientôt plus aucune marque de raiſon, eſt un Juge qui, dans une heure au plus, va décider de la vie ou de la fortune d'une douzaine de citoyens. Cet homme qui eſt encore plus amoureux de lui-même, que de cette Dame auprès de laquelle il paroît ſi empreſſé; qui à peine peut ſupporter la chaleur du jour, & l'habit parfumé qui le couvre; qui parle avec tant de feu de la moindre bagatelle; dont la débauche a creuſé les yeux, pâli le viſage & éteint même juſqu'à la voix, eſt un guerrier qui va conduire trente mille hommes au combat.

C'eſt ainſi, Kanhuiſcap, qu'à l'aide d'Alonzo, je vois diſſiper pendant quel-

(1) Non du plus grand Conquérant du Pérou.

ques momens l'inquiétude qui me conſume. Mais hélas ! qu'elle reprend bientôt la place ! Les amuſemens de l'eſprit le cedent toujours aux affections du cœur.

LETTRE HUITIEME.

AU MÊME.

Aza peint à ſon ami le caractere d'Alonzo.

LES obſervations qu'Alonzo me fait faire ſur les caracteres de ſes concitoyens, ne m'empêchent pas de jetter quelquefois les yeux ſur le ſien. Admirateur des vertus de cet ami ſincere, je ne laiſſe pas d'en remarquer les défauts. Sage, généreux & vaillant, il eſt cependant foible, & donne dans les ridicules qu'il condamne. Voyez ce guerrier reſpectable & terrible, me diſoit-il, ce ferme défenſeur de notre patrie, cet homme qui d'un ſeul coup-d'œil ſe fait obéir par un millier d'autres, il eſt eſclave dans ſa propre maiſon, & ſoumis aux moindres volontés de ſa femme. Ainſi me parloit Alonzo, lorſque Zulmire entra. A l'air impérieux qu'elle affectoit, aux tendres embraſſemens de ſon pere, je ne pus douter

qu'Alonzo ne fût, à l'égard de ſa fille, dans le cas du guerrier dont il venoit de blâmer la foibleſſe pour ſa femme. Ne crois pas que cet Eſpagnol ſoit le ſeul de ſa nation qui ne pardonne pas aux autres ſes propres foibleſſes. Je me promenois un de ces jours dans un jardin, où dans la foule je diſtinguai un petit monſtre : il étoit de la hauteur d'une Vicunna (1) : ſes jambes étoient contournées comme un Amaruc (2), & ſa tête, enfoncée dans ſes épaules, pouvoit à peine ſe tourner. Je ne pouvois m'empêcher de plaindre le ſort de cet infortuné, lorſque de grands éclats de rire vinrent à me diſtraire. Je regardai d'où ils partoient. Quelle fut ma ſurpriſe ! quand je vis que c'étoit un homme preſque auſſi difforme que le premier, qui ſe railloit de la taille du petit monſtre, & en faiſoit remarquer à d'autres la ſingularité. Se peut-il que nous ne reconnoiſſions pas nos défauts, lors même que nous les remarquons dans les autres ? Se peut-il que l'excès d'une vertu devienne une foi-

(1) Eſpece de Chevre des Indes.

(2) Couleuvre des Indes.

eſſe ? Alonzo, ſoumis à ſa fille, ſeroit excuſable de ne la pas aimer. La viva-é de l'eſprit, les graces, la beauté, le eu Créateur lui a tout donné. Son port, regards languiſſans, malgré le feu qui anime, le vif éclat de ſon teint, me it aſſez juger qu'elle a un cœur ſenſible, is vain ; doux, mais ardent dans ſes indres deſirs.

Quelle différence, ami, entre elle & ia ! Zilia, qui, ignorant preſque ſa uté, voudroit le cacher à tout autre à ſon vainqueur ; elle que la modeſtie a candeur conduiſent, & dont le cœur apé ſeul par l'amour le plus pur & le tendre, ne ſent point les mouvemens l'orgueil, & mépriſe les détours de ; elle qui pour plaire ne ſait qu'ai-; elle enfin. .... Quelle flamme ar-te conſume mon ame ? Zilia, ma e Zilia ! ne me ſeras-tu jamais rendue? peut retarder encore notre félicité ? Dieux ſeroient-ils jaloux des plaiſirs mortel ? Ah ! cher ami, ſi ce n'eſt pour eux que l'amour doit avoir des

douceurs, pourquoi nous font-ils connoître la beauté ? ou pourquoi, maîtres de nos cœurs, nous laiſſent-ils deſirer un bonheur qui les offenſe ?

LETTRE

LETTRE NEUVIEME.

AU MÊME.

Mœurs & conduite des Eſpagnols, tout autres en Eſpagne qu'au Mexique.

SANS le ſecours de la langue Eſpagnole, les réflexions qu'Alonzo me fait faire, ne pouvoient pas être portées à un certain point, & celles où je me livre moi-même, ne pouvoient qu'être ſuperficielles. Cherchant à charmer mon impatience, j'ai demandé un maître qui pût m'inſtruire dans cette langue. Les connoiſſances qu'il m'a communiquées, me mettent déja en état de profiter des converſations, & d'examiner de plus près le génie & le goût d'une nation qui ſemble n'avoir été créée que pour la deſtruction de la terre, dont cependant elle croit être l'ornement. D'abord je penſois que ces barbares ambitieux, occupés à faire le malheur des peuples qui

les ignorent, ne s'abreuvoient que de ſang, ne voyoient le Soleil qu'au travers d'une obſcure fumée, & s'occupoient uniquement à forger la mort ; car (tu le ſais auſſi-bien que moi) ce tonnerre dont ils nous ont frappés, avoit été créé par eux. Je croyois ne rencontrer dans leurs villes, que des artiſans de la foudre, des ſoldats s'exerçant à la courſe & au combat, des Princes teints du ſang qu'ils ont verſé, bravant, pour en répandre encore, les chaleurs du jour, la glace des ans, la fatigue & la mort.

Tu prévois ma ſurpriſe, lorſqu'à la place de ce théatre ſanglant qu'avoit élevé mon imagination, j'ai vu le Trône de la clémence.

Ces peuples, qui, je crois, n'ont été cruels que pour nous, paroiſſent gouvernés par la douceur. Une étroite amitié ſemble lier les concitoyens. Ils ne ſe rencontrent jamais qu'ils ne ſe donnent des marques d'eſtime, d'amitié, & même de reſpect. Ces ſentimens brillent dans leurs yeux, & commandent à leur corps. Ils ſe proſternent les uns devant les autres. Enfin à

leurs embraſſemens continuels, on les prendroit plutôt pour une famille bien unie, que pour un peuple.

Ces guerriers qui nous ont paru ſi redoutables, ne ſont ici que des vieillards encore plus aimables que les autres, ou de jeunes gens enjoués, doux & prévenans. La molleſſe qui les gouverne, la peine qu'un rien leur coûte, les plaiſirs qui font leur unique étude, & les ſentimens d'humanité qu'ils laiſſent paroître, me feroient croire qu'ils auroient deux corps, l'un pour la ſociéte, l'autre pour la guerre.

Quelle différence en effet! Ami, tu les as vus porter dans nos murs déſolés, l'horreur, l'épouvante & la mort. Les cris de nos femmes expirantes ſous leurs coups, la vieilleſſe reſpectable de nos peres, les ſons douloureux que produiſoient à peine les tendres organes de nos enfans, la majeſté de nos autels, la ſainte horreur qui les environne, tout ne faiſoit qu'augmenter leur barbarie.

Et je les vois aujourd'hui adorer les appas qu'ils fouloient aux pieds, honorer la vieil-

leſſe , tendre une main ſecourable à l'enfance , & reſpecter les Temples qu'ils profanoient. Kanhuiſcap , ſeroit-ce donc les mêmes hommes ?

LETTRE DIXIEME.

AU MÊME.

Réflexions d'Aza ſur la variété du goût des Eſpagnols.

PLUS je réfléchis ſur la variété du goût des Eſpagnols, moins j'en découvre le principe. Cette nation n'en paroît avoir qu'un qui ſoit général ; c'eſt celui qui la porte à l'oiſiveté. Il y a cependant une Divinité à-peu-près du même nom ; c'eſt le bon goût. Une foule choiſie d'adorateurs lui ſacrifie tout, juſqu'à ſon repos ; quoique cependant une partie ignore (& cette partie eſt la plus ſincere) quel eſt ce Dieu ; l'autre, plus orgueilleuſe, en donne des définitons qui ne ſont pas plus intelligibles pour les autres que pour elle-même. C'eſt, ſelon bien des gens, un Dieu, qui, pour être inviſible, n'en eſt pas moins réel. Chacun doit ſentir ſes inſpirations. Il faut convenir avec le Sculpteur qu'on le

voit caché ſous un maſque hideux qui paroît voltiger ſur deux aîles de chauve ſouris, & qu'un petit enfant enchaîne galamment avec une guirlande de fleurs. Une eſpece d'homme, qu'on appelle ici petit-maître, vous forcera de dire que ce Dieu eſt plutôt dans ſon pourpoint, que dans celui d'un de ſes pareils; & la preuve qu'il en apportera, (à laquelle vous ne pourrez vous refuſer), c'eſt que les fentes de ſon pourpoint ſont plus ou moins grandes que celles de l'autre.

Il y a quelques jours que je fus voir un édifice dont on m'avoit fait un récit fort incertain. A peine l'eus-je apperçu, que je vis près la porte deux troupes d'Eſpagnols, qui ſembloient en guerre ouverte l'une contre l'autre. Je demandai à quelqu'un qui m'accompagnoit quel étoit le ſujet de leur diviſion. C'eſt, me dit-il, un grand point. Il s'agit de décider de la réputation de ce temple, & du rang qu'il doit tenir chez la poſtérité. Ces gens que vous voyez ſont des connoiſſeurs. Les uns ſoutiennent que c'eſt une maſſe de pierre qui n'a rien de rare, que ſon énor-

mité, & les autres oppoſent que cet édifice n'eſt rien moins qu'énorme, & qu'il eſt conſtruit dans le bon goût.

Après avoir laiſſé ce peuple de connoiſſeurs, j'entrai dans le temple. A peine eus-je fait quelques pas, que je vis peint ſur un lambris un vieillard vénérable, dont la grandeur & la nobleſſe des traits inſpiroit le reſpect. Il paroiſſoit porté ſur les vents, & étoit environné de petits enfans aîlés qui baiſſoient les yeux vers la terre. Que repréſente ce tableau, demandai-je ? C'eſt, me répondit un vieux Cucipatas, après pluſieurs inclinations, le portrait du Maître de l'Univers, qui, d'un ſouffle, a tout tiré du néant. Mais, interrompit-il avec précipitation, avez-vous examiné ces pierres précieuſes qui couvrent cet autel ? Il n'avoit pas achevé ces paroles, que la beauté d'une de ces pierres m'avoit déja frappé. Elle repréſentoit un homme la tête ceinte de laurier. Je ne fus pas longtems à m'informer quel étoit cet homme qui avoit mérité une place à côté d'un Dieu. C'eſt, me dit le Cucipatas d'un air riant, la tête du Prince le plus cruel & le

plus mépriſable qui ait jamais exiſté. Cette réponſe me jetta dans une ſuite de réflexions que le défaut d'expreſſions m'empêcha de communiquer. Revenu de mon premier étonnement, d'un pas reſpectueux je quittois le temple, lorſqu'un autre objet m'arrêta. Dans l'endroit le plus obſcur, à travers la pouſſiere, mes yeux démêlerent la tête d'un vieillard. Il n'avoit ni la majeſté, ni le viſage du premier. Quel fut mon étonnnement, quand on voulut me perſuader que c'étoit le portrait du même Dieu, ſeul créateur de toutes choſes. Le peu de reſpect que ce Cucipatas paroiſſoit avoir pour ce portrait, m'empêcha de le croire, & je ſortis indigné contre cet impoſteur.

Quelle apparence en effet, Kanhuiſcap, que les mêmes hommes, dans le même lieu, foulent aux pieds le Dieu qu'ils adorent ?

Ce n'eſt pas là la ſeule contradiction que les Eſpagnols aient avec eux-mêmes : rien de plus fréquent que celles que le tems opere ſur eux.

Pourquoi détruit-on ce Palais, auquel

la ſolidité promettoit encore un ſiecle au moins de durée? C'eſt, m'a-t-on répondu, parce qu'il n'eſt plus de goût. C'étoit dans ſon tems un chef-d'œuvre conſtruit à grands frais; mais il eſt ridicule aujourd'hui.

Quoique cette nation ſoit eſclave de ce prétendu bon goût, elle diſpenſe cependant d'en poſſéder en propre. Il y a ici des gens de goût, qui, payés pour en avoir, vendent chérement aux autres celui que le caprice leur attribue. Alonzo me fit remarquer l'autre jour un de ces hommes qui ont la réputation de ſe vêtir avec une certaine élégance, dont, à le croire, on fait un grand cas: pour contraſter avec lui, il me montra en même-tems quelqu'un qui paſſoit pour n'avoir aucun goût. Je ne ſavois en faveur duquel me décider, lorſque le Public, devant qui ils étoient, porta le jugement en ſe moquant de tous les deux. Delà, la ſeule différence poſitive que je pus établir entre l'homme de goût, & celui qui en manque, c'eſt qu'ils s'écartent de la nature par deux chemins différens, & que ce Dieu qu'ils appellent

Bon Goût, choiſit ſa demeure, tantôt au bout de l'une de ces routes, tantôt au bout de l'autre. Malheur alors à qui ne prend pas le véritable ſentier. On le honnit, on le mépriſe, juſqu'à ce que ce Dieu, venant à changer de ſéjour, le mette en droit, au moment qu'il y penſe le moins, de rendre aux autres la pareille.

Cependant, Kanhuiſcap, à entendre les Eſpagnols, rien n'eſt plus conſtant que le goût ; & s'il a changé tant de fois, c'eſt que leurs ancêtres ignoroient le véritable. Que je crains bien que le même reproche ne ſoit encore dans la bouche du dernier de leurs deſcendans !

LETTRE ONZIEME.

AU MÊME.

Aza continue ſes réflexions ſur les vices des Eſpagnols.

T'AVOUERAI-JE ma ſurpriſe, Kanhuiſcap, lorſque j'ai appris que dans ces climats que je croyois habités par la vertu même, ce n'eſt que par force qu'on eſt vertueux. La crainte du châtiment & de la mort inſpire ſeule ici des ſentimens que je croyois que la nature avoit gravés dans tous les cœurs. Il y a des volumes entiers qui ne ſont remplis que de la prohibition du crime. Il n'eſt point d'horreur que l'on puiſſe imaginer, qui n'y trouve ſon châtiment : que dis-je ? ſon exemple. Oui, c'eſt moins une ſage prévoyance, que les modeles du crime, qui a dicté les loix qui le défendent. A en juger par ces loix, quels forfaits le Eſpagnols n'ont-ils pas commis ? Ils ont un Dieu, & l'ont blaſphêmé ; un Roi, & l'ont outragé ; une foi, & l'ont

violée. Ils s'aiment, ſe reſpectent les uns les autres, & cependant ils ſe donnent la mort. Amis, ils ſe trahiſſent; unis par par leur religion, ils ſe déteſtent. Où donc eſt, me demandé-je ſans ceſſe, cette union que j'avois trouvée d'abord parmi ces peuples; ce lien charmant, dont il ſembloit que l'amitié enchaînoit leurs cœurs? Puis-je croire qu'il ne ſe ſoit formé que par la crainte, ou par l'intérêt? Mais ce qui m'étonne le plus, c'eſt l'exiſtence des loix. Quoi? un peuple qui a pu violer les droits les plus ſaints de la nature, & étouffer ſa voix, ſe laiſſe gouverner par la voix preſque éteinté de ſes ancêtres? Quoi! ces peuples, pareils à leurs Hamas, ouvrent la bouche au frein que leur préſente un homme dont ils viennent de déchirer le ſemblable! Ah! Kanhuiſcap, que malheureux eſt le Prince qui regne ſur de tels peuples! Combien de piéges n'a-t-il pas à éviter? Il faut qu'il ſoit vertueux, s'il veut conſerver ſon autorité; & ſans ceſſe le crime eſt devant ſes yeux: le parjure l'environne, l'orgueil devance ſes pas: la perfidie, baiſſant les yeux, ſuit ſes traces,

& il n'apperçoit jamais la vérité qu'à la fauſſe lueur du flambeau de l'envie.

Telle eſt la véritable image de cette foule qui environne le Prince, & qu'on appelle la Cour. Plus on eſt près du trône, plus on eſt loin de la vertu. Un vil flatteur s'y voit à côté du défenſeur de la Patrie, un bouffon auprès du miniſtre le plus ſage; & le parjure échappé au ſuplice qu'il mérite, y tient le rang dû à la probité. C'eſt pourtant dans le ſein de cette foule de criminels heureux, que le Roi prononce la Juſtice. Là, il ſemble que les loix ne lui ſont appriſes que par ceux qui les violent eux-mêmes. L'Arrêt qui condamne un coupable, eſt ſouvent ſigné par un autre.

Car quelque rigoureuſes que ſoient les loix, elles ne le ſont pas pour tout le monde. Dans le cabinet d'un Juge, une belle femme tombant en pleurs à ſes genoux, un homme qui apporte un amas aſſez conſidérable de pieces d'or, blanchiſſent aiſément l'homme le plus criminel, tandis que l'innocent expire dans les tourmens.

Ah! Kanhuiſcap, qu'heureux ſont les

enfans du Soleil que la vertu ſeule éclaire ! Ignorant le crime, ils n'en craignent pas la punition ; & comme elle eſt leur juge, la nature ſeule eſt leur loi.

LETTRE DOUZIEME.

AU MÊME.

Continuation du même ſujet.

RAREMENT, le premier point de vue d'où l'on conſidere les choſes, eſt le plus juſte. Quelle différence, Kanhuiſcap, entre ce peuple, & celui que j'avois vu la premiere fois. Toute ſa vertu n'eſt qu'un voile léger, à travers lequel on diſtingue les traits de ceux qui veulent s'en couvrir: ſous l'éclat éblouiſſant des plus belles actions, on entrevoit toujours la ſemence de quelque vice. Ainſi les rayons du Soleil qui ſemblent donner à la roſe une plus belle couleur, nous font mieux appercevoir les épines qu'elle cache.

Un orgueil inſupportable eſt la ſource de cette aimable union qui m'avoit d'abord charmée. Ces tendres embraſſemens, ce reſpect affecté partent du même principe. La moindre inflexion de corps eſt regardée

ici comme un devoir exigé ſeul par le rang & l'amitié ; & les hommes les plus vils de ce royaume, qui ſe haïſſent davantage, ſe rendent mutuellement ce faux hommage.

Un Grand paſſe devant vous : il ſe découvre ; c'eſt un honneur : il vous ſourit ; c'eſt une grace : mais on ne penſe pas qu'il faut acheter ce ſalut ſi honorable, ce ſourire ſi flatteur, par un millier d'abaiſſemens & de peines. Je ments : il faut être eſclave, pour recevoir des honneurs.

L'orgueil a encore ici un autre voile : c'eſt la gravité, ce vernis qui donne un air de raiſon aux actions les plus inſenſées. Tel ſeroit un homme généralement eſtimé, s'il avoit eu la foibleſſe de contraindre ſon enjouement, qui, avec toute la prudence & l'eſprit poſſible, eſt regardé comme un étourdi. Etre ſage, ce n'eſt rien, le paroître, c'eſt tout.

Cet homme, dont la ſageſſe & les talens répondent à la douceur qui eſt peinte ſur ſon viſage, me diſoit l'autre jour Alonzo ; ce génie preſque univerſel, a été exclus des charges les plus importantes, pour avoir ri une fois inconſidérément.

Il ne faut donc pas s'étonner, Kanhuiscap, ſi l'on fait ici de très-grandes ſottiſes de ſang froid. Auſſi ce ſérieux affecté ne fait-il pas ſur moi une grande impreſſion. J'apperçois l'orgueil de celui qui l'affecte, & plus il s'eſtime, plus je le mépriſe. Le mérite & l'enjouement ſont-ils donc ſes êtres antipathiques ? Non, la raiſon ne perd jamais rien aux plaiſirs que l'ame ſeule reſſent.

LETTRE TREIZIEME.

AU MÊME.

Embarras & fauſſes idées d'Aza ſur les principaux dogmes du Chriſtianiſme.

JE ne puis m'empêcher de te le répéter encore, Kanhuiſcap ; les Eſpagnols me paroiſſent quelque choſe d'indéfiniſſable. A toutes les contradictions qu'ils font paroître, j'en vois tous les jours ſuccéder de nouvelles. Que penſeras-tu de celle-ci ? cette nation a un Dieu (1) qu'elle adore, & loin de lui faire aucune offrande, c'eſt ce Dieu qui la nourrit. On ne remarque point dans ſes Temples aucuns Curacas (2),

(1) Il faut obſerver que c'eſt un Péruvien qui parle, & qu'il n'a qu'une connoiſſance imparfaite de notre culte.

(2) Statues de différens métaux, & différemment habillées, qu'on plaçoit dans les Temples. C'étoient des eſpeces d'*ex voto* qui caractériſoient les beſoins de ceux qui les offroient.

ſymboles de ſes beſoins ; enfin, il y a certain tems de la journée, où l'on prendroit les Temples pour des Palais déſerts.

Quelques vieilles femmes y demeurent cependant preſque tout le jour. L'air de dévotion qu'elles affectent, les larmes qu'elles répandent, me les avoient d'abord fait eſtimer. Le mépris qu'on faiſoit d'elles me touchoit, lorſqu'Alonzo fit ceſſer ma ſurpriſe. Que ces femmes, me dit-il, qui ont déja acquis votre eſtime, vous ſont peu connues ! Une de celles que vous voyez, eſt payée par des femmes proſtituées pour trafiquer leurs charmes.

Cette autre ſacrifie ſon bien & ſon repos à la déſolation de ſa famille.

Meres dénaturées, les unes confient leurs enfans à des gens, à qui elles ne voudroient pas confier le moindre bijou, pour venir adorer un Dieu qui, comme elles en conviennent, ne leur ordonne rien tant que l'éducation de ces mêmes enfans.

Les autres, revenues des plaiſirs du monde, parce qu'elles ne les peuvent plus goûter, ſe font ici devant leur Dieu une

vertu des vices qu'elles ont remarqués dans les autres.

Que ces nations barbares, Kanhuiſcap, ſont difficiles à accorder avec elles-mêmes. leur Religion n'eſt pas plus aiſée à concilier avec la Nature. La conduite de leur Dieu à leur égard, eſt auſſi variable que la leur envers lui (1).

Ils reconnoiſſoient comme nous un Dieu Créateur. Il differe, il eſt vrai, du nôtre, en ce qu'il n'eſt qu'une pure ſubſtance, ou pour mieux dire, que l'aſſemblage de toutes les perfections. Nulle borne ne peut être preſcrite à ſa puiſſance; nulle variation ne peut lui être imputée; la ſageſſe, la bonté, la juſtice, la toute-puiſſance, l'immutabilité compoſent ſon eſſence. Ce Dieu a toujours exiſté, & exiſtera toujours. Voilà la définition que m'en ont donnée les Cucipatas de cet Empire qui n'ignorent rien de ce qui s'eſt paſſé depuis, & même avant la création du Monde.

Ce fut ce Dieu qui mit les hommes

(1) C'eſt toujours un Péruvien qui parle.

ſur la terre, comme dans un lieu de délices. Il les plongea enſuite dans un abîme de miſeres & de peines; après quoi, il les détruiſit. Un ſeul homme cependant fut excepté de la ruine totale, & repeupla le Monde d'hommes encore plus méchans que les premiers. Cependant Dieu, loin de les punir, en choiſit un certain nombre, à qui il dicta ſes loix, & promit d'envoyer ſon fils. Mais ce peuple ingrat, oubliant les bontés de ſon Dieu, immola ce fils, le gage le plus cher de ſa tendreſſe. Rendu par ce crime l'objet de la haine de ſon Dieu, cette nation éprouva ſa vengeance: ſans ceſſe errante de contrée en contrée, elle remplit l'univers du ſpectacle de ſon châtiment; ce fut à d'autres hommes, juſqu'alors plus dignes de la colere céleſte, que ce fils tant promis prodigua ſes bienfaits. Ce fut pour eux qu'il inſtitua de nouvelles loix, qui ne different en peu de choſes des anciennes.

Voila, ſage ami, la conduite de ce Dieu envers les hommes. Comment l'accorder avec ſon eſſence? Il eſt tout-puiſſant, immuable. C'eſt pour les rendre

heureux qu'il créa ces peuples, & cependant aucun bonheur réel ne les dépouille des infirmités humaines. Il veut les rendre heureux ; ſes loix leur défendent le plaiſir qu'il a fait pour eux, comme eux pour le plaiſir. Il eſt juſte, & ne punit pas dans les deſcendans les crimes qu'il a punis ſi ſévérement dans les peres. Il eſt bon, & ſa clémence ſe laſſe, preſque auſſi-tôt que ſa ſévérité.

Perſuadés qu'ils ſont de la bonté, de la puiſſance, & de la ſageſſe de ce Dieu, tu croiras peut-être, Kanhuiſcap, que les Eſpagnols fideles à ſes loix, les ſuivent avec ſcrupule. Si tu le penſes, que ton erreur eſt grande ! Abandonnés ſans ceſſe & ſans réſerve à des vices défendus par ces loix, ils prouvent, ou que la juſtice de ce Dieu n'eſt pas aſſez grande, qui ne punit pas des actions qu'il défend ; ou que ſa volonté eſt trop ſévere, qui défend des actions que ſa bonté l'empêche de punir.

LETTRE QUATORZIEME.

A U M Ê M E.

Zilia toujours préſente au ſouvenir d'Aza, au milieu de ſes réflexions. Intrigues & hypocriſie des femmes Eſpagnoles.

PEUT-ETRE as-tu penſé, fidele ami, qu'adouci par le tems, l'impatience qui dévoroit mon cœur s'étoit enfin ralentie. J'excuſe ton erreur; je l'ai cauſée moi-même. Les réflexions auxquelles tu m'as vu livré quelque tems, ne pouvoient partir que d'une ame tranquille, ainſi que tu le penſois. Quitte une erreur qui m'offenſe. Souvent l'impatience emprunte d'une tranquillité apparente les armes les plus cruelles. Je ne l'ai que trop éprouvé. Mon eſprit contemploit d'un œil incertain les différens objets qui s'offroient devant moi; mon cœur n'en étoit pas moins dévoré d'impatience. Toujours préſente à

mes yeux, Zilia me conſervoit à mon inquiétude, dans les momens même où ma Philoſophie te ſembloit un garant de mon repos.

Les Sciences & l'étude peuvent diſtraire; mais elles ne font jamais oublier les paſſions; & quand elles auroient ce droit, que pourroient-elles ſur un penchant que la raiſon autoriſe? Tu le ſais. Mon amour n'eſt point une de ces vapeurs paſſageres, que le caprice fait naître, & que bientôt il diſſipe. La raiſon qui me fit connoître mon cœur, m'apprit qu'il étoit fait pour aimer. Ce fut à la lueur de ſon flambeau que la premiere fois j'apperçus l'Amour. Pourrois-je ne le pas ſuivre? Il me montroit la beauté dans les yeux de Zilia: il me fit éprouver ſa puiſſance, ſes douceurs, ma félicité; & loin de s'oppoſer à mon bonheur, la raiſon m'apprit qu'elle n'étoit ſouvent que l'art de faire naître & durer les plaiſirs.

Juge à préſent, Kanhuiſcap, ſi la Philoſophie a pu diminuer mon amour. Les réflexions que je fais ſur les mœurs des Eſpagnols, ne peuvent que l'augmenter. La

diſproportion

diſproportion de vertu, de beauté, de tendreſſe que je remarque entre elles & Zilia, me fait trop connoître combien il eſt cruel d'en être ſéparé.

Cette innocente candeur, cette franchiſe aimable, ces doux tranſports où ſon ame ſe livroit, ne ſont ici que des voiles dont ſe couvrent la licence & la perfidie. Cacher l'ardeur la plus vive, pour en faire paroître une que l'on ne reſſent pas, loin d'être puni comme un crime, eſt regardé comme un talent. Vouloir plaire à quelqu'un en particulier, c'eſt un crime; ne pas plaire à tous, c'eſt une honte : tels ſont les principes de vertu que l'on grave ici dans le cœur des femmes. Dès qu'une d'elles a eu le bonheur, ſi c'en eſt un, d'être décidée belle, il faut qu'elle ſe prépare à recevoir l'hommage d'une foule d'adorateurs, à qui elle doit tenir compte de leur culte, au moins par un coup-d'œil chaque jour. Quand la perſonne qui jouit de cette réputation, eſt ce qu'on appelle coquette, la premiere démarche qu'elle fait, eſt pour démêler dans la troupe celui qui eſt le plus opulent. Cette découverte

une fois faite, tous ſes ſoins, ſes actions doivent tendre à lui plaire : elle y réuſſit, l'épouſe ; alors elle conſulte ſon cœur. Sa beauté prend un nouvel éclat, elle va tous les jours dans les Temples & dans les endroits publics ; là, à travers un voile qui exempte ſon front de rougir, & ſes yeux de baiſſer, elle paſſe en revue la troupe fidelle.

Alvarès & Pedre partagent bientôt ſon cœur. Elle balance entre eux, ſe décide pour le premier, cache ſon choix à tous les deux, les laiſſe ſoupirer. Sans décourager Pedre, rend Alvarès heureux, s'en dégoûte, retourne à Pedre, qu'elle abandonne bientôt pour un autre. Ce n'eſt pas-là le plus difficile de ſes entrepriſes. Il faut qu'elle perſuade à tout le monde qu'elle chérit ſon mari, & qu'elle faſſe connoître à ſon époux le bonheur qu'il a d'avoir une femme ſage.

Le Public a auſſi un devoir à remplir, dont il s'acquitte très-bien ; c'eſt de faire ſouvenir le mari de ce qu'il a épouſé une belle femme.

Il n'eſt point juſqu'à Zulmire, dont ces

contagieux exemples n'aient perverti le cœur. Je crois qu'enfant encore, elle avoit la paſſion dangereuſe de vouloir plaire. Ses moindres mouvemens, ſes regards les plus indifférens, ont toujours quelque choſe qui ſemble partir du cœur. Ses diſcours ſont flatteurs, ſes yeux paſſionnés, & ſa voix touchante ſe perd ſouvent dans de tendres ſoupirs. C'eſt ainſi, Kanhuiſcap, qu'ici par des ſecrets différens, la vertu a les dehors du vice, tandis que le vice ſe couvre du manteau de la vertu.

LETTRE QUINZIEME.

AU MÊME.

Aza, mieux inſtruit ſur la nature des Aſtres & du Tonnerre, revient des anciens préjugés de ſa Nation.

O VÉRITÉ qui me ſurprend encore! ô connoiſſance profonde! Kanhuiſcap, le Soleil, ce chef-d'œuvre de la Nature, la Terre (1), cette mere féconde, ne ſont point des Dieux. Un Créateur différent du nôtre les a produits; d'un regard il peut les détruire. Confondus dans un vaſte chaos, enveloppés d'une matiere groſſiere, du ſein de la confuſion, il tira ces Aſtres lumineux, & les Peuples qui les adorent. A toute matiere il donna une vertu productive. Le Soleil, à ſa voix, diſtribua la lumiere; la Lune reçut ſes rayons, nous

(1) Les Péruviens adoroient la Terre ſous le nom de *Mamachaa*.

les tranſmit. La Terre produiſit, alimenta par ſes ſucs ces arbres, ces animaux que nous adorons. La Mer, qu'un Dieu ſeul pouvoit dompter, nous nourrit des poiſſons qu'elle renfermoit : & l'Homme, créé maître de l'Univers, régna ſur tous les animaux.

Voilà, cher ami, ces myſteres dont l'ignorance a cauſé nos malheurs. Si, inſtruits comme les Eſpagnols des ſecrets de la Nature, nous euſſions ſu que ce foudre qu'ils ont lancé ſur nous, n'étoit qu'un amas de matiere, que nos climats renfermoient ; qu'Yalpor même, ce Dieu terrible, n'étoit qu'une vapeur que la terre produiſoit, & que le haſard guidoit dans ſa chûte ; que ces Hamas furieux, qui fuyoient devant nous, pouvoient nous être ſoumis ; paiſibles témoins de la grandeur de nos peres, euſſions-nous ſervi de triomphe à ces barbares ?

Il ſemble en effet, Kanhuiſcap, que la Nature n'ait point de voile pour ces peuples ; ſes actions les plus cachées leur ſont connues. Ils liſent au plus haut des

Cieux, & dans les plus profonds abîmes; & il ſemble qu'il n'appartienne plus à la Nature de changer ce qu'ils ont une fois prévu.

LETTRE SEIZIEME.

AU MÊME.

Pratiques de Religion hypocrites & ſuperſtitieuſes chez les Eſpagnols. Réflexions ſenſées d'Aza ſur les Auto-da-Fé.

L'AUROIS-JE pu penſer, Kanhuiſcap, que ces peuples que la raiſon elle-même ſemble éclairer, fuſſent les eſclaves des ſentimens de leurs ancêtres ? Quelque fauſſe qu'elle ſoit, une opinion reçue doit être ſuivie. On ne peut la combattre ſans riſquer d'être taxé, au moins, de ſingularité.

Le ſentiment naturel, cette voix ſi diſtincte qui nous parle ſans ceſſe, ce brillant flambeau eſt éteint par un préjugé ; c'eſt un tyran, qui, pour être haï, n'en eſt pas moins puiſſant : un fourbe, qui pour être connu, n'en eſt pas moins dangereux. Ce tyran cependant ne ſeroit pas

difficile à vaincre, s'il n'avoit un ſoutien encore plus dangereux que lui, la ſuperſtition. C'eſt cette fauſſe lumiere qui conduit ici la plupart des hommes, qui leur fait préférer des opinions fabuleuſes à la force de la vérité. Un homme qui viſitera les Temples pluſieurs fois dans la journée, s'il y paroît dans une contenance hypocrite & outrée, quelque vice dont il ſoit la proie, quelque crime qu'il commette, ſera généralement eſtimé, tandis que le plus vertueux, qui aura ſecoué le joug de ſes préjugés, ne s'attirera que des mépris. L'homme d'eſprit ne doit point écouter les préjugés. L'homme ſans préjugé paſſe ici pour un impie. Il n'eſt pas permis de n'être ici que ce qu'on appelle ſage : il faut ajouter à ce titre, celui de dévot, où l'on vous gratifie du nom de libertin. Les diſtributeurs de l'eſtime publique, ces gens ſi mépriſables par eux-mêmes, n'admettent jamais de claſſe intermédiaire. N'être ni dévot ni libertin, c'eſt pour eux un problême ; c'eſt être à leurs yeux éblouis, ce que leur ſont les amphibies, un monſtre.

Les Eſpagnols ont deux Divinités, l'une préſide à la vertu, l'autre au crime. Si ſans affectation vous vous contentez de ſacrifier intérieurement à la premiere, on vous taxe bientôt d'adorer l'autre. Ce n'eſt pas que l'empire de la vertu ſoit abſolu. Ses Sujets ont beaucoup à redouter de la part du Dieu du crime. Car ils ſont toujours obligés de paroître en public avec des armes propres à le combattre, & qui ne ſuffiſent pas toujours pour lui réſiſter. On arrêta, l'autre jour, un homme qui avoit commis pluſieurs crimes, & l'on diſoit hautement qu'il falloit que le diable l'eût conduit à cet excès d'abomination; il avoit cependant attaché à ſon col une ſorte de cordon qui avoit été conſacré par des Cucipatas, au Dieu de bonté. Il tenoit d'une main des grains enfilés dans un autre cordon, qui avoient le pouvoir d'éloigner le moteur de ſes forfaits, & de l'autre, le poignard qui lui avoit ſervi à les commettre.

Je fus conduit hier dans une grande place, où une quantité prodigieuſe de peuple témoignoit une joie extrême, en voyant brûler pluſieurs de leurs ſemblables. L'ha-

bit ſingulier dont ils étoient revêtus, l'air ſatisfait des ſacrificateurs qui les conduiſoient comme en triomphe, me les firent prendre pour des victimes que ces ſauvages alloient immoler à leurs Dieux. Quel fut mon étonnement, quand j'appris que le Dieu de ces barbares avoit en horreur, non-ſeulement le ſang des hommes, mais encore celui des animaux! De quel horreur ne fus-je pas ſaiſi moi-même, quand je me reſſouvins que c'étoit au Dieu de bonté que des prêtres déréglés alloient faire ces odieux ſacrifices. Ces Cucipatas comptent-ils appaiſer leur Dieu ? L'expiation même doit plus l'offenſer, que les crimes qui ont pu l'irriter contre eux. Kanhuiſcap! quelle horreur déplorable!

LETTRE DIX-SEPTIEME.

AU MÊME.

Aza continue de communiquer à ſon ami ſes idées ſur les connoiſſances Philoſophiques qu'il acquiert.

LE deſir que tu parois avoir de t'inſtruire, fidele ami, me ſatisfait autant qu'il m'embarraſſe. Tu me demandes des certitudes, des éclairciſſemens ſur les découvertes dont je t'ai fait part : tes doutes ſont excuſables ; mais je ne puis ſatisfaire à ce que tu exiges. Je l'euſſe fait, il y a peu de tems. Je concevois les choſes plus aiſément que je ne les écrivois, & mon eſprit plus prompt que ma main, trouvoit l'évidence où il ne trouve plus que l'incertitude. Il y a deux jours que je voyois la terre ronde ; on me perſuade à préſent qu'elle eſt plate. De ces deux idées, ma raiſon n'en admet qu'une indubitable ; qui eſt qu'elle ne peut être à la fois l'une & l'autre. C'eſt ainſi que ſouvent l'erreur conduit à l'évidence.

Le Soleil tourne autour de la Terre, me disoit, il y a quelque tems, un de ces hommes qu'on appelle Philosophes. Je le croyois, il m'avoit convaincu. Un autre vint, me dit le contraire. Je fis appeler le premier, & m'établis pour juge de leurs différends. Ce que je pus apprendre de leurs disputes, fut qu'il étoit possible que l'une & l'autre planette fît cette circonvolution, & que l'ancêtre d'un des disputans étoit Alguasil.

Voilà tout ce que m'enseigne le commerce de ces gens, dont la science m'avoit d'abord surpris; l'estime particuliere que l'on fait d'eux, est un de mes étonnemens. Est-il possible qu'un peuple si éclairé fasse tant de cas de personnes qui n'ont d'autre mérite que celui de penser? Il faut que la raison soit quelque chose de bien rare pour lui.

Un homme pense singuliérement, parle peu, ne rit jamais, raisonne toujours; orgueilleux, mais pauvre, il ne peut se faire remarquer par des habits brillans: il y supplée, & se distingue par de vils lambeaux.

C'est

C'eſt un Philoſophe, il a le droit d'être impudent

Un autre, jeune encore, veut faire de la Philoſophie une femme de Cour. Il la cache ſous de riches habits, la farde, la pretentaille : elle eſt enjouée, coquette, les parfums annoncent ſes pas. Les gens accoutumés à juger ſur les apparences, ne la reconnoiſſent plus. Le Philoſophe n'eſt qu'un fat. Le ſoupçonner de penſer, autant vaudroit l'accuſer d'être conſtant.

Zaïs avoit des vapeurs, me diſoit Alonzo ; il leur falloit donner un prétexte. La Philoſophie en parut un plauſible à Zaïs. Elle n'oublia rien pour paſſer pour Philoſophe. Elle ſe le croyoit déja. Le caprice, la miſanthropie, l'orgueil la mettoit en poſſeſſion de ce titre. Il ne lui manquoit plus que de trouver un amant auſſi ſingulier qu'elle. E'le a réuſſi.

Zaïs & ſon amant compoſent une Académie. Leur château eſt un obſervatoire. Quoique déja ſur l'âge, dans ſes jardins, Zaïs eſt Flore : ſur ſon balcon, c'eſt Uranie. De ſon amant diſgracieux, autant que ſingulier, elle fait un Céladon. Que

manque-t-il à un ſpectacle auſſi ridicule ? Des ſpectateurs.

La Philoſophie, Kanhuiſcap, eſt moins ici l'art de penſer, que celui de penſer ſinguliérement. Tout le monde eſt Philoſophe ; le paroître, n'eſt cependant pas, comme tu vois, une choſe facile.

LETTRE DIX-HUIT.

AU MÊME.

Procédés des Eſpagnols à l'égard de leurs femmes. Amours de leurs Religieuſes.

DE tout ce qui frappe mes yeux étonnés, Kanhuiſcap, rien ne me ſurprend davantage que la maniere dont les Eſpagnols ſe comportent avec leurs femmes. Le ſoin particulier qu'ils ont de les cacher ſous d'immenſes draperies, me feroit preſque croire qu'ils en ſont plutôt les raviſſeurs que les époux. Quel autre intérêt pourroit les animer, ſi ce n'eſt la crainte que de juſtes poſſeſſeurs ne revendiquent un bien qui leur a été ravi; ou quelle honte trouvent-ils à ſe parer des dons de l'amour?

Ils ignorent, ces barbares, le plaiſir de ſe faire voir auprès de ce qu'on aime, de montrer à l'Univers entier la délicateſſe de ſon choix, ou le prix de ſa conquête, de

brûler en public des feux allumés dans le ſecret, & de voir perpétuer dans mille cœurs des hommages qu'un ſeul ne peut rendre à la beauté. Zilia! ô ma chere Zilia! Dieux injuſtes & cruels! pourquoi me priver encore de ſa vue? Mes regards, unis aux ſiens par la tendreſſe & le plaiſir, apprendroient à ces hommes groſſiers, qu'il n'eſt point d'ornemens plus précieux que les chaînes de l'amour.

Je crois cependant que la jalouſie eſt le motif qui porte les Eſpagnols à cacher ainſi leurs femmes, ou plutôt que c'eſt la perfidie des femmes qui force les maris à cette tyrannie. La foi conjugale eſt celle que l'on jure le plus aiſément. Faut-il s'étonner qu'on la garde ſi peu? On voit tous les jours ici deux riches héritiers, s'unir ſans goût, habiter enſemble ſans amour, & ſe ſéparer ſans regret. Quelque peu malheureux que te paroiſſe cet état, il eſt cependant infortuné. Etre aimé de ſa femme, n'eſt point un bonheur; c'eſt un malheur que d'en être haï.

La virginité preſcrite par la Religion, n'eſt pas mieux gardée que la tendreſſe

conjugale, ou du moins ne l'eſt-elle qu'extérieurement.

Il y a ici, de même qu'à la Ville du Soleil, des Vierges conſacrées à la Divinité. Elles voient cependant les hommes familiérement; une grille ſeulement les ſépare. Je ne ſaurois cependant deviner le motif de cette ſéparation; car ſi elles ont aſſez de force pour garder la vertu au milieu des hommes qu'elles voient continuellement, de quoi ſert une grille? Et ſi l'amour entre dans leur cœur, quel foible obſtacle à lui oppoſer qu'une ſéparation excitante, qui laiſſe agir les yeux & parler le cœur!

Des eſpeces de Cucipatas ſont aſſidus auprès de ces Vierges, qu'on appelle Religieuſes; & ſous prétexte de leur inſpirer un culte plus pur, ils font naître & excitent chez elles des ſentimens d'amour, dont elles ſont la proie. L'art qui paroît banni de leur cœur, ne l'eſt pourtant pas de leurs habits & de leurs geſtes. Un pli qu'il faut faire prendre à un voile, un regard humble, une attitude qu'il faut étudier, en voilà aſſez pour occuper pendant

le quart d'une année, le tems, les peines, & même les veilles d'une Religieuſe. Auſſi les yeux d'une Religieuſe en ſavent-ils plus que les autres yeux. C'eſt un tableau où l'on voit peints tous les ſentimens du cœur. La tendreſſe, l'innocence, la langueur, le courroux, la douleur, le déſeſpoir & le plaiſir, tout y eſt exprimé ; & ſi le rideau ſe baiſſe un moment ſur la peinture, ce n'eſt que pour laiſſer le tems de ſubſtituer un autre tableau à ce premier. Quelle différence entre le dernier regard d'une Religieuſe, & celui qui le ſuit! Tout ce manege n'eſt cependant que l'ouvrage d'un ſeul homme. Un Cucipatas a la direction d'une Maiſon de Vierges, toutes veulent lui plaire ; elles deviennent coquettes, & le Directeur, quelque groſſier qu'il ſoit, eſt forcé de prendre un air de coquetterie : la reconnoiſſance l'y oblige ; & sûr de plaire, il cherche encore de nouveaux moyens de ſe faire aimer, réuſſit, & ſe fait, pour ainſi dire, adorer. Tu en jugeras par ce trait. On m'a dit qu'une de ces Vierges avoit coëffé de la chevelure d'un Moine l'image du Dieu

des Eſpagnols : on m'a auſſi fait part d'une Lettre écrite par une Religieuſe au Pere T.... , dont voici à-peu-près le contenu.

« Jéſus ! mon Pere , que vous êtes in-
» juſte ! Dieu m'eſt témoin que le Pere
» Ange ne m'occupe pas un ſeul inſtant ,
» & que loin d'avoir été enlevée par ſon
» ſermon juſques à l'extaſe (comme vous
» me le reprochez) , je n'étois pendant
» ſon diſcours occupée que de vous. Oui ,
» mon Pere , un ſeul mot de votre bouche
» fait plus d'impreſſion ſur mon cœur , ſur
» ce cœur que vous connoiſſez ſi peu , que
» tout ce que le Pere Ange pourroit me
» dire pendant des années entieres , quand
» même ce ſeroit dans le petit parloir de
» Madame , & qu'il croiroit s'entretenir
» avec elle..... Si mes yeux ſembloient
» s'enflammer , c'eſt que j'étois avec vous
» lorſqu'il prêchoit. Que ne pénétrez-vous
» dans mon cœur pour lire mieux ce que
» je vous écris. Cependant vous êtes venu
» au parloir , & vous ne m'avez pas de-
» mandée : m'auriez-vous oubliée ? Ne
» vous ſouviendroit-il plus ? .... Vous ne
» me regardâtes pas une ſeule fois hier

» pendant le ſalut. Dieu voudroit-il m'af-
» fliger au point de me priver des conſola-
» tions que je reçois de vous ? Au nom de
» Dieu, mon Pere, ne m'abandonnez pas
» dans la langueur où je ſuis plongée. Je
» ſuis à faire pitié, tant je ſuis défaite ;
» & ſi vous n'avez compaſſion de moi,
» vous ne reconnoîtrez bientôt plus l'in-
» fortunée Théréſa.

» Notre Touriere vous remettra un gâ-
» teau d'amandes de ma façon. Je joins à
» cette lettre un billet que la ſœur A....
» écrit au Pere Dom X.... J'ai eu le ſecret
» de l'intercepter. Je crois qu'il vous amu-
» ſera. Ah ! que..... L'heure ſonne :
» adieu ».

Après cela, Kanhuiſcap, pourras-tu t'empêcher de convenir que les Eſpagnols ſont auſſi ridicules dans leurs amours, qu'inſenſés dans leurs cruautés. La maiſon d'Alonzo eſt, je crois, la ſeule où regne la droiture & la ſaine raiſon. Je ne ſais cependant que penſer des regards de Zulmire : trop tendres pour n'être que l'effet de l'art, ils ſont trop étudiés pour être conduits par le cœur.

LETTRE DIX-NEUVIEME.

AU MÊME.

Réflexions d'Aza ſur le vuide des connoiſſances Métaphyſiques.

PENSER eſt un métier : ſe connoître eſt un talent. Il n'eſt pas donné à tous les hommes, Kanhuiſcap, de lire dans leurs propres cœurs. Des eſpeces de Philoſophes ont ſeuls ici ce droit, ou plutôt celui d'embrouiller ces connoiſſances. Loin de s'attacher à corriger les paſſions, ils ſe contentent de ſavoir ce qui les produit ; & cette ſcience qui devroit faire rougir les vicieux, ne ſert qu'à leur faire voir qu'ils ont un mérite de plus ; le talent infructueux de connoître leurs défauts.

Les Métaphyſiciens, c'eſt le nom de ces Philoſophes, diſtinguent dans l'homme trois parties, l'ame, l'eſprit & le cœur ; & toute leur ſcience ne tend qu'à ſavoir laquelle de ces trois parties produit telle ou telle action. Cette découverte une

fois faite, leur orgueil devient inconcevable. La vertu n'eſt, pour ainſi dire, plus faite pour eux ; il leur ſuffit de ſavoir ce qui la produit. Semblables à ces gens qui ſe dégoûtent d'une liqueur excellente, à l'inſtant qu'ils apprennent qu'elle vient d'un pays peu renommé.

C'eſt par le même principe, qu'enivré d'un ſavoir qu'il croit rare, un Métaphyſicien ne laiſſe point échapper l'occaſion de faire voir ſa ſcience. S'il écrit à ſa Maîtreſſe, ſa lettre n'eſt autre choſe que l'analyſe exacte des moindres facultés de ſon ame.

La Maîtreſſe ſe croit obligée de répondre ſur le même ton, & ils s'embrouillent tous les deux dans des diſtinctions chimériques, & des expreſſions que l'uſage conſacre, mais qu'il ne rend point intelligibles.

Les réflexions que tu fais dans les mœurs des Eſpagnols, te conduiront bientôt à celles que je viens de faire.

Que mon cœur n'eſt-il libre, généreux ami ! Je te peindrois avec plus de force des penſées qui n'ont point d'autre ordre, que celui que je peux leur donner dans l'agita-

tion où je ſuis. Le tems approche où mes malheurs vont finir. Zilia enfin va paroître à mes yeux impatiens. L'idée de ce plaiſir trouble ma raiſon. Je vole ſur ſes pas ; je la vois partager mon impatience, mes plaiſirs ; de tendres larmes coulent de nos yeux. Réunis après nos malheurs.... Quel trait douloureux a paſſé dans mon ame, Kanhuiſcap ! Dans quel état affreux va-t-elle me trouver ! Vil eſclave d'un barbare, dont elle porte peut-être les fers, à la Cour d'un vainqueur orgueilleux, reconnoîtra-t-elle ſon amant ? Peut-elle croire qu'il reſpire encore ? Elle eſt dans l'eſclavage. Croira-t-elle que des obſtacles aſſez forts ont pu.... Kanhuiſcap, que dois-je attendre ? quel ſort m'eſt réſervé ? Quand j'étois digne d'elle, Dieu cruel, tu l'arrachas de mes bras. Ne me feras-tu retrouver en elle qu'un témoin de plus de mon ignominie ? Et toi qui me rend l'objet de mon amour, élément barbare, me rendras-tu ma gloire ?

LETTRE VINGTIEME.

AU MÊME.

Déſeſpoir d'Aza, qui croit Zilia engloutie dans les eaux.

QUEL Dieu cruel m'arrache à la nuit du tombeau ? Quelle pitié perfide me fait revoir le jour que je déteſte ? Kanhuiſcap, mes malheurs renaiſſent avec mes jours, & mes forces s'augmentent avec l'excès de ma triſteſſe.... Zilia n'eſt plus.... O déſeſpoir affreux ! O cruel ſouvenir ! Zilia n'eſt plus !.... Et je reſpire encore ! & mes mains, que ma douleur devroit enchaîner, peuvent encore former ces nœuds que le trouble conduit, que les larmes arroſent, & que le déſeſpoir t'envoie.

En vain le Soleil a parcouru le tiers de ſa courſe depuis que tu as déchiré mon cœur avec le trait le plus funeſte. En vain l'abattement, l'inexiſtence ont captivé mon ame juſqu'à ce jour. Ma douleur, inutilement

inutilement retenue, n'en devient que plus vive. J'ai perdu Zilia. Un eſpace immenſe de tems ſemble nous ſéparer, & je la perds encore en ce moment. Le coup affreux qui me l'a ravie, l'élément perfide qui la renferme, tout ſe préſente à ma douleur. Sur des flots odieux je vois Zilia emportée. Le Soleil s'obſcurcit d'horreur dans des abîmes profonds ; la mer qui s'ouvre cache ſon crime à ce Dieu ; mais elle ne peut me le dérober. A travers les eaux je vois le corps de Zilia, ſes yeux...., ſon ſein..., une pâleur livide... Ami !... mort inexorable !..., mort qui me fuit !.... Dieux, plus cruels dans vos bontés que dans vos rigueurs ! Dieux, qui me laiſſez la vie, ne réunirez-vous jamais ceux que vous ne pouvez ſéparer ?

En vain, Kanhuiſcap, j'appelle la mort : elle s'éloigne de moi, la barbare eſt ſourde à ma voix, & garde ſes traits pour ceux qui les évitent.

Zilia, ma chere Zilia, entends mes cris, vois couler mes pleurs ; tu n'es plus, je ne vis que pour en répandre : que ne puis-je me noyer dans le torrent

qu'elles vont former ?... Que ne puis-je ?... Quoi ! tu n'es plus, ame de mon ame ! Tu... Mes mains me refuſent leur ſecours.. Ma douleur m'accable... L'affreux déſeſpoir..., les larmes....., l'amour..., un froid inconnu... Zilia... Kanhuiſcap.., Zilia...

LETTRE VINGT-UN.

AU MÊME.

Aza rétabli d'une maladie dangereuſe, par les ſoins d'Alonzo & de Zulmire.

QUEL va être ton étonnement, Kanhuiſcap, lorſque ces nœuds, que ma main peut à peine former, t'apprendront que je reſpire encore; ma douleur, mon déſeſpoir, le tems que j'ai paſſé ſans t'inſtruire de mon ſort, tout a dû t'en cofirmer la fin. Termine des regrets dûs à l'amitié, à l'eſtime, au malheur: mais que le jour dont je jouis encore, ne te faſſe pas déplorer ma foibleſſe: vainement la perte de Zilia devroit être celle de ma vie; les Dieux qui ſembloient devoir excuſer le crime qui m'eût donné la mort, m'ont ôté la force de le commettre.

Abattu par la douleur, à peine ai-je ſenti les approches d'une mort qui alloit enfin terminer mes malheurs. Une maladie dan-

gereuſe accabloit mon corps, & m'eût conduit au tombeau, ſi le funeſte ſecours d'Alonzo n'eût reculé le terme de mes jours.

Je reſpire : mais ce n'eſt que pour être la proie des tourmens les plus cruels. Tout m'importune dans l'état affreux où je ſuis. L'amitié d'Alonzo, la douleur de Zulmire, leurs attentions, leurs larmes, tout m'eſt à charge. Seul avec moi-même au milieu des hommes qui m'environnent, je ne les apperçois que pour les fuir. Puiſſe, Kanhuiſcap, un ami moins malheureux te récompenſer de ta vertu. Amant trop infortuné pour être ami ſenſible, puis-je goûter les douceurs de l'amitié, quand l'amour me livre aux plus cruelles douleurs ?

LETTRE VINGT-DEUX.

A U M Ê M E.

Alonzo & Zulmire cherchent à diſſiper la douleur d'Aza.

ENFIN, l'amitié me rend à toi, à moi-même, Kanhuiſcap : trop touché de mes maux, Alonzo a voulu les diſſiper, ou du moins partager avec moi ma triſteſſe. Dans ce deſſein il m'a conduit dans une maiſon de campagne à quelques lieues de Madrid. C'eſt-là que j'ai goûté le plaiſir de ne rencontrer rien qui ne répondît à l'abattement de mon cœur. Un bois, voiſin du Palais d'Alonzo, a été long-tems le dépoſitaire de mes triſteſſes ſecrettes. Là, je ne voyois que des objets propres à nourrir ma douleur. Des rochers affreux, de hautes montagnes dépouillées de verdure, des ruiſſeaux épais qui couloient ſur la bourbe, des pins noircis, dont les triſtes rameaux ſembloient toucher les Cieux, des gazons arides, des fleurs deſſéchées, des

corbeaux & des ſerpens, y étoient les ſeuls témoins de mes pleurs.

Alonzo ſut bientôt m'arracher malgré moi, de ces triſtes lieux. Ce fut alors que je vis combien les maux ſont ſoulagés quand on les partage, & combien je devois aux tendres ſoins de Zulmire & d'Alonzo. Où prendrai-je des couleurs aſſez vives pour te peindre, Kanhuiſcap, la douleur que leur cauſent mes malheurs ? Zulmire, la tendre Zulmire les honore de ſes larmes. Peu s'en faut que ſa triſteſſe n'égale la mienne. Pâle, abattue, ſes yeux s'uniſſent aux miens pour verſer des pleurs, tandis qu'Alonzo déplore mon infortune.

LETTRE VINGT-TROIS.

A U M Ê M E.

Amour de Zulmire pour Aza, & ſes ſuites.

ZULMIRE, dont les ſoins étoient tous pour le malheureux Aza, Zulmire, qui partageoit mes maux, qui trembloit pour mes jours, va finir les ſiens : chaque inſtant augmente ſes dangers, & diminue ſa vie.

Cédant enfin à la tendreſſe, aux prieres de ſon pere gémiſſant à ſes pieds, ſans eſpoir de la ſecourir, & plus encore peut-être aux mouvemens de ſon cœur, Zulmire a parlé. C'eſt moi, c'eſt Aza, que l'infortune ne peut abandonner, qui porte la mort dans ſon ſein : c'eſt ce malheureux, dont le cœur déchiré ne reſpire que par le déſeſpoir, & dont l'amour a changé tout le ſang en un poiſon cruel.

Je ravis Zulmire à ſon pere, à mon

ami : elle m'aime, elle meurt ; Alonzo va la ſuivre : Zilia ne vit plus.

J'ai ſenti tes douleurs ; viens partager mes peines, (m'a dit ce pere déſolé,) viens me rendre & ma vie & ma fille, malheureux dont je plains l'infortune, dans l'inſtant même où je viens te prier de ſoulager la mienne. Sois ſenſible à l'amitié, tu le peux. La plus belle des vertus ne ſauroit nuire à ton amour. Viens, ſuis-moi. A ces mots qui terminerent ſes ſanglots précipités, il me conduit dans l'appartement de ſa fille. Attendri, accablé, j'entre en frémiſſant. La pâleur de la mort étoit répandue ſur ſes traits ; mais ſes yeux éteints ſe raniment à ma vue : il ſemble que ma préſence redonne la vie à cette infortunée.

Je meurs, me dit-elle d'une voix entrecoupée ; je ne te verrai plus. Voilà tous mes regrets. Du moins, Aza, avant ma mort, je puis te dire que je t'aime. Je puis . . . oui, ſouviens-toi que Zulmire emporte au tombeau l'amour qu'elle n'a pu te cacher ; que ſes regards, ſon cœur ont décelé tant de fois ; que ton indifférence

enfin. . . . . Je ne t'en fais point de reproche : ta ſenſibilité m'auroit prouvé ton inconſtance. Tout entier à une autre, la mort n'a pu t'en ſéparer : elle ne m'ôtera jamais l'amour que j'ai pour toi. Je la préfere à la guériſon d'un mal que je chéris, d'un mal . . . . Aza . . . Elle me tend une de ſes mains ; ſes forces l'abandonnent, elle tombe, ſes yeux ſe ferment ; mais tandis que je me reproche ſa mort, que je joins mes ſoins à ceux de ſon pere déſeſpéré, d'autres ſecours la rappellent à la vie. Ses yeux ſont rouverts, &, quoiqu'éteints encore, s'attachent ſur moi, & me peignent l'amour le plus tendre. Aza ! Aza ! me dit-elle encore, ne me haïſſez point. Je me jette à ſes genoux, touché de ſon ſort. Une joie ſubite éclate dans ſes regards ; mais ne pouvant ſoutenir tous les mouvemens que ſon ame éprouve, elle retombe : l'on m'entraîne pour lui ſauver des agitations dangereuſes.

Que peux-tu penſer, Kanhuiſcap, des nouveaux malheurs dont je ſuis la proie, de la peine cruelle que je répands ſur ceux à qui je dois tout ? Cette nouvelle douleur

vient ſe joindre à celles qui m'accompagnent dans les triſtes déſerts, où l'amour, la mort, & le déſeſpoir me ſuivent ſans ceſſe.

LETTRE VINGT-QUAT.

AU MÊME.

Zulmire rendue à la ſanté.

AMI, le ſort d'Alonzo eſt changé. La douleur qui l'accabloit a fait place à la joie: Zulmire prête à deſcendre au tombeau, eſt rappelée à la vie. Ce n'eſt plus cette Zulmire, que la langueur réduiſoit au trépas; ſes yeux animés font briller les graces & la beauté, dont ſa jeuneſſe eſt parée.

Tandis que j'admire ſes charmes renaiſſans, le croiras-tu? loin de me parler de ſon amour, il ſemble au contraire qu'elle ſoit confuſe de l'aveu qui lui eſt échappé. Ses yeux ſe baiſſent, toutes les fois qu'ils rencontrent les miens. Mes peines ſont ſuſpendues: mais hélas! que ce calme eſt court! Zilia, ma chere Zilia, puis-je me ſouſtraire à ma douleur? Pardonne-moi les inſtans que je lui ai dérobés. Je lui conſacre déſormais tous ceux que me laiſſe mon infortune.

Ne crois pas, Kanhuiſcap, que les craintes qu'Alonzo me témoigne pour Zulmire, puiſſent ébranler ma conſtance. En vain il me repréſente l'empire d'Aza ſur le cœur de ſa fille, la joie que lui cauſeroit notre union, la mort qui ſuivra notre ſéparation ; je me tais devant ce pere malheureux. Mon cœur, fidele à ma tendreſſe, eſt ferme, inébranlable pour Zilia. Non, c'eſt en vain qu'Alonzo prêt à partir pour cette terre infortunée qui ne verra plus Zilia, m'offre le pouvoir que ſon injuſte Roi lui donne ſur mes peuples. C'eſt reconnoître un tyran, que de ſe ſervir de ſa puiſſance. Les chaînes peuvent accabler mon bras ; mais elles ne captiveront jamais mon cœur. Jamais je n'aurai pour le chef barbare des Eſpagnols, que la haine que je dois au maître d'un peuple qui cauſa mes malheurs, & ceux de ma triſte Patrie.

LETTRE VINGT-CINQ.

AU MÊME.

Aza conçoit le deſſein d'épouſer Zulmire, & par quel motif.

MES yeux ſont ouverts, Kanhuiſcap; les feux de l'amour cedent, ſans s'éteindre, au flambeau de la raiſon.

O flammes immortelles, qui dévorez mon ſein! Zilia! toi dont rien ne peut me ravir l'image, qu'un deſtin fatal m'arrache pour jamais, ne vous offenſez point, ſi le deſir de vous venger m'excite à vous trahir.

Ne me dis plus, Kanhuiſcap, ce que je dois à mes peuples, à mon pere; ne me parle plus de la tyrannie des Eſpagnols. Puis-je oublier mes malheurs & leurs crimes? Ils m'ont coûté trop cher. Ce ſouvenir cruel irrite ma fureur. C'en eſt fait, j'y conſens; je vais m'unir à Zulmire. Alonzo, je te l'ai promis. Eſt-ce donc un crime

de laiſſer à Zulmire une erreur qui lui eſt chere ? Elle croit triompher de mon cœur. Ah ! loin de la déſabuſer, qu'elle jouiſſe de ſon bonheur imaginaire ; qu'elle. . . . Ce n'eſt que par ce moyen que je puis venger, & mes peuples opprimés, & moi-même. Dès-l'inſtant de notre union, je ſerai conduit à la terre du Soleil, à cette terre déſolée, dont tu me traces les malheurs. C'eſt-là que je ferai éclater la vengeance dont je dérobe encore les violens tranſports. C'eſt ſur une nation perfide que vont tomber ma fureur & mes coups. Réduit à la baſſeſſe d'un vil eſclave, à feindre enfin pour la premiere fois, j'irai punir les Eſpagnols de ma trahiſon & de leurs forfaits, tandis que la famille d'Alonzo éprouvera tout ce que peut un cœur reconnoiſſant, & les hommages que l'on doit rendre à la vertu.

LETTRE VINGT-SIXIEME.

AU MÊME.

Aza dégagé des préjugés de Religion dans leſquels il avoit été élevé.

SI tu étois un de ces hommes que le ſeul préjugé conduit, je me peindrois ta ſurpriſe, lorſque tu apprendras d'un Inca qu'il n'adore plus le Soleil. Je te verrois deja te plaindre à cet aſtre de la lumiere qu'il me laiſſe, & à toi-même des ſoins dont tu accompagnes tes ſentimens. Tu t'étonnerois que, parjure à mon Dieu, l'amitié, cette vertu que le crime ignore, puiſſe demeurer dans mon ſein. Mais raſſuré contre des préjugés que l'on t'avoit fait prendre pour des vertus, tu ne gardes d'un Péruvien que l'amour de la Patrie, de la vertu & de la franchiſe. J'attends de toi des reproches plus juſtes. Tu t'étonnes peut-être avec raiſon de me voir abandonné au culte qui m'a paru groſſier, zélé pour

une religion dont je t'ai fait voir les contradictions. Je me ſuis fait cette objection à moi-même : mais qu'elle a été bientôt levée, quand j'ai appris que c'étoit ce Dieu qui étoit l'auteur de notre vie, qui avoit dicté cette loi, & dont j'avois eu l'audace de blâmer la conduite ! Qu'importe en effet qu'un honneur ſoit ridicule, s'il eſt exigé par celui à qui on le rend ? C'eſt par ce principe que je n'ai point rougi de me conformer à des uſages que j'avois condamnés. Que les ouvrages de l'Etre ſuprême ſont reſpectables, qu'ils ſont grands ! Si tu pouvois lire, Kanhuiſcap, les livres divins qui m'ont été confiés, quelle ſageſſe, quelle majeſté, quelle profondeur n'y trouverois-tu point ? Tu y reconnoîtrois aiſément l'ouvrage de la Divinité. Ces contradictions invicibles, que je trouvois d'abord dans la conduite de ce Dieu, y ſont évidemment juſtifiées. Il n'en eſt pas de même de la conduite des hommes envers leur Dieu.

Ne crois pas qu'auſſi crédules que nous le ſommes d'ordinaire, je tienne ce que je t'écris du ſeul rapport d'un Prêtre. J'ai

toujours trop reconnu les menſonges de nos Cucipatas, pour ajouter foi aux fables de leurs ſemblables.

Le haut rang qu'ils tiennent chez toutes les nations, les engage à les tromper, & leur grandeur n'eſt ſouvent fondée que ſur l'erreur des peuples ambitieux : il leur en coûteroit trop, s'il falloit que la vertu leur donnât l'empire du Monde ; ils aiment mieux le devoir à l'impoſture.

LETTRE VINGT-SEPT.

AU MÊME.

Trouble d'Aza, prêt à épouſer Zulmire.

C'EN eſt fait, Kanhuiſcap; Zulmire m'attend. Je marche à l'autel. Déja tu m'y vois; mais vois-tu les remords qui m'accompagnent : Vois-tu les autels tremblans à la vue du parjure; l'ombre de Zilia ſanglante, indignée, éclairant cette hyménée d'un lugubre flambeau ? » Entends-tu ſa voix lamentable ? Eſt-ce là, » dit-elle, cette foi que tu m'avois jurée, » perfide, cet amour qui devoit même ra» nimer nos cendres ? Tu m'aimes, dis» tu; tu ne donnes que ta main à Zulmire. » Tu m'aimes, perfide, & tu donnes à un » autre un bien dont je n'ai pu jouir ! Si » je vivois encore . . . . . » Quelles furies, Kanhuiſcap, ne déchirent point mon ſein ? Je vois Zulmire abuſée, me demander un cœur ſur lequel elle a des

droits légitimes. Mon pere & mes peuples, accablés ſous un joug cruel, regretteront en moi leur libérateur. Je vois ma promeſſe enfin.... Je cours y ſatisfaire.

LETTRE VINGT-HUIT.

AU MÊME.

Aza, inſtruit de l'arrivée de Zilia en France, quitte Alonzo & Zulmire, pour ſe rendre auprès d'elle.

ZILIA reſpire. Quel meſſager aſſez prompt pourra porter juſqu'à toi l'excès de ma joie ? Kanhuiſcap, toi qui reſſentis mes malheurs, jouis des tranſports de mon ame. Que les flammes qui l'embrâſent, volent & portent dans ton ſein l'excès de ma félicité.

La mer, nos ennemis, la mort, non, rien ne m'a ravi l'objet de mon amour. Elle vit, elle m'aime, juge de mes tranſports.

Conduite dans un Etat voiſin, en France, Zilia n'a éprouvé d'autre malheur que celui de notre ſéparation, & de l'incertitude de mon ſort. Combien les Dieux protegent la vertu ! Un généreux François

l'a délivrée de la barbarie des Eſpagnols.

Tout étoit prêt pour m'unir à Zulmire. J'allois, ô Dieux!... quand j'appris que Zilia vivoit, qu'elle alloit me rejoindre. Nul obſtacle ne peut la retenir. Je la verrai. Sa bouche me répétera les tendres ſentimens que ſa main a tracés, je pourrai à ſes pieds... Ciel! je tremble d'un projet qui cauſe toute ma joie. Mon bonheur m'aveugle. Zilia viendroit au milieu de ſes ennemis! De nouveaux dangers!..... Elle ne partira point. Je vais la prévenir. Qui pourroit m'arrêter? Alonzo, Zulmire, les Dieux ont dégagé ma foi. Zilia reſpire. Je la reçois des mains de la vertu. En vain la reconnoiſſance, l'eſtime, l'amitié la portoient à répondre aux ſentimens de Déterville ſon libérateur, elle leur oppoſoit notre amour, & les forçoit à reſpecter nos feux. Combat glorieux! Effort que j'admire! Déterville étouffe ſon amour, il oublie les droits qu'il a ſur elle : apprends ſa généroſité, il nous réunit.

Zilia, Zilia! je vais jouir de mon bonheur. Je vole te prévenir, te voir, & mourir de plaiſir à tes pieds.

LETTRE VINGT-NEUV.

A U M Ê M E.

Aza jaloux de Déterville, & par quel motif.

N'ACCUSE, ami, que Zilia de mon ſilence. Je l'ai vue, je n'ai vu qu'elle. N'attends pas que je t'exprime les tranſports, les raviſſemens où me livra le premier moment qui l'offrit à ma vue ; il faudroit, pour les ſentir, aimer Zilia, comme je l'aime. Falloit-il que des tourmens inconnus vinſſent troubler une félicité ſi pure ?

Du ſein des plaiſirs au comble des douleurs, il n'y a donc point d'intervalle. Après tant de voluptés, mille traits déchirent mon cœur. Ma tendreſſe m'eſt odieuſe, & quand je veux ne point aimer, je ſens toute la fureur de l'amour.

J'ai pu ſoutenir la douleur de la perte de Zilia, je n'ai pu ſupporter celle que

j'enviſage. Elle ne m'aimeroit plus !..... O penſée accablante ! Lorſque je parus à ſes yeux, l'amour verſa dans mon ame, d'une main les plaiſirs, de l'autre la douleur.

Dans les premiers tranſports d'un bonheur ſi pur, que je ne puis même t'en exprimer la douceur, Zilia s'eſt échapée de mes bras pour lire une lettre qu'une jeune perſonne, qui m'avoit conduit, lui avoit donnée. Inquiette, troublée, attendrie, les larmes qu'elle venoit de donner à la joie, ne couloient déja plus que pour la douleur. Elle en inondoit cette lettre fatale. Ses larmes me faiſoient craindre pour elle des malheurs. L'ingrate goûtoit des plaiſirs ; la douleur que je partageois étoit le triomphe de mon rival. Déterville, ce libérateur, dont les lettres de Zilia m'ont répété tant de fois les éloges, avoit écrit celle-ci. La paſſion la plus vive l'avoit dictée : en s'éloignant d'elle, après lui avoir rendu ſon rival, il mettoit le comble à ſa généroſité, & à la douleur de Zilia. Elle ſut me l'expliquer avec une vivacité, des

expreſſions au-deſſus de la reconnoiſſance. Elle me força d'admirer des vertus qui, dans cet inſtant cruel, me donnoient la mort. Ma douleur alors emprunta le ſecours d'un froid inébranlable. Je me dérobai bientôt à Zilia. Rempli de mon déſeſpoir, rien ne peut plus m'en délivrer. Chaque réflexion que je fais eſt une douleur. Elle m'arrache mon eſpérance, mon bonheur. Je perdrois le cœur de Zilia ! ce cœur.... Idée que je ne puis ſoutenir ! Mon rival ſeroit heureux ! Ah ! c'eſt trop que de ſentir qu'il mérite de l'être.

Jalouſie affreuſe ! tes ſerpens cruels ſe ſont gliſſés dans mon cœur. Mille craintes, de noirs ſoupçons... Zilia, ſes vertus, ſa tendreſſe, ſa beauté, mon injuſtice peut-être, tout m'agite, me tourmente, me perd. Ma douleur ſe cache en vain ſous une tranquillité apparente. Je veux parler, me plaindre, éclater en reproches, & je me tais. Que dire à Zilia ? Puis-je lui reprocher l'amour qu'elle inſpire à Déterville que la vertu conduit. Elle ne partage pas ſa tendreſſe. Mais pourquoi lui prodi-

guer

guer des louanges, répéter ſans ceſſe ſon éloge ? . . . . Amour, ſource de mes plaiſirs, devois-tu l'être de mes maux ?

LETTRE TRENTIEME.

AU MÊME.

La jalouſie d'Aza augmente ; il croit Zilia infidelle.

OU ſuis-je, Kanhuiſcap ? Quels tourmens traîné-je après moi ? Mon ame eſt embraſée de la plus cruelle fureur. Zilia, la perfide Zilia, pâle, inquiette, ſoupire l'abſence de mon rival. Déterville en fuyant remporte la victoire. Ciel ! ſur qui tombera ma rage ! Il eſt aimé, Kanhuiſcap ; tout me l'apprend. La barbare ne cherche point à me cacher ſon infidélité. Reſtes encore précieux de l'innocence, lorſqu'elle connoît le crime, elle déteſte l'impoſture. Je lis ſon parjure dans ſes yeux. Sa bouche même oſe me l'avouer, en répétant ſans ceſſe ce nom que j'abhorre. Où fuir ? Je ſouffre près de Zilia des tourmens affreux, & loin d'elle je meurs.

Quand, ſéduit par la douceur de ſes

regards, elle répand pour un inſtant quelque tranquillité dans mon ame, je crois en être aimé. Ce plaiſir me plonge dans un raviſſement qui m'interdit. Je reviens, je veux parler. Je commence, m'interromps, me tais. Les ſentimens qui ſe ſuccedent tour-à-tour dans mon cœur, me troublent, m'égarent. Je ne puis m'exprimer. Un ſouvenir funeſte, Déterville, un ſoupir de Zilia, raniment des tranſports que je veux calmer en vain. Les ombres mêmes de la nuit ne peuvent me dérober à leur violence. Si je me livre un moment au ſommeil, Zilia infidelle vient m'en arracher. Je vois Déterville à ſes pieds; elle l'écoute avec plaiſir. L'affreux ſommeil ſuit loin de moi. La lumiere m'offre des douleurs nouvelles. Toujours livré à la fureur de la jalouſie, ſes feux ont déſſéché juſqu'à mes larmes. Zilia, Zilia! quels maux naiſſent de tant d'amour? Je t'adore, je t'offenſe. Dieux! je te perds.

LETTRE TRENTE-UN.

AU MÊME.

Aza ſe reproche les effets de ſa jalouſie.

ZILIA, Amour, Déterville, funeſte jalouſie ! Quel égarement ! un nuage me dérobe les noms que je trace. Kanhuiſcap, je ne me connois plus ; dans la fureur de la plus noire jalouſie, je me ſuis armé des traits dont j'ai frappé le cœur de Zilia. Elle écrivoit à Déterville, ſa lettre étoit encore dans ſes mains. Un moment funeſte a troublé ma raiſon. J'ai formé le plus indigne projet.... Ma parole, la religion que j'ai embraſſée, tout m'a ſervi. Les prétextes les plus vains m'ont paru des loix d'équité pour abandonner Zilia. J'en ai prononcé l'arrêt avec barbarie. Des adieux cruels... Quel moment !... Ai-je pu ?.... Oui, Kanhuiſcap, j'ai fui Zilia. Zilia à mes pieds, ſes ſanglots, les miens prêts à s'y confondre.... Déterville, quel ſou-

venir ! Furieux, j'ai fui de ſes bras. Mais bientôt, vainement obſtiné, je veux la revoir ; tout s'y oppoſe : je n'oſe réſiſter. Dieux qu'ai-je fait ? Que la honte eſt accablante ! Que le repentir eſt affreux !

LETTRE TRENTE-DEUX.

AU MÊME.

Aza retombe dans ſes ſoupçons contre Zilia. Zulmire projette une vengeance éclatante.

CESSE de t'étonner de la longueur de mon ſilence. L'état cruel de mon cœur m'a-t-il permis de t'inſtruire plutôt de mon ſort ? Ne crois pas que, déchiré des remords, je me reproche encore de trop juſtes ſoupçons. C'eſt Zilia, c'eſt ſon perfide cœur, & non pas le mien qu'ils doivent dévorer. Oui, Kanhuiſcap, ſes ſoupirs, ſes pleurs & ſes cris n'étoient que l'effet de la honte, traces que la vertu qui fuit laiſſe encore dans les cœurs. C'eſt pour les effacer, que la cruelle a refuſé de me revoir. Son obſtination m'a forcé de m'éloigner. Retiré à l'extrémité de la même ville, ignoré des hommes, tout entier à ma douleur & à mon infortune, je m'ef-

force d'oublier l'ingrate que j'adore. Soins inutiles! L'amour, malgré nous, ſe gliſſe dans nos cœurs, & malgré nous le cruel y demeure. En vain je veux le chaſſer. La jalouſie l'y nourrit. Si je veux en bannir la jalouſie, l'amour l'y retient. Jouet déplorable de ces deux paſſions, mon ame eſt partagée entre la tendreſſe & la fureur. Tantôt je me reproche mes ſoupçons, & tantôt mon amour. Puis-je adorer une ingrate? Puis-je oublier celle que j'adore? Mais quelque amour que j'aie pour elle, rien ne peut l'excuſer. Que ne m'a-t-elle haï? On pardonne la haine, & non pas la perfidie.

Les ſoins & l'amitié d'Alonzo ont ſu découvrir la retraite, où la douleur, & tous les maux deſtructeurs de notre être me retiennent. Zulmire m'accable de reproches; elle vient de m'écrire. Je ſuis à ſes yeux un ingrat que ma parole, que ſes larmes ne peuvent rappeller. Je ne l'ai enlevée des bras de la mort, que pour la livrer à des tourmens plus cruels. Elle veut, dit-elle, venir en France ſignaler ſa fureur & mon parjure, venger ſon pere & ſon

amour. Chaque mot de ſa lettre eſt un trait qui me perce le cœur. Je ſens trop la force du déſeſpoir pour n'en pas craindre les effets. Zilia eſt l'objet infortuné de ſa rage. C'eſt, teinte de ſon ſang, qu'elle veut paroître à mes yeux. Dieux vengeurs des forfaits, eſt-ce donc au crime que vous laiſſez le ſoin de la punir ?

Arrête, Zulmire, épuiſe ſur moi tous tes coups. Laiſſe jouir l'ingrate d'une vie dont les remords feront les châtimens. C'eſt ainſi que tu peux ſignaler ta vengeance. Mais ô Dieux! Zilia dans les bras d'un rival! Je frémis, malheureux que je ſuis; & je tremble pour elle, quand l'ingrate me trahit. Retenu par les maux dont je ſuis accablé, mon corps ſuccombe à ſa foibleſſe, tandis que la perfide, triomphant même de ſes remords, rappelle mon rival.... Infortuné! Je ſuis.... Je vis encore! Quel malheur d'exiſter à qui ne reſpire que par la douleur!

LETTRE TRENTE-TROIS.

AU MÊME.

Innocence de Zilia. Généroſité de Zulmire. Déſeſpoir d'Aza.

QU'AI-JE dit ? Quelle horreur m'environne ? Apprends ma honte, Kanhuiſcap, &, s'il ſe peut, mes remords avant mon crime. Odieux à moi-même, je vais le devenir à tes yeux. Ceſſe de plaindre mes malheurs. Mets-y le comble par ta haine.

Zilia n'eſt point coupable. Ce ſouvenir même eſt pour elle un outrage. Tu connois mes ſoupçons ; leur injuſtice t'apprend mes malheurs. Ils ne s'épuiſent jamais ; il en eſt toujours d'imprévus. Après la perfidie de Zilia, aurois-tu penſé que le Ciel eût pu me livrer à de nouveaux tourmens ? Aurois-tu cru que ce qui devoit faire mon bonheur, ſon innocence, fût la ſource la plus amere de mes maux ?

A quel égarement m'étois-je dont livré ?

Quelles ténebres obſcurciſſoient ma raiſon ? Zilia auroit pu me trahir ! J'ai pu le penſer ! Elle ne veut plus me voir : mon ſouvenir lui eſt odieux : elle m'a trop aimé, pour ne me pas haïr. Abandonné à mon malheur affreux, l'amitié, la confiance, rien n'adoucit mes tourmens. J'empoiſonne ton cœur de leur amertume ; & le mien n'eſt point ſoulagé.

En vain Zulmire, revenue de ſa fureur, m'apprend qu'elle la ſacrifie à mon repos & à ma félicité. Retirée dans une maiſon de vierges, elle conſacre à ſon Dieu, à mon bonheur, ſa vie & ſes plus beaux jours.

Zulmire, généreuſe Zulmire, renonce à ta vengeance ? Ah ! ſi ton cœur étoit barbare, qu'il ſeroit ſatisfait de mes cruelles infortunes.

Ce n'eſt donc qu'à moi, qu'à la baſſeſſe de mes ſentimens, que je dois les maux que j'endure. Il ne manquoit à mes malheurs que d'en être moi-même la cauſe, je la ſuis. Zilia m'aimoit, je la voyois, mon bonheur étoit certain. Sa tendreſſe, ſes ſentimens, ma félicité, devoient-ils

être ſacrifiés à de lâches ſoupçons? O déſeſpoir affreux! j'ai fui Zilia. C'eſt moi... Généreux ami, conçois-tu l'état où je ſuis? le conçois-je moi-même? Les regrets, l'amour le déſeſpoir, pour le dévorer, le diſputent à mon cœur.

LETTRE TRENTE-QUAT.

A ZILIA.

Aza fait à Zilia l'aveu de ſes injuſtices, & s'efforce de la fléchir.

LA crainte de te déplaire retient encore ſous mes mains tremblantes les nœuds que je forme. Ces nœuds qui firent ta conſolation, tes plaiſirs, Zilia, ne ſont plus tiſſus que par la douleur & le déſeſpoir.

Ne crois pas qu'à tes yeux je veuille dérober mon crime. Déchiré du repentir de t'avoir cru infidelle, comment oſerois-je m'en juſtifier ? Mais n'en ſuis-je point aſſez puni ? Quels remords! .... Les remords d'un amant qui t'adore. Ah ! tu veux me haïr ! N'ai-je pas plus mérité tes mépris que ta haine ?

Retrace-toi un moment toutes mes infortunes. De barbares ennemis t'arracherent à mon amour, à l'inſtant qu'il alloit être couronné. Armé pour ta défenſe, je ſuccombai

ſuccombai ſous leurs indignes fers. Conduit dans leur patrie, les mers qui m'y porterent, ſoutinrent, il eſt vrai, un tems toutes mes eſpérances. Je n'ai vécu que par elles. Mon cœur flottoit avec toi. Tes raviſſeurs engloutis me plongerent dans l'erreur la plus cruelle. Le néant où je t'ai cru n'a point détruit ma tendreſſe. La douleur augmente l'amour. Je mourois pour te ſuivre. Je n'ai vécu que pour te venger. J'ai tout tenté ; j'allois immoler juſqu'à mes ſermens, m'unir enfin, malgré mille remords, à une Eſpagnolle, acheter à ce prix ma liberté & ma vengeance, quand tout-à-coup, ô bonheur ineſpéré ! j'appris que tu reſpires, que tu m'aimes : ô ſouvenir trop doux ! je vole à toi, au bonheur le plus pur, le plus vif. . . . Vain eſpoir, cruel revers ! A peine eus-je ſenti les premiers tranſports que m'inſpiroit ta vue, qu'un fatal poiſon, dont ton cœur trop pur ignore les atteintes, la jalouſie, ſe gliſſa dans mon ame. Ses plus cruels ſerpens ont dévoré mon cœur, ce cœur qui n'étoit fait que pour t'aimer.

La plus belle des vertus, la reconnoiſ-

ſance, a été l'objet de mes ſoupçons. Ce que tu devois à Déterville, j'ai cru qu'il l'avoit obtenu, que ta vertu avoit pu ſe confondre avec ton devoir. J'ai cru..... Ce ſont ces funeſtes idées qui troublerent nos premiers plaiſirs. Tu n'as pu dans le ſein de l'amour oublier l'amitié. J'y oubliai la vertu. Les éloges de Déterville, ſa lettre, les ſentimens qu'elle exprimoit, le trouble qu'elle te cauſoit, la douleur que tu témoignois de la perte de ton libérateur, j'attribuai tout au ſentiment que j'éprouvois, que j'éprouve encore, à l'amour.

Je cachai dans mon ſein les feux qui le conſumoient. Quels furent leurs progrès? Des ſoupçons, je paſſai bientôt à la certitude de la perfidie. Je ſongeai à t'en punir. Je ne voulus point employer les reproches : je ne t'en trouvois pas digne. Je ne te diſſimule point mes crimes : la vérité m'eſt auſſi chere que mon amour.

J'ai voulu retourner en Eſpagne, remplir une promeſſe dont mes premiers ſermens m'avoient dégagé : le repentir ſuivit bientôt l'emportement qui t'avoit annoncé

mon forfait. Je tentois vainement de te déſabuſer d'une réſolution que l'amour avoit détruit auſſi-tôt que formé. Ton obſtination à ne me point voir, ralluma ma fureur. Livré de nouveau à la jalouſie, je me ſuis éloigné de toi : mais loin d'aller à Madrid conſommer un crime que mon cœur déteſtoit, ainſi qu'on a voulu te le perſuader, accablé ſous le faix de mes malheurs, j'ai cherché dans la ſolitude, dans l'éloignement des hommes, une paix que la ſeule tranquillité du cœur peut donner. Abbattu par mes douleurs, mon corps a ſuccombé ſous le poids de mes maux. Long-tems, éloigné de toi, malgré moi-même, te l'avouerai-je, Zilia ? je n'ai conſervé de force que pour t'outrager. Je te voyois, ſatisfaite de ma fuite, rappeller mon rival. Je te voyois.... Hélas ! tu connois mon offenſe. Mais tu n'en connois pas le châtiment ; il ſurpaſſe mon crime. Ah ! Zilia, ſi l'excès de l'amour pouvoit l'effacer : non, je ne ſerois plus coupable. Ne crois pas que je cherche d'émouvoir pour moi ta pitié ; c'eſt trop peu

pour ma tendreſſe. Rends-moi ton cœur, Zilia, ou ne m'accorde rien.

Ecoute l'amour qui doit parler encore dans ton cœur ; laiſſe-moi près de toi rallumer des feux que ta juſte colere s'efforce d'étouffer. Des cendres de l'amour que tu ſentis pour Aza, je ſaurai recouvrer quelque étincelle.

Zilia, Zilia ! ordonne de mon ſort ; je t'ai fait l'aveu de mon crime. Si ton pardon ne l'efface, il doit être puni. Ma mort en ſera le châtiment. Trop heureux, cruelle, ſi je pouvois du moins expirer à tes pieds !

LETTRE TRENTE-CINQ. & derniere.

A KANHUISCAP.

Zilia rend ſon cœur à Aza. Leur prochain retour dans leur Patrie.

EN frappant tes ſens de ſurpriſe ! que ne puis-je faire paſſer dans ton cœur la joie que je ſens éclater dans le mien. O bonheur ! ô tranſports ! Kanhuiſcap, Zilia me rend ſon cœur. Elle m'aime. Egaré dans les raviſſemens de ma tendreſſe, je répands à ſes pieds les plus douces larmes. Ses ſoupirs, ſes regards, ſes tranſports, ſont les ſeuls interpretes de notre amour & de notre félicité.

Peins-toi, ſi tu le peux, nos plaiſirs ; cet inſtant toujours préſent à mes yeux, cet inſtant. . . . . Non, je ne puis t'exprimer tant d'amour, de trouble & de plaiſir.

Ses yeux, ſon teint animé me peignoient

ſon amour, ſa colere, ſa honte.... elle pâlit. Foible, ſans voix, elle tombe dans mes bras : mais, ainſi que les flammes excitées par les vents, mon cœur agité par la crainte, brûle avec plus de violence. Ma bouche appuyée ſur ſon ſein, lui rendit par mes feux, ceux de ſa vie, confondue dans la mienne. Elle meurt & renaît à l'inſtant.... Zilia! ma chere Zilia! dans quelle ivreſſe de plaiſir plonges-tu l'heureux Aza! Non, Kanhuiſcap, tu ne peux concevoir notre bonheur. Viens en être témoin. Rien ne doit manquer à ma félicité. Le François qui te remettra ma lettre, ſera ſecondé pour te conduire ici. Tu verras Zilia. Ma félicité s'accroit à chaque inſtant. Le récit de nos plaiſirs, ainſi que celui de nos infortunes, (qu'elles ſont loin de nous!) eſt parvenu juſqu'au trône. Le généreux Monarque des François ordonne que les vaiſſeaux qui vont combattre les Eſpagnols dans nos mers, nous conduiſent à Quitto. Nous allons revoir notre Patrie, ces triſtes lieux ſi chers à nos deſirs, ces lieux, ô Zilia! qui virent naître nos premiers plaiſirs, tes ſoupirs & les

miens. Qu'ils ſoient témoins, qu'ils célebrent, qu'ils augmentent, s'il ſe peut, notre félicité.... Mais je cours à Zilia.

Ami, l'amour ne m'a point fait oublier l'amitié : mais l'amitié me ſépare trop long-tems de l'amour. Tranſports ſi doux, qui raviſſez mon ame, c'eſt dans vos égaremens que je retrouve la vie.... M'enivrer de tant de bonheur, de volupté ! Zilia m'eſt rendue, elle m'attend, je vole dans ſes bras.

Fin des Lettres d'Aza.

CÉNIE,

PIECE NOUVELLE,

EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

DORIMOND, *Vieillard*, M. Sarrasin.

MÉRICOURT, } M. Rosélie.
CLERVAL, } *Neveux de Dorimond.* M. Grandval.

CÉNIE, Mlle. Gaussin.

ORPHISE, *Gouvernante de Cénie*, Mlle. Dumesnil.

LISETTE, *Suivante de Cénie*, Mlle. Gautier.

DORSAINVILLE, *Ami de Clerval*, M. Lanoue.

La Scene est dans la Gallerie de la Maison de Dorimond.

CÉNIE,

PIECE NOUVELLE,

EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *ſeule.*

MERICOURT me ſeroit-il encore échappé ? J'ai cru le voir prendre le chemin de cette galerie. Oui, je ne me ſuis pas trompée. Monſieur, Monſieur...

SCENE II.

MERICOURT, LISETTE.

MERICOUT.

QUOI! c'eſt l'aimable Liſette que je retrouve ici?

LISETTE.

Oui, Monſieur, c'eſt Liſette, toujours fidelle à vos intérêts, qui guette depuis une heure le moment de vous entretenir.

MERICOURT.

Il faut, ma chere enfant, remettre cette converſation à un autre tems. Mon Oncle s'eſt emparé de moi au ſortir de ma chaiſe, je n'ai encore vu perſonne.

LISETTE.

Je veux vous parler la premiere; excepté votre oncle, tout dort encore dans la maiſon, & j'aurai le loiſir de vous bien quereller. A-t-on jamais fait, dites-moi, une ſi longue abſence, quand tout devoit vous rappeller ici?

MERICOURT,

MERICOURT.

Je n'ai pu revenir plutôt. Tu ſais que mon Oncle, par le même courier que je lui dépêchai à la mort de Meliſſe, me manda de ne point quitter la province, ſans avoir terminé le procès commencé.

LISETTE.

Je vous avois donné un bon conſeil, il falloit ne me point renvoyer; me laiſſer le ſoin des funérailles, & venir vous-même lui annoncer la mort de ſa femme.

MERICOURT.

Le conſeil étoit très-mauvais. Dorimond a une naïveté dans l'ame, qui ne lui laiſſe voir les choſes que comme naturellement elles doivent être. Ne point attendre ſes ordres, ne point rendre les derniers devoirs à une femme ſi chere, eût été l'offenſer par l'endroit le plus ſenſible. Mais, dis-moi, on a donc quitté le deuil?

LISETTE.

Oui, depuis hier nos ſix mois ſont finis. Pour votre Oncle il le portera, je crois, toute ſa vie.

MERICOURT.

Je l'ai trouvé encore plus affligé que je ne le croyois. Comment a-t-il pu ſe réſoudre à te garder ici ? Toi, qui le fais ſouvenir ſans ceſſe de la perte qu'il a faite.

LISETTE.

Bon ! a-t-il jamais renvoyé perſonne ? A mon arrivée, le bon homme me dit en ſanglottant, que je ne devois pas ſonger à ſortir de chez lui. Je vis qu'il étoit de votre intérêt que j'y reſtaſſe ; j'y reſtai.

MERICOURT.

De mon intérêt ! Tu es donc à Cénie.

LISETTE.

J'y ſuis ſans y être. Car Madame la Gouvernante avec ſes manieres poliment impérieuſes, m'écarte de ſa pupille autant qu'il eſt poſſible. Mais ſi par-là elle m'empêche de vous ſervir autant que je le voudrois, je ſuis du moins en état de vous avertir de ce qui ſe paſſe.

MERICOURT.

Eh bien, Liſette ?

LISETTE.

Vos affaires vont mal.

MERICOURT.

Comment ?

LISETTE.

Très-mal, vous dis-je.

MERICOURT.

Parle donc.

LISETTE.

Patience. Avant que de parler, il me faut un ſecret. Voyez ſi vous pouvez vous réſoudre à me le confier.

MERICOURT.

Eh, tu n'as qu'à dire ; tous mes ſecrets ſont à toi.

LISETTE.

Qui ne vous connoîtroit, croiroit déja les tenir.

MERICOURT.

Comment veux-tu que je te ſatisfaſſe, ſi tu ne me dis pas ce que tu veux ſavoir ?

LISETTE.

Etiez-vous amoureux de Meliſſe ?

MERICOURT.

Vous êtes folle, Liſette ?

LISETTE.

Elle eſt morte, il n'y a plus rien à cacher.

MERICOURT.

Vous n'y penſez pas ; quoi l'Epouſe adorée d'un Oncle à qui je dois tout !

LISETTE.

Quand aux ſcrupules, laiſſons-les à part, je ne vous en connois pas beaucoup.

MERICOURT.

Je ne ſuis point un monſtre, & Liſette en ſeroit un, ſi elle parloit ſérieuſement.

LISETTE.

Voyons donc ſi mon idée a ſi peu de vraiſemblance : Meliſſe d'un caractere déteſtable ſéduit par de fauſſes vertus un vieillard d'une probité ſcrupuleuſe, bon par excellence, eſclave de l'honneur, ennemi des ſoupçons, & que la crainte d'être injuſte rend facile à tromper. Elle s'empare de lui à l'excluſion de tout le monde, elle lui donne un enfant, renverſe votre fortune ; vous êtes ambitieux, vous devez la haïr, & vous rampez devant elle ? Vous êtes le plus faux, ou le plus amoureux des hommes.

MERICOURT.

Deux mots éclairciſſent le myſtere. Dorimond ne voyoit que par les yeux de Me-

liſſe, ce n'étoit donc que par elle que je pouvois me maintenir auprès de lui. Elle avoit, comme tu dis, renverſé ma fortune, elle pouvoit la rétablir en me donnant ſa fille; je la ménageois; cela eſt tout ſimple.

LISETTE.

La peſte, quelle ſimplicité!

MERICOURT.

La diſſimulation n'eſt point un vice, & trop de ſincérité eſt ſouvent un défaut.

LISETTE.

Ah! ce défaut-là ne vous fera jamais rougir : mais l'amitié de Meliſſe ne pouvoit-elle ſe ménager tout haut? Pourquoi tant de mots à l'oreille pendant ſa vie, & des conférences ſi ſecrettes aux approches de ſa mort.

MERICOURT.

Liſette, n'allez pas plus loin, & modérez votre curioſité.

LISETTE.

Soit, auſſi bien la partie n'eſt pas égale. Il ne me reſte donc qu'à vous avertir; premiérement, de vous défier d'Orphiſe : elle ne vous aime pas.

MERICOURT.

Quant à la mauvaiſe volonté de Madame Orphiſe, je m'en embarraſſe peu : paſſons. Comment mon frere eſt-il avec mon Oncle?

LISETTE.

A merveille. Depuis ſon retour, Dorimond a redoublé d'amitié pour lui. Il croit ne pouvoir trop le dédommager de l'inutilité de ſon voyage.

MERICOURT.

Comment? Clerval....

LISETTE.

Clerval n'a rapporté de de-là les mers que la cruelle certitude qu'il ne vous reſte à l'un & à l'autre aucun bien ſur la terre : mais avec cela je ne vous plaindrois pas, s'il n'étoit pas plus amoureux qu'il n'eſt intéreſſé.

MERICOURT.

Quoi ! mon frere ſeroit amoureux de Cénie ?

LISETTE.

Il eſt plus ; il eſt aimé.

MERICOURT.

Aimé ! cela eſt fort. Mon Oncle eſt-il inſtruit de cette intrigue ?

LISETTE.

Non, vraiment : de l'humeur dont il eſt, il les auroit déja mariés.

MERICOURT.

Peut-être ; c'eſt ſelon la maniere dont il l'auroit appris. Clerval m'enlever Cénie ! . . . lui ! . . . c'eſt ce qu'il faudra voir. Mais, es-tu bien ſûre de ce que tu dis ?

LISETTE.

Très-ſûre, je m'y connois.

MERICOURT.

Que Cénie ait reçu avec indifférence des ſoins qui devoient la perſuader. . . .

LISETTE.

D'un amour que vous ne ſentiez pas.

MERICOURT.

Je le paſſois à ſon extrême jeuneſſe.

LISETTE.

La jeuneſſe a quelquefois un inſtinct plus ſûr que l'expérience.

MERICOURT.

Mais qu'elle aime Monſieur mon frere ! il faudra, s'il lui plaît, qu'elle s'en détache.

LISETTE.

Cela ne ſera pas aiſé, je vous en avertis. Clerval eſt aimable, & tout jeune qu'il eſt, il s'eſt acquis une réputation à la guerre qui le met fort bien à la Cour; cela ne laiſſe pas d'être un mérite auprès d'une jeune perſonne.

MERICOURT.

Nous trouverons des armes pour le combattre.

LISETTE.

Pour moi, je ne vous vois de reſſource que dans l'amitié que Meliſſe avoit pour vous. Sa mémoire eſt plus chere que jamais à votre Oncle; profitez de la circonſtance. Le voici, je vous laiſſe avec lui.

SCENE III.

DORIMOND, MERICOURT.

DORIMOND.

JE ne ſaurois me paſſer de te voir, mon cher Neveu; je t'ai quitté pour me remettre du ſaiſiſſement que m'a cauſé notre pre-

miere entrevue ; je te cherche à préſent, hélas ! qui ſait pourquoi ? Peut-être pour m'affliger de nouveau.

MERICOURT.

Il eſt naturel, Monſieur, que mon retour ait renouvellé votre douleur. Elle eſt ſi juſte.

DORIMOND.

Tu ſais mieux que perſonne, ſi je dois pleurer toute ma vie cette vertueuſe Epouſe. Tu excuſes mes foibleſſes : ce n'eſt qu'avec toi que je puis donner un libre cours à mes regrets, cependant je ne voudrois pas t'en accabler.

MERICOURT.

Je les partage ſi ſincérement. . . .

DORIMOND.

C'eſt ce qui doit me retenir. Tâchons de les ſuſpendre pour un moment, & parlons de tes intérêts. Je t'ai mille obligations, mon cher Mericourt, tu as conduit mes affaires mieux que je n'aurois fait moi-même : mais je ſens encore plus vivement les ſoins que tu as rendus à Meliſſe juſqu'à ſa derniere heure. Je veux récompenſer ton zele, & je voudrois le récompenſer à

ton goût ; car ce n'eſt pas faire du bien, ſi on ne le fait au gré de ceux qu'on oblige.

MERICOURT.

Si j'ai mérité quelque choſe, Monſieur, ce n'eſt que par mon attachement.

DORIMOND.

J'attendois ton retour avec impatience, pour exécuter un projet formé depuis long-tems. Tu marquois autrefois du goût pour Clarice ; c'eſt une fille faite qui convient à ton âge : ſes parens ſont mes amis, ils ne me la refuſeront pas : je te la deſtine avec le quart de mon bien. Ma fille ſera pour ton frere, ils ſont d'une âge plus convenable. Cet arrangement te plaît-il ?

MERICOURT.

Pourquoi en faire, Monſieur ? Pourquoi vous dépouiller ? Jouiſſez de vos richeſſes, elles vous ont coûté tant de périls & de travaux !

DORIMOND.

J'en jouirai, je vous rendrai tous heureux.

MERICOURT.

Eh ! Monſieur, que n'avez-vous pas fait pour nous ? vos Neveux n'ont-ils pas trouvé

dans votre maiſon des bontés paternelles, une éducation, une abondance.....

DORIMOND.

Je compte cela pour rien, c'étoit un devoir.

MERICOURT.

Un devoir!

DORIMOND.

Oui, un devoir. J'avois contribué au mariage de ma ſœur, je croyois la rendre heureuſe, il en eſt arrivé tout autrement. Elle n'a pu ſurvivre au déſaſtre de ſes affaires, à la perte de ſon mari: n'étoit-il pas juſte que je me chargeaſſe de ſes enfans?

MERICOURT.

Eh bien, Monſieur, vos prétendus devoirs ſont remplis par tout ce que vous avez fait. C'eſt à nous à préſent à travailler à notre fortune.

DORIMOND.

Pourquoi vous en laiſſer la peine, ſi je puis vous l'épargner? Le mariage que je te propoſe, eſt-il de ton goût?

MERICOURT.

Monſieur,... mon obéiſſance....

DORIMOND.

Ne parlons point d'obéiſſance ; c'eſt une gêne ; je n'en veux impoſer à perſonne.

MERICOURT.

On peut obéir ſans contrainte.

DORIMOND.

Oui, mais quand on accepte mes offres, je veux remarquer ſur le viſage une certaine joie, qui m'aſſure que l'on a autant de ſatisfaction, que je prétends en donner.

MERICOURT.

Vous devez voir, Monſieur....

DORIMOND.

Je ne vois rien qui me plaiſe. Tu ſais que je chéris la franchiſe autant que je hais les détours.

MERICOURT.

Ah ! ſur la franchiſe, je crois avoir fait mes preuves.

DORIMOND.

Pas toujours. Je te ſoupçonnois autrefois d'avoir un peu trop de cette diſſimulation, que des gens plus défians que moi, auroient priſe pour de la fauſſeté ; mais depuis longtems, Meliſſe m'en avoit fait revenir.

MERICOURT.

MERICOURT.

Ah ! Monſieur, ſi je ne dois votre retour qu'à Meliſſe, elle n'eſt plus. Qui me répondra qu'à l'avenir...

DORIMOND.

Mon cœur. Outre qu'il m'eſt doux d'aimer mon Neveu, c'eſt que les ſoupçons m'importunent ; & de tous les maux néceſſaires à la ſociété, la défiance eſt à mon gré le plus inſupportable.

MERICOURT.

Vos bontés me raſſurent à peine contre le malheur de perdre votre eſtime, moi qui fais mon unique étude de mériter celle de tout le monde.

DORIMOND.

Et tu as grande raiſon : retiens ceci de moi. Avec l'eſtime générale on ne ſauroit être tout-à-fait malheureux. C'eſt elle qui m'a ſoutenu dans mes traverſes, je lui dois mes richeſſes, & la ſatisfaction de n'avoir rien perdu des droits de ma naiſſance dans un commerce que ma probité a rendu honorable. Au reſte, je ne te fais pas une peine du paſſé. Si je ne t'eſtimois pas, je pourrois te faire du bien, mais je ne vivrois pas

avec toi. Revenons à notre affaire, & parle ſincérement.

MERICOURT.

Vous le voulez, Monſieur : eh bien, je comptois aſſez ſur vos bontés pour me flatter de devenir votre gendre.

DORIMOND.

Tu aimes Cénie ?

MERICOURT.

Oui, Monſieur, mon goût pour elle, le deſir de vous être plus étroitement attaché, tout ſe raſſembloit pour faire de cette union l'objet de tous mes vœux.

DORIMOND.

Je t'en ſais gré. Quoique Cénie ſoit bien jeune pour toi, je ſerois ravi... T'aime-t-elle !

MERICOURT.

Je l'ignore, Monſieur ; il ne me convenoit pas de faire aucune démarche là-deſſus ſans votre aveu.

DORIMOND.

On ne peut ſe conduire avec plus de ſageſſe & de décence. Tu ne ſais pas la ſatisfaction que tu me donnes, mon cher Neveu. Il y a long-tems que je t'aurois

propoſé ma fille, ſi je n'avois craint de gêner ton goût pour Clarice.

MERICOURT.

Pouviez-vous douter de mes ſentimens ?

DORIMOND.

Allons, je vais de ce pas te propoſer à Cénie.

MERICOURT.

Je crois, Monſieur, qu'il n'eſt pas à propos de lui parler devant ſa gouvernante.

DORIMOND.

Pourquoi ?

MERICOURT.

Il eſt toujours prudent de ne point confier ſes deſſeins à un domeſtique.

DORIMOND.

Tu ne connois pas Orphiſe. C'eſt une femme d'un mérite ſupérieur, & qui n'a rien de la baſſeſſe de ſon état.

MERICOURT.

Il eſt vrai ; mais comme cette confiance n'eſt pas néceſſaire, on peut s'en diſpenſer comme d'une choſe inutile.

DORIMOND.

Soit. Je vais ſavoir ſi ma fille eſt éveillée, & lui communiquer notre projet.

SCENE IV.

MERICOURT, *ſeul.*

VOILA, Dieu merci, mes affaires en bon train. Mais Dorimond eſt ſi facile..... les refus de ſa fille peuvent en un moment le faire changer de réſolution... ah Cénie! tremblez pour votre ſort, ſi vous aimez aſſez Clerval pour braver mon ambition. Je ne perdrai pas impunément quinze ans de contrainte. J'ai de quoi me venger de vos mépris.

SCENE V.

MERICOURT, LISETTE.

LISETTE.

EH bien, Monſieur, j'ai vu ſortir Dorimond : comment vont vos affaires ?

MERICOURT.

Fort bien. Mon Oncle va me propoſer à Cénie.

LISETTE.

Cela eſt bon : mais ſi elle vous refuſe ?

MERICOURT.

Elle n'oſeroit. A ſon âge on ne ſait qu'obéir.

LISETTE.

Elle eſt jeune, Monſieur ; mais ſon eſprit....

MERICOURT.

Je ne ſuis pas un ſot, Liſette.

LISETTE.

D'accord, mais elle aime Clerval.

MERICOURT.

Et Dorimond m'aime.

LISETTE.

Ne nous flattons pas, vous n'avez du bon homme qu'une amitié acquiſe à force d'art. Il aime Clerval tout naturellement ; la différence eſt grande.

MERICOURT.

Je m'attends à tout, je ſaurai tout parer.

LISETTE.

En ce cas mes petits avis vous ſont inutiles ; prenez que je n'aie rien dit.

MERICOURT.

Tu te fâches, Liſette.

LISETTE.

Oui, je me fâche. C'eſt avoir une grande habitude d'être faux que de l'être avec moi.

MERICOURT.

Moi, faux?

LISETTE.

Oui, quelque mine que vous faſſiez, vous n'êtes point à votre aiſe. J'avois imaginé un ſecours à vous donner, mais....

MERICOURT.

Dites toujours.

LISETTE.

Je m'intéreſſe à vous, je ne ſaurois m'en défendre; & je hais complétement Madame Orphiſe. Si l'on pouvoit faire connoître à Dorimond certaines intrigues de votre frere, il en rabattroit ſur ſon compte. Je m'imagine qu'elle s'intéreſſe pour Clerval: quel plaiſir de la contrarier! ce ſeroit un grand point.

MERICOURT.

Quoi, Liſette, il y auroit du dérangement dans la conduite de Clerval? Ah parlez vîte.

LISETTE.

Je ne ſais pas bien de quoi il eſt queſtion.

Je vois ſeulement roder ici une eſpece de ſoldat, avec lequel votre frere a des conférences très-myſtérieuſes.

MERICOURT.

Eh bien ce ſoldat ?

LISETTE.

Patience, c'eſt un homme qu'il a ramené des Indes.

MERICOURT.

Après ?

LISETTE.

Je n'en ſais gueres plus. Juſqu'ici ils ont pris tant de précautions pour ſe parler, que je n'ai pu attraper que quelques mots de grace... de Miniſtre...

MERICOURT.

Il faut aprofondir ce myſtere. Clerval eſt un jeune homme imprudent, il pourroit s'être embarqué dans une affaire fâcheuſe.....

LISETTE.

Dont vous voudriez le tirer ſans doute ? la belle ame !

MERICOURT.

Liſette !

LISETTE.

Que diantre auſſi, pourquoi voulez-vous m'en impoſer ? tenez voici notre homme qui ſe cache. Retirez-vous, je veux le queſtionner.

MERICOURT.

Emploie toute ton adreſſe à démêler cette intrigue, ma chere Liſette, je t'en conjure.

LISETTE.

Vous êtes vrai dans de certains momens. Allez.

SCENE VI.

LISETTE, DORSAINVILLE.

LISETTE.

AVANCEZ, je ſuis ſeule à préſent.

DORSAINVILLE.

Savez-vous, Mademoiſelle, ſi Clerval eſt ici ?

LISETTE.

Clerval ! vous êtes donc bien familiers enſemble ?

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Mais eſt-il ſeul ? puis-je monter chez lui ?

LISETTE.

Vous êtes bien preſſé. Cauſons un moment. Qu'eſt-ce ? je vous trouve l'air triſte.

DORSAINVILLE.

Rarement je ſuis gai.

LISETTE.

Vous êtes donc bien malheureux ? écoutez, j'ai le cœur bon, & je m'intéreſſe à vous. Vous vous mêlez d'intrigue, je m'en mêle auſſi : confiez-vous à moi, je pourrai vous rendre ſervice.

DORSAINVILLE.

Je reviendrai dans un autre moment.

LISETTE.

Je ne tirerai rien de ce diable d'homme. Attendez ! Clerval eſt en compagnie, je vais l'avertir, vous pouvez l'attendre ici.

SCENE VII.

DORSAINVILLE, *ſeul.*

QUE l'infortune a de détails, qui ne ſont connus que des malheureux! on ſoutient avec fermeté un revers éclatant; le courage s'affaiſſe ſous le mépris de ceux même que l'on mépriſe.

SCENE VIII.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

CLERVAL.

JE vous ai fait chercher avec le plus grand empreſſement: je vis hier au ſoir le Miniſtre, votre grace eſt aſſurée.

DORSAINVILLE.

Digne ami des malheureux! je vous dois trop.

CLERVAL.

Vous ne me devez rien. La Cour a

ſenti, comme moi, que quand une affaire d'honneur a réduit un homme de votre naiſſance au métier de ſimple Soldat, & qu'il a ſignalé ſa valeur, le rendre à ſa patrie c'eſt une juſtice, & non pas une grace qu'on lui accorde.

DORSAINVILLE.

Hélas! que me ſervira ce retour de fortune, ſi je ne puis la partager avec une épouſe ſi digne d'être aimée?

CLERVAL.

Quelles nouvelles en avez-vous appriſes?

DORSAINVILLE.

Toujours les mêmes. Elle a diſparu preſqu'en même tems que moi, après avoir donné le jour à une malheureuſe qui le perdit en naiſſant. Et depuis quinze ans aucune de nos connoiſſances ne ſait ce qu'elle eſt devenue.

CLERVAL.

Vous ne devez pas encore déſeſpérer. Quand vous aurez repris votre nom, que vous pourrez agir ouvertement, vous trouverez plus de facilité dans vos recherches.

DORSAINVILLE.

Il y a trop long-tems que j'en fais d'inutiles, je ne la verrai plus.

CLERVAL.

Eh quoi ! le courage vous abandonne, quand vous touchez à la fin de vos peines ?

DORSAINVILLE.

Pardon, cher ami, ſi je ne ſens point aſſez le prix de vos bontés. Ma femme me tenoit lieu de tout. Sans elle il n'eſt point de bonheur pour moi.

CLERVAL.

Vous la retrouverez.

DORSAINVILLE.

Eh comment n'auroit-elle pas ſuccombé à l'horrible état où je l'ai laiſſée ? Prête à donner le jour au premier fruit de notre tendreſſe, je m'arrache de ſes bras, je la laiſſe ſans biens, ſans ſecours : dans cette extrémité que pouvoit-elle devenir ?

CLERVAL.

Il y a des aſyles pour les femmes de ſon rang que le malheur pourſuit.

DORSAINVILLE.

Les Couvens ſont plus l'aſyle de la décence, que celui du malheur. L'extrême indigence

indigence n'y eſt point accueillie ; & c'eſt l'état où j'ai laiſſé ma femme. Cependant je n'ai rien négligé ; je les ai parcourus inutilement.

CLERVAL.

Peut-être, ainſi que vous, a-t-elle changé de nom ?

DORSAINVILLE.

Mais quand cela ſeroit, pourquoi ne m'avoir pas écrit ?

CLERVAL.

La guerre, vous le ſavez, avoit interrompu le commerce. Vos lettres & les ſiennes peuvent avoir été perdues. Moi-même je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille pendant tout le tems de mon ſéjour aux Indes.

DORSAINVILLE.

Que les ſoins d'un ami ont de pouvoir ſur une ame déſeſpérée ? vos raiſons me flattent, vous ranimez mon eſpérance.

CLERVAL.

Je la ſeconderai. Laiſſez-moi terminer votre affaire, enſuite nous agirons de concert pour l'intérêt de votre cœur. Vos lettres de grace ſeront expédiées ce ſoir ; il

reſte quelques formalités à remplir, le Miniſtre exige encore de vous de ne point paroître aujourd'hui. Pour plus de ſûreté, paſſez ce jour dans mon appartement; ne nous quittons plus, je jouirai du plaiſir de vous y voir; ſouffrez cette contrainte pour ma propre tranquillité.

DORSAINVILLE.

Qu'il eſt doux de vous devoir! ah cher ami! la reconnoiſſance que vous inſpirez n'eſt point à charge: elle n'accable point un cœur délicat ſous le poids des bienfaits: elle écarte ce que la crainte d'être importun a de rebutant. Vous ne ferez jamais d'ingrat.

CLERVAL.

Ami, je n'ai point vu Cénie d'aujourd'hui, il ne nous reſte rien à dire, ſouffrez que je vous quitte.

DORSAINVILLE.

Allez, ſi votre aimable maîtreſſe connoît comme moi le prix de votre cœur, vous êtes auſſi heureux que vous méritez de l'être.

CLERVAL.

Ne montez-vous pas chez moi?

DORSAINVILLE.

Trouvez bon qu'auparavant j'aille encore parler à une perſonne qui pourroit ſavoir des nouvelles plus poſitives de ma femme : après cette démarche je viens vous rejoindre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CÉNIE ORPHISE.

ORPHISE.

QU'AVEZ-VOUS, Cénie ? vous quittez votre pere les yeux remplis de larmes. Auriez-vous eu le malheur de lui déplaire ?

CENIE.

Non, ma bonne, jamais il ne m'a témoigné tant de bontés. C'eſt ſa tendreſſe qui m'afflige.

ORPHISE.

Comment ?

CENIE

Il vient de me déclarer qu'il veut m'unir à Méricourt, il croit me rendre heureuſe.

ORPHISE.

Pourquoi ne la ſeriez-vous pas ? Méricourt a de l'eſprit, de la politeſſe ; c'eſt autant qu'il en faut pour le rendre aimable.

CENIE.

Je ſuis cependant bien ſûre de ne l'aimer jamais.

ORPHISE.

Il y a peut-être un peu de prévention dans votre dégoût. C'eſt un défaut de l'eſprit, que la raiſon corrigera.

CENIE.

Non, Madame ; au contraire, il me ſemble que la raiſon a beaucoup de part à ma répugnance. Je ſuis ſûre qu'à ma place vous penſeriez comme moi.

ORPHISE.

Il n'eſt pas queſtion de mes ſentimens.

CÉNIE.

Pardonnez-moi, ma bonne, je me plais à faire cas des perſonnes que vous eſtimez. Et ſûrement mon couſin n'eſt pas du nombre.

ORPHISE.

Pourquoi ? ſi vous en jugiez ſur ſes ma-

nieres dédaigneuſes avec moi, vous pourriez vous tromper : c'eſt un déſagrément attaché à mon état, & non pas à ſon caractere.

CENIE.

Mais, Madame, s'il eſt vrai que la fauſſeté eſt un vice mépriſable, comment eſtimez-vous Méricourt ?

ORPHISE.

Je le connois peu. Renfermée dans les bornes de mon devoir, je ne me ſuis point miſe à portée de le connoître. Mais quand il auroit la fauſſeté dont vous l'accuſez, elle eſt ſouvent le vice du monde, plus que celui du cœur. Votre franchiſe lui donnera du goût pour la vérité, vous le corrigerez.

CENIE.

Si le malheur que je crains arrivoit, je me garderois bien de le corriger. En lui ôtant la fauſſeté, il ne lui reſteroit pas même l'apparence des vertus.

ORPHISE.

On ne fait pas à votre âge de ſi profondes réflexions.

CENIE.

Pardonnez-moi, Madame, lorſqu'un vif intérêt nous y porte. Depuis long-tems je prévois les intentions de mon pere. J'ai cru ne pouvoir trop pénétrer le caractere de Méricourt ; hélas ! je n'y ai rien trouvé qui ne s'oppoſe à mon bonheur.

ORPHISE.

Le bonheur n'eſt pas toujours où l'on croit le voir : & la vertu a ſon point de vue aſſuré. Suivez-la, obéiſſez à votre pere, vous trouverez en vous-même la récompenſe du ſacrifice.

CENIE.

Quelle récompenſe ! Madame, en me donnant ce conſeil, penſez-vous à l'horreur de s'unir à un mari que l'on ne peut aimer ?

ORPHISE.

Hélas ! c'eſt quelquefois un bonheur de n'avoir pour ſon époux qu'une tendreſſe meſurée.

CENIE.

Je me ſuis fait une idée différente du mariage. Un mari qui n'eſt point aimé ne me paroît qu'un maître redoutable. Les

vertus, les devoirs, la complaiſance, rien n'eſt de notre choix ; tout devient tyrannique, on fléchit ſous le joug, on n'a que le mérite d'un eſclave obéiſſant. Mais ſi l'on trouve dans un époux l'objet de tous ſes vœux, je crois que le deſir de lui plaire rend les vertus faciles, on les pratique par ſentiment, l'eſtime générale en eſt le fruit, on acquiert ſans violence la ſeule gloire qu'il nous ſoit permis d'ambitionner.

ORPHISE.

Hélas ! votre erreur eſt bien naturelle. L'expérience peut ſeule nous découvrir les peines inſéparables d'un attachement trop tendre. Mais cette félicité, dont l'image vous ſéduit, dépend trop de la vie, des ſentimens, du bonheur même de l'objet aimé, pour qu'elle ſoit durable. La tendreſſe double notre ſenſibilité naturelle, elle multiplie des peines de détail, dont la répétition nous accable. Les véritables malheurs ſont ceux du cœur.

CÉNIE.

Vous vous attendriſſez : ah, ma bonne ! auriez-vous éprouvé des maux, dont vous ſemblez ſi pénétrée ?

ORPHISE.

Pardon, ma chere Cénie, s'il m'échappe des ſentimens que l'état où vous allez entrer me rappelle. Je les crains pour vous.

CENIE.

Vous croyez que je ne mérite pas encore votre confiance ? cependant mon cœur en ſeroit digne.

ORPHISE.

Aimable enfant, partagez plutôt la douceur que vous me faites ſouvent éprouver. Il eſt des momens....., changeons de diſcours, votre âge n'eſt point celui de la triſteſſe.

CENIE.

Je ſuis ſi malheureuſe, que je trouve de la douceur à plaindre les infortunés.

ORPHISE.

Vous m'affligez. Je voudrois que la raiſon vous fît enviſager d'un autre œil le ſort qui vous attend.

CENIE.

Je ne le puis.

ORPHISE.

Avec la fortune brillante dans laquelle

vous êtes née, avez-vous pu penſer que vous ſeriez maîtreſſe de votre choix ?

CENIE.

Je m'en étois flattée.

ORPHISE.

En auriez-vous fait un ?

CENIE.

Oui, ma bonne.

ORPHISE.

Quoi Cénie ! vous avez diſpoſé de votre cœur ?

CENIE.

Epargnez-moi les reproches, je n'ai beſoin que de conſeils.

ORPHISE.

Mes conſeils vous déplairont. Je vous plains.

CENIE.

Quoi, Madame, vous refuſeriez de me conduire dans un tems...

ORPHISE.

Je n'ai garde de vous abandonner. Votre heureux naturel a prévenu juſqu'ici ce que mes avis auroient pu vous inſpirer : c'eſt de ce moment que vous avez beſoin de moi, pour vous aider à ſoutenir avec cou-

rage le ſacrifice que vous allez faire de votre goût à la vertu.

CENIE.

N'eſt-il donc qu'une façon d'en avoir ?

ORPHISE.

Il eſt des occaſions malheureuſes, où le choix ne nous eſt pas permis. Dans la ſituation où vous êtes, il ne vous reſte que l'obéiſſance.

CENIE.

Eh bien, Madame, mon pere eſt bon ; peut-être s'il étoit inſtruit de mes ſentimens, il lui ſeroit égal de me donner pour époux l'un ou l'autre de ſes neveux.

ORPHISE.

C'eſt Clerval que vous aimez ?

CENIE.

Oui, Madame ; condamnez-vous mon choix ? vous eſtimez Clerval, vous ſavez s'il mérite d'être aimé. Quelle comparaiſon !

ORPHISE.

Eſt-il inſtruit de vos ſentimens ?

CENIE.

Non, Madame, au moins je ne lui en ai pas fait l'aveu.

ORPHISE.

Et qu'avez-vous répondu à votre pere ?

CENIE.

Hélas ! rien du tout. La ſurpriſe & la douleur m'ont fermé la bouche. On eſt entré, je me ſuis retirée pour cacher mes larmes : je crois cependant que mon pere s'en eſt apperçu.

ORPHISE.

Je n'en ſuis pas fâchée.

CENIE.

Vous ne condamnez donc pas le deſſein que j'ai de lui déclarer mes ſentimens ?

ORPHISE.

Je le condamne très-fort. Il eſt permis tout au plus à une fille bien née d'avouer ſa répugnance, & jamais ſon penchant.

CENIE.

Ah, Clerval ! qu'allez-vous devenir ?

ORPHISE.

C'eſt lui que vous plaignez ?

CENIE.

Oui, Madame : je puis avec courage enviſager mon malheur, & je ne puis ſoutenir

ſoutenir l'idée de celui où je vais le plonger.

ORPHISE.

Voilà bien la confiance de votre âge. L'expérience vous apprendra que dans le cœur d'un homme, l'amour même conſole des malheurs qu'il cauſe.

CENIE.

Eh bien, Madame! parlez-lui vous-même. Si vous lui trouvez la légéreté dont vous le croyez capable, quelqu'averſion que je ſente pour le parti qu'on me propoſe, j'obéirai aveuglément. Le voici, je vous laiſſe avec lui.

SCENE II.

ORPHISE, CLERVAL.

ORPHISE.

DEMEUREZ un moment, Monſieur; j'ai à vous parler de la part de Cénie.

CLERVAL.

Elle me fuit, la douleur eſt peinte ſur

ſon viſage, le votre ſemble m'annoncer un malheur; parlez, Madame: ô Ciel! qu'allez-vous m'apprendre?

ORPHISE.

Que Cénie m'a confié vos ſentimens pour elle; qu'il faut les étouffer.

CLERVAL.

Et c'eſt elle qui vous a chargée de me le dire?

ORPHISE.

Oui, Monſieur

CLERVAL.

Cénie me mépriſe aſſez, pour ne pas daigner me parler elle-même! Madame, pardonnez ma défiance: je ne puis me croire auſſi malheureux que vous le dites.

ORPHISE.

Cénie épouſe votre frere: voilà la vérité.

CLERVAL.

Mon frere! ah Madame! plus vous ajoutez à mon malheur, moins je le trouve vraiſemblable.

ORPHISE.

Vous vous flattiez d'être aimé apparemment?

CLERVAL.

Non, Madame ; mais je ne me croyois point de rival.

ORPHISE.

Si vous en avez un, il peut n'être pas aimé. Il me paroît que Cénie obéit à ſon pere, qu'elle ſuit ſon devoir.

CLERVAL.

Ah ! je reſpire. Mon Oncle ne ſera pas inflexible.

ORPHISE.

Quoi, Monſieur ! vous prétendez faire des démarches ?

CLERVAL.

Qui m'en empêcheroit ? je ne dois rien à mon frere.

ORPHISE.

Non ; mais vous vous devez à vous-même de ne point porter le déſordre dans votre famille, pour ſatisfaire un goût que la premiere occaſion fera changer d'objet.

CLERVAL.

Je me mépriſerois moi-même, ſi j'avois les ſentimens dont vous m'accuſez. Non, Madame, j'eus toujours en horreur la lâcheté qui nous autoriſe à man-

quer de bonne foi avec les femmes. Si l'on ne croit pas aux amours éternels, on doit ſentir ce que peut une tendre eſtime ſur un cœur vertueux. Les charmes naiſſans de Cénie me firent connoître l'amour; le développement de ſon caractere me fixa pour jamais : c'eſt ſon cœur, c'eſt ſon ame que j'adore; ce n'eſt qu'à la beauté que l'on devient infidele.

ORPHISE.

Il faut cependant renoncer à Cénie. Plus vous l'aimez, plus vous devez ménager ſa gloire. Qui nous détourne de nos devoirs, nous manque plus eſſentiellement que qui nous eſt infidele.

CLERVAL.

Manquerois-je à Cénie en me jettant aux pieds de Dorimond, en lui déclarant mon amour pour ſa fille, en implorant ſa bonté ?

ORPHISE.

Ce ſeroit du moins affliger le meilleur des hommes, & le plus tendre bienfaiteur. Prenez-y garde, monſieur; la reconnoiſſance & l'ingratitude ne ſont point incompatibles : on n'a que trop ſouvent les procé-

dés de l'une avec les ſentimens de l'autre. Qu'importe à Dorimond que vous ſentiez au fond de votre cœur le prix de ſes bontés, ſi vous paroiſſez ingrat en traverſant ſes deſſeins, en affligeant ſon ame, en le privant de la ſeule ſatisfaction qui reſte à la vieilleſſe, celle de diſpoſer à ſon gré de ſon bien & de ſes volontés ?

CLERVAL.

Ah Madame ! de quelles armes vous ſervez-vous pour combattre mon amour ? ce ſont les ſeules qui pouvoient m'impoſer un ſilence, dont ma mort ſera le fruit.

ORPHISE.

L'honnêteté de vos ſentimens me touche, Monſieur ; j'ai quelque crédit ſur l'eſprit de votre Oncle, je n'abuſerai point de ſa confiance, j'emploierai ſeulement....

CLERVAL.

Vous me rendez la vie. Oui, Madame, parlez à Dorimond, ménagez ſon cœur & ſes bontés, je compte ſur les vôtres ; ne m'abandonnez pas.

ORPHISE.

Je ne m'engage à rien du côté de votre

amour. Je vous promets ſeulement de ſonder les véritables ſentimens de votre Oncle, de pénétrer s'il eſt bien affermi dans ſa réſolution : alors vous verrez comment vous devez vous conduire.

SCENE III.

DORIMOND, ORPHISE, LISETTE, CLERVAL.

LISETTE, *à Dorimond.*

LE voilà, Monſieur ; je ſavois bien qu'il devoit être ici.

DORIMOND.

Je vous cherche, Clerval, pour vous dire que je ſuis très-mécontent de vous.

CLERVAL.

En quoi, Monſieur, aurois-je eu le malheur de vous mécontenter ?

DORIMOND.

En ce que ma maiſon n'eſt point faite pour y retirer des intrigans dont je ne t'aurois jamais ſoupçonné d'être le protecteur.

CLERVAL.

J'entends, Monſieur, de qui vous voulez parler; une telle calomnie me fait frémir.

DORIMOND.

Diras-tu qu'il ne vient point chez moi un inconnu, avec qui tu as encore eu ce matin une converſation myſtérieuſe ?

CLERVAL.

Non, Monſieur ; mais dans peu je vous ferai connoître le plus honnête homme & le plus infortuné des amis.

LISETTE, *à part.*

Tout eſt perdu ; des amis, des malheurs : nous ne tenons pas contre tout cela.

DORIMOND, *à Clerval*

Un ami que l'on n'oſe avouer eſt toujours fort ſuſpect. Je ſais des choſes là-deſſus. . . .

CLERVAL.

On vous abuſe, Monſieur ; s'il m'étoit permis de parler, je détruirois facilement ces odieux ſoupçons.

DORIMOND.

Je ne ſaurois te croire ; on n'emploie

pas tant de myſteres pour des choſes honnêtes.

CLERVAL.

Eh bien, mon Oncle, le ſecret de cet infortuné doit éclater demain ; en attendant, ſi vous voulez m'accorder un moment d'entretien, je vous ferai connoître l'erreur où l'on vous a jeté, en vous rappelant le nom & la funeſte aventure d'un homme, dont plus d'une fois vous avez plaint le malheur.

DORIMOND.

Je t'en ſerai obligé. C'eſt gagner beaucoup que de détruire un ſoupçon. Dans un moment nous paſſerons dans mon cabinet. J'ai auſſi à te parler d'un mariage très-convenable pour toi.

CLERVAL.

Pour moi, Monſieur ?

DORIMOND.

Oui, pour toi. C'eſt Clarice que je te deſtine : elle a du mérite, tu la connois ?

CLERVAL.

Je vous ſupplie, Monſieur...,

DORIMOND.

De quoi ? eſt-ce encore un refus ? je commence à être las d'en eſſuyer. Je ne m'étonne pas que le monde ſoit rempli de méchans : le penchant au mal eſt toujours ſûr de réuſſir ; on peut faire des malheureux même ſans les connoître : mais quelqu'envie qu'on en ait, il n'eſt pas ſi aiſé qu'on le penſe de faire des heureux. Cela rebute, & l'on devient dur, faute de ſuccès.

LISETTE.

Eh Monſieur! ne vous mettez point en colere ; Monſieur votre Neveu n'eſt pas capable de vous déſobéir ; & pour peu que vous lui faſſiez connoître que vous avez pris votre réſolution, il prendra la ſienne.

DORIMOND.

Il n'eſt pas juſqu'à ma fille.... (*à Orphiſe.*) Madame, je ſuis fâché d'être obligé de m'en prendre à vous. Je vous eſtime, & je vous croyois fort au-deſſus de ces petites intrigues de femmes qui troublent ſans ceſſe le repos des familles.

ORPHISE.

Eſt-ce bien à moi, Monſieur, que ce diſcours s'adreſſe ?

DORIMOND.

A vous même, je vous le répete. Je ſuis fâché de perdre la haute opinion que j'avois de vous; mais je n'ignore pas les conſeils que vous donnez à Cénie.

ORPHISE.

Si vous les ſavez, Monſieur, ils font ma juſtification; je n'ai rien à répondre.

DORIMOND.

Ne le prenez point ſur ce ton-là : j'ai vu moi-même ſur ſon viſage l'impreſſion du dégoût que vous lui inſpirez pour les gens que j'aime. Je n'ai pas eu le tems de m'expliquer avec elle, mais.... Enfin, Madame, pour le peu de tems qu'elle aura beſoin de vous, je vous prie de ne plus vous mêler de nos affaires.

CLERVAL.

Quel contre-tems! ô ciel!

ORPHISE.

Je dois vous obéir, Monſieur, vous ſerez ſatisfait.

DORIMOND.

Allons, Clerval, je ſuis prêt à t'entendre, viens me donner le plaiſir de te juſtifier.

SCENE IV.

ORPHISE, LISETTE.

LISETTE.

JE ne reviens point de la ſurpriſe que me cauſe la mauvaiſe humeur de Dorimond ! Au moins, Madame, je n'y ai point de part.

ORPHISE.

Vous êtes entrée avec lui, vous pourriez en ſavoir la cauſe ?

LISETTE.

Moi ! point du tout. Monſieur cherchoit Clerval ; je le ſavois ici, je l'y ai conduit ſans dire mot. Vous me ſoupçonnez, je le vois : cela eſt pardonnable après la petite mortification qu'on vient de vous donner

ORPHISE.

Si j'aimois moins Cénie, je ſerois peu touchée....

LISETTE.

Oui, Madame, vous l'aimez, & beau-

coup, on le ſait. Mais permettez-moi de vous dire que vous l'aimez mal. Pourquoi l'empêcher d'obéir à ſon pere?

ORPHISE.

Si je l'en empêchois, c'eſt que j'aurois des raiſons pour cela, & je ne les cacherois pas. Je l'exhorte à l'obéiſſance, mais ce n'eſt pas ſans déſapprouver au fond de mon cœur le choix de Dorimond.

LISETTE.

Peut-on ſavoir ce qui vous déplaît en Méricourt?

ORPHISE.

Son âge: quoiqu'il ſoit peu avancé, il eſt ſi diſproportionné à celui de Cénie, qu'il devroit être un obſtacle invincible.

LISETTE.

Si vous entendiez les intérêts de votre Pupile, c'eſt juſtement ce qui vous le feroit deſirer, & Méricourt vous paroîtroit encore trop jeune. Je connois un peu le monde. Une jeune perſonne, en épouſant un homme âgé, devient une femme intéreſſante. Pour peu que ſa conduite ſoit réguliere, on la plaint, on l'admire, elle acquiert du mérite, ſes charmes s'embéliſſent

liſſent de la décrépitude de ſon mari. Il meurt : eût-elle quarante ans, c'eſt une jeune veuve. La caducité d'un vieillard éterniſe notre jeuneſſe. Mais vous ne m'écoutez point ? je ſuis votre Servante.

SCENE V.

ORPHISE, *ſeule.*

C'EST donc pour mettre le comble à mon abaiſſement, que Dorimond devient injuſte ? Hélas ! j'étois réſervée à des traitemens injurieux ! Digne fruit de l'état où le malheur m'a réduite. . . . Pardonne, Dorſainville : pour conſerver la vie d'une épouſe qui t'eſt chere, il ne me reſtoit que le choix des plus viles conditions. Tu n'en rougiras pas, j'ai ſauvé de l'opprobre ton nom & le mien. . . . Époux infortuné, devois-tu m'abandonner ? . . . . Quel que ſoit le déſert qui te ſert d'aſyle, c'eſt celui de l'honneur. La honte, ce tyran des ames nobles, n'habite qu'avec les hommes : Fuyons-les. . . . Mais plus on m'éloigne

de Cénie, plus mes conſeils lui ſont néceſſaires. Sans offenſer Dorimond, rendons à ſa fille ce qu'exigent de moi ſa confiance & mon amitié. On n'eſt pas tout-à-fait malheureux, quand il reſte du bien à faire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORIMOND, MERICOURT.

DORIMOND.

J'EN ſuis pour le moins auſſi fâché que toi ; mais il n'y faut plus penſer.

MERICOURT.

Je me ſoumets ſans murmurer, Monſieur. M'eſt-il ſeulement permis de vous demander ſur quoi Cénie fonde ſes refus ? Eſt-ce haine ? eſt-ce mépris pour moi ?

DORIMOND.

Ce n'eſt ni l'un, ni l'autre : elle ne m'a pas dit un mot à ton déſavantage.

MERICOURT.

Vous voulez ménager ma diſgrace, Monſieur ; vos bontés ſe montrent partout.

DORIMOND.

Il n'y a point de bonté en cela, c'eſt la vérité pure. Cénie ne m'a témoigné qu'une répugnance générale pour un engagement qui l'effraie.

MERICOURT.

Et cette répugnance eſt ſans doute bien naturelle.

DORIMOND.

Ah ! n'en doutez pas.

MERICOURT.

Cénie ne peut avoir une inclination ſecrete ?

DORIMOND.

Je voudrois qu'elle aimât ; elle n'auroit fait qu'un bon choix, & bientôt..... Saurois-tu quelque choſe là-deſſus ?

MERICOURT.

Gardez-vous bien de le penſer, Monſieur. Cénie eſt trop ſage pour avoir fait un choix ſans votre aveu, & trop ingénue pour avoir eu l'adreſſe de cacher une paſſion ; vous vous en ſeriez apperçu.

DORIMOND.

Moi ! point du tout : je ſerois auſſi aiſé à tromper ſur cette matiere, que ſur bien

d'autres. Je ne ſaurois me réſoudre à être fin ; la fineſſe ne va gueres ſans la méchanceté. Quoi qu'il en ſoit, j'ai donné ma parole, & je la tiendrai. On ne ſauroit pouſſer l'indulgence trop loin, quand il s'agit d'un engagement éternel. Peut-être dans quelque tems Cénie prendra d'autres idées ; alors je lui propoſerai ton frere.

MERICOURT.

Mon frere !....

DORIMOND.

Il eſt jeune, il peut attendre.

MERICOURT.

Mon frere !... je n'en reviens point.

DORIMOND.

Tu m'étonnes. Ne pouvant être mon gendre, tu devrois être ravi de me voir jetter les yeux ſur Clerval.

MERICOURT.

Je le ferois, ſi l'intérêt avoit quelque pouvoir ſur moi ; mais je ne connois que le vôtre, & aſſurément Clerval...

DORIMOND.

Ecoute : tu dois ſavoir qu'il me déplaît très-fort d'entendre mal parler de lui. Tu

m'avois déja donné ce matin des avis, dont il s'eſt pleinement juſtifié.

MERICOURT.

J'ai pu me tromper, Monſieur : c'eſt l'effet d'un zele trop ardent. J'apprends avec joie que Clerval n'a laiſſé aucune obſcurité ſur ſa conduite.

DORIMOND.

Cela étant, tu dois voir du même œil la fortune que je lui prépare.

MERICOURT.

La tendre Méliſſe l'a prévu ; les regrets qu'elle emporte au tombeau n'étoient que trop fondés.

DORIMOND.

Comment ! Si elle s'eſt expliquée ſur l'établiſſement de ſa fille, pourquoi m'en faire un myſtere ?

MERICOURT.

Dois-je croire, Monſieur, que vous ignoriez ſes intentions ? & que ſi elle avoit choiſi un époux à ſa fille, ce n'eût pas été de concert avec vous ?

DORIMOND.

Il eſt vrai que l'établiſſement de Cénie faiſoit ſouvent le ſujet de nos entretiens.

Cette vertueuſe femme, par délicateſſe de ſentimens, avoit réſolu de ne la donner qu'à l'un de vous deux; mais je l'ai toujours vue incertaine ſur le choix de l'un ou de l'autre. Si tu en ſais davantage, tu as tort de me le cacher.

MERICOURT.

Il eſt rare qu'un mourant ne s'explique pas ſur les diſpoſitions de ſa famille.

DORIMOND.

Eh bien! parle donc.

MERICOURT.

Non, Monſieur. Dans l'état où ſont les choſes vous pourriez ſoupçonner...

DORIMOND.

Je le vois: c'eſt en ta faveur qu'elle s'eſt déclarée?

MERICOURT.

Oui, Monſieur. Méliſſe touchant au terme de ſa vie, me fit approcher de ſon lit: Méricourt, me dit-elle d'une voix preſqu'éteinte, dans un moment je ne ſerai plus, écoutez mes derniers ſentimens. J'adorai mon époux, je lui dois mon bonheur; vous l'aimez, héritez encore de ma tendreſſe pour lui, devenez l'époux de ma

fille, ſoyez le fils de Dorimond ; répondez-moi du repos de ſes jours, prolongez-en la durée, & je perds les miens ſans regret.

DORIMOND.

Arrêtez, mon cher Neveu, je ne puis ſoutenir... hélas ! que ne donnerois-je pas pour que Cénie...

MERICOURT.

Elle ignore les dernieres volontés de ſa mere. Si vous me permettiez, Monſieur, d'avoir un entretien particulier avec elle ?

DORIMOND.

Volontiers : demeure, je vais te l'envoyer. Songe que tu me rendras le plus grand ſervice, ſi tu peux obtenir ſon aveu.

MERICOURT.

Je n'y épargnerai rien.

DORIMOND.

Je te défends cependant de l'intimider par la crainte de me déplaire. Obtenons tout par la tendreſſe, & rien par autorité.

SCÉNE II.

MERICOURT, *ſeul.*

VOICI donc le moment déciſif. Je n'ai plus rien à ménager... je le prévois : l'obſtination de Cénie me forcera d'employer contr'elle les armes que Méliſſe m'a laiſſées; elles peuvent devenir cruelles contre moi-même : mais une fortune immenſe peut-elle s'acheter à trop haut prix ?

SCENE III.

MERICOURT, CÉNIE.

CENIE.

ON m'avoit dit que mon pere me demandoit ?

MERICOURT.

Arrêtez, Cénie : c'eſt par ſon ordre que je vous attends ici. Dorimond ſen-

ſible aux mépris dont vous m'accablez, me permet d'eſſayer encore une fois de les vaincre.

CENIE.

Eſt-ce vous mépriſer, Monſieur, que d'épargner à votre délicateſſe la douleur d'avoir rendu quelqu'un malheureux?

MERICOURT.

Vous me bravez, ingrate, vous triomphez: vous croyez que l'exceſſive complaiſance de Dorimond ne vous laiſſe plus rien à redouter. Si vous ſaviez à quel excès je pouſſe la généroſité à votre égard, cette orgueilleuſe ironie changeroit bientôt de ton.

CENIE.

J'ignore, Monſieur, les obligations que je vous ai: ſi vous vouliez m'en inſtruire....

MERICOURT.

Vous ne les ſaurez que trop tôt. Vous vous repentirez peut-être dans un moment de m'avoir forcé à vous les apprendre.

CENIE.

Vous me feriez trembler, ſi j'avois des reproches à me faire.

MERICOURT.

Cénie, écoutez mes conſeils : conſentez à me donner la main, votre propre intérêt me porte à vous en conjurer à genoux ; le tems preſſe, n'abuſez pas de ma foibleſſe : parlez, il n'eſt plus tems de balancer.

CENIE.

Je ne balance point, Monſieur.

MERICOURT.

Quel parti prenez-vous ?

CENIE.

Celui de rompre un entretien auſſi fâcheux pour l'un que pour l'autre.

MERICOURT, *la retenant par le bras.*

Non, non : il faut que ce moment décide de votre ſort.

CENIE.

Comment ! vous êtes aſſez hardi... Méricourt, comptez moins ſur les bontés de mon pere ; il daignera m'entendre.

MERICOURT.

Non, vous ne ſortirez point ; il me faut un mot déciſif.

CENIE.

Vous le voulez ? le voici : mon pere

m'a donné ſa parole de ne point me contraindre ; rien ne peut me faire changer de réſolution.

MERICOURT.

Ah ! c'en eſt trop ; il eſt tems de confondre tant de mépris. Connoiſſez-vous cette écriture ?

CENIE.

Oui, c'eſt celle de ma mere.

MERICOURT.

Elle eſt pour Dorimond : mais qu'importe : écoutez (*il lit*) : Je vous ai trompé, Monſieur, & mes remords ne peuvent s'enſevelir avec moi. La diſproportion de nos âges m'a fait craindre de retomber dans l'indigence, dont vous m'aviez tirée. Pour aſſurer ma fortune, j'ai ſuppoſé un enfant. Votre dernier voyage me facilita les moyens de faire paſſer Cénie pour ma fille. La mort me force à révéler mon ſecret. Pardonnez. . . .

CENIE *tombe évanouie.*

Je me meurs.

MERICOURT.

Cénie, écoutez-moi : connoiſſez d moins en ce moment l'excès de mo amour

amour ; il en eſt tems encore. Je vous offre ma main, je répare la honte de votre naiſſance, je renferme à jamais votre ſecret dans les nœuds de notre mariage. Eſt-ce là vous aimer ?

CENIE.

Que gagnerois-je à tromper tout le monde ? pourrois-je me tromper moi-même ? Montrez-moi cette Lettre. (*Après avoir lû.*) Mon malheur n'eſt que trop certain.

MERICOURT *reprend la Lettre.*

Eh bien ! quels ſont à préſent vos ſentimens ?

CENIE.

Les mêmes.

MERICOURT.

Quel orgueil ! eſt-ce à vous à réſiſter, quand mon amour ſurmonte les obſtacles, quand je devrois rougir ? . . .

CENIE.

Rougiſſez donc, mais de la fourberie dans laquelle vous n'auriez pas honte de m'aſſocier. Moi, tromper le meilleur des humains ! moi, uſurper les biens d'une maiſon ! vous me faites horreur.

MERICOURT.

C'eſt aimer Dorimond que de lui conſerver ſon erreur. Méliſſe en me confiant votre ſecret, vouloit vous rendre heureuſe & remettre les biens de mon Oncle à leur légitime poſſeſſeur.

CENIE.

Répare-t-on un crime par un autre ? Chaque moment me rend complice de tant de forfaits. Je ne ſaurois trop-tôt....

MERICOURT.

Arrêtez : je pénetre vos deſſeins, vous voulez me perdre. Gardez-vous de ſuivre les mouvemens de votre haine.

CENIE.

Je ne ſuivrai que mon devoir.

MERICOURT.

Non, non, je ſais mieux que vous ne penſez la cauſe de vos dédains. C'eſt moins l'honneur que l'amour qui vous guide. Vous croyez que Clerval.... Il faut y renoncer. Quand il ſeroit aſſez lâche.... Il me reſte des armes.... Gardez votre ſecret, c'eſt le dernier conſeil que je vous donne : je vous laiſſe y rêver. Ne pouſſez

pas plus loin ma vengeance ; ou tremblez d'en apprendre davantage.

CENIE.

Que peut-il m'arriver ? .... O Ciel ! que vois-je ?

SCENE IV.

CENIE, CLERVAL.

CLERVAL.

CENIE, vous pleurez ! ma chere Cénie, qu'avez-vous ?

CENIE.

Clerval, je ſuis perdue.

CLERVAL.

Non frere vient de vous quitter, a-t-il obtenu de Dorimond ? ....

CENIE.

Oubliez-moi. Il n'eſt plus pour vous d'autre bonheur.

CLERVAL.

Quoi, mon Frere ! je cours me jetter

aux pieds de Dorimond ; il verra mon déſeſpoir, & il en ſera touché.

CENIE.

Ah ! gardez-vous de lui parler.

CLERVAL.

C'eſt vous, Cénie, qui me retenez ! je m'étois flatté au moins de n'être pas haï. Vous m'auriez vu ſans répugnance devenir votre époux, vous me l'avez dit !

CENIE.

J'en étois digne alors..... Je ne le ſuis plus.

CLERVAL.

Vous ne l'êtes plus ! vous aimez donc mon frere ?

CENIE.

Moi, j'aimerois Méricourt ! vous me faites frémir.

CLERVAL.

Eh bien ! ſi vous ne l'aimez pas, dites moi que vous m'aimez ? raſſurez mon cœu éperdu, laiſſez-moi diſputer à Méricour les bontés de mon Oncle.

CENIE.

Mon ſort ne dépend plus de Dorimon

CLERVAL.

Vous me déſeſpérez. Quel eſt ce langage obſcur ? que je ſache du moins la cauſe de mon malheur ?

CENIE.

Elle eſt en moi ſeule, elle eſt dans mon horrible deſtinée. Ne me forcez pas à rougir à vos yeux.

CLERVAL.

Vous craignez de rougir ? ah ! vous me trahiſſez.

CENIE.

Si vous ſaviez. . . . Clerval, croyez-moi, je ne ſuis point coupable . . . . Adieu.

CLERVAL.

Cénie, qu'allez-vous faire ? Si la pitié peut encore quelque choſe ſur votre cœur, éclairciſſez mon ſort, que je l'apprenne de votre bouche.

CENIE.

Vous-même, prenez pitié de moi ; voyez ma douleur, ma confuſion, Hélas ! je n'oſe lever les yeux ſur vous.

CLERVAL.

Au nom de l'amour le plus tendre, dé-

livrez-moi du tourment que j'endure : parlez.

CENIE.

Non, je ne prononcerai pas l'arrêt cruel qui nous ſépare.

CLERVAL.

Vous prononcez celui de ma mort. Craignez de m'abandonner à mon déſeſpoir. Je ne vous réponds pas de ma vie.

CENIE.

Quelle horrible menace, pour un cœur qui ne voudroit vivre que pour vous !

CLERVAL.

Vous m'aimez, Cénie ; je n'ai plus rien à craindre : cet aveu me ſuffit. Cruelle ! pourquoi tant différer mon bonheur ? doutiez-vous de mon amour ? ah ! jugez-en par l'excès de ma joie.

CENIE.

Voilà ce que je redoutois le plus. Ce funeſte aveu met le comble à vos maux. Clerval, ſouvenez-vous que vous me l'avez arraché.

SCENE V.

CÉNIE, DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

AMI, partagez mon tranſport : ma femme n'eſt point morte, & je puis eſpérer.... Que vois-je !.... Je fais une imprudence.

CENIE, *à Dorſainville.*

Monſieur, vous ne pouviez venir plus à propos. Je crois reconnoître en vous cet ami de Clerval, dont il m'a conté les malheurs : ils m'ont touchée, ils doivent vous rendre ſenſible à ceux des autres. Ne quittez point votre ami. Dans un moment... Je vous laiſſe. Adieu, mon cher Clerval, ne me ſuivez pas.

SCENE VI.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

CHER ami, pardonnez mon indiſcrétion; je ne ſens plus que votre peine. Quel eſt le malheur dont Cénie vous menace?

CLERVAL.

Je l'ignore. Elle veut s'épargner la douleur de me l'annoncer. Hélas! il me ſeroit bien moins cruel de l'apprendre de ſa bouche. S'il falloit la perdre!.... Non, je ne puis reſter dans la cruelle incertitude où je ſuis.

DORSAINVILLE.

Je ne vous quitte pas.

CLERVAL.

Laiſſez-moi, cher ami; il faut que j'éclairciſſe cet horrible myſtere. Cénie m'a défendu de la ſuivre, j'éviterai ſa rencon-

tre : mais quelqu'autre pourra m'inſtruire. Ami, ne me retenez plus : allez m'attendre, je vous en conjure : peut-être aurai-je beſoin de vous.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CENIE, ORPHISE.

ORPHISE.

OUI, je vous attendois. Venez, courageuſe Cénie, venez jouir dans mes bras de la victoire que vous remportez ſur vous-même.

CENIE.

J'ai frappé Dorimond du coup de la mort. Ce vieillard généreux n'y ſurvivra pas.

ORPHISE.

En rendant témoignage à la vérité, vous illuſtrez à jamais votre innocence. La gloire eſt la récompenſe de la vertu.

CENIE.

Quelle gloire! qu'elle eſt humiliante! ah! Madame, que je ſuis malheureuſe!

ORPHISE.

C'eſt dans l'excès du malheur qu'il faut ranimer ſon courage : ſouvent les plaintes l'amoliſſent.

CENIE.

Eh quoi ! me ſeroient-elles interdites, quand le Ciel me ravit ce qu'il accorde aux plus vils mortels ? Je ne prononcerai plus les tendres noms de pere & de mere. Je ſens anéantir dans mon cœur la confiance qu'ils inſpirent. Plus de ſoutien, plus de défenſeur, plus de guide à mes volontés ! mon indépendance m'épouvante; je ne tiens plus à rien, & rien ne tient à moi. Madame, m'abandonnerez-vous ?

ORPHISE.

Non, ma chere Cénie : vous perdez beaucoup, mais il vous reſte un cœur. Si ma vie vous eſt néceſſaire, elle me deviendra intéreſſante.

CENIE.

Que ne vous dois-je pas ? quelle généroſité.

ORPHISE.

Ah ! dites plutôt, quel bonheur pour Orphiſe.

CENIE.

Madame, vous aurez donc pitié de moi?

ORPHISE.

Ma chere Cénie, ma tendre compaſſion ne peut plus s'exprimer que par mes larmes.

CENIE.

Elles me ſont bien cheres, elles banniſſent de mon cœur la crainte qui l'avoit ſaiſi. Daignez me protéger, me conduire, me tenir lieu de mere; & que mes ſervices effacent la honte de ceux que vous m'avez rendus.

ORPHISE.

Vous! me ſervir Cénie! Gardez-vous bien de perdre l'eſtime de vous-même; le découragement eſt le poiſon de la vertu. Qui ſait à qui vous devez la naiſſance?

CENIE.

Eh, Madame! de quels parens peut être née une malheureuſe que l'on n'a pas daigné avouer, à laquelle on a renoncé pour un vil intérêt? quelle preuve plus convaincante de mon néant? ſur quel fondement pourrois-je me flatter?...

ORPHISE.

Sur l'élévation de votre ame, ſur l noblеſſ

nobleſſe de votre cœur, ſur vos ſentimens....

CENIE.

Ils ſont tels que vous les avez fait naître : je ne ſuis que votre ouvrage. Quelle ame, quel cœur vos ſoins & vos conſeils n'auroient-ils pas élevés ? Je vous dois tout, & je ne ſuis plus rien.

ORPHISE.

J'ai tout perdu, ma chere Cénie, vous ſerez tout pour moi. Mais Dorimond pourra-t-il ſe réſoudre à vous abandonner ?

CENIE.

Quoi, Madame ! ſi ſes bontés s'étendoient juſqu'à vouloir me garder chez lui, penſez-vous que j'y reſtaſſe ? pourrois-je enviſager Méricourt ſans horreur ? eſt-il un courage à l'épreuve des regards humilians des domeſtiques, de la pitié inſultante des gens du monde ? Ma funeſte avanture deviendroit la nouvelle du jour, & je ſerois l'objet de la curioſité du Public. J'oſe à peine lever les yeux ſur moi. Ce faſte qui ne me convient plus me fait hor-

reur. Fuyons, Madame : que la plus obſcure retraite enſeveliſſe à jamais le ſouvenir de ce que je crus être.

SCENE II.

CENIE, ORPHISE, DORIMOND.

DORIMOND.

TU m'abandonnes à ma douleur, ma chere Cénie : viens donc me raſſurer contre l'impoſture. Tu es ma fille, je le ſens à ma tendreſſe.

CENIE.

Hélas, Monſieur ! il n'eſt que trop vrai que j'ai perdu le meilleur des peres !

DORIMOND.

Tes pleurs m'ont ſaiſi, ta douleur a troublé mon jugement : la réflexion m'éclaire ; un tel crime n'eſt pas ſeulement vraiſemblable. On te trompe, ma chere enfant, ou toi-même abuſée...

CENIE.

J'ai vu, Monſieur, j'ai lu la fatale vérité écrite de la main de Méliſſe.

DORIMOND.

La perfide! me trahir auſſi cruellement, moi qui l'adorois! non, je ne puis le croire. Qui ſeroient les complices de cette horrible fourberie?

CENIE.

Méricourt pourra vous en inſtruire; je vous ai déja dit qu'il en étoit le dépoſitaire.

DORIMOND.

Méricourt! ſe peut-il... je le fais chercher; il ne paroît point! il craint ſans doute ma préſence. Ah, Cénie! devois-tu me révéler ce funeſte ſecret?

CENIE.

Pouvois-je le garder? pouvois-je vous tromper?

DORIMOND.

Mais tu m'ôtes la vie: ſi je te perds, tout eſt perdu pour moi.

CENIE.

Ah, Monſieur! vos bontés mettent le comble à mes maux. Ne voyez plus en

moi qu'une malheureuſe victime de l'ambition. Je ne ſuis plus digne de votre tendreſſe ; ne m'accordez que de la pitié : ne me rendez point odieuſe à moi-même, en me chargeant du malheur affreux de votre perte.

DORIMOND.

Eſt-ce donc de toi que je me plains, ma chere enfant ? Sois toujours ma fille, & mes jours ſont en ſûreté. Méricourt ne vient point ! qu'il tarde à mon impatience ! O ciel ! le voici : mes ſens ſe troublent à ſa vue. (*A Cénie.*) Ne ſortez point. (*A Orphiſe.*) Madame, demeurez. Ciel ! que va-t-il dire ?

SCENE III.

CENIE, ORPHISE, DORIMOND, MERICOURT.

DORIMOND.

APPROCHEZ : venez, s'il ſe peut, détruire le ſoupçon d'un forfait dont je ne ſaurois vous croire le complice.

MERICOURT.

Moi, Monſieur !

DORIMOND.

Qu'eſt-ce qu'une prétendue lettre de Méliſſe qui vous rendroit auſſi coupable qu'elle ? Si vous pouvez vous juſtifier, ne tardez pas.

MERICOURT.

Pour me juſtifier, il faudroit ſavoir de quoi l'on m'accuſe.

DORIMOND.

Je vous l'ai dit, on parle d'une lettre de Méliſſe, qui renferme un myſtere odieux. Si vous avez des preuves du contraire, ne balancez pas à les mettre au jour.

MERICOURT.

Qui peut être aſſez hardi, pour porter juſqu'à vous ?...

CENIE.

Moi, Monſieur : la vérité ſera toujours ma loi.

DORIMOND.

Voyez donc ce que vous pouvez oppoſer à cette accuſation : parlez.

MERICOURT.

Oui ; je parlerai : je ne ſaurois trop tôt

punir l'ingrate qui veut vous donner la mort. Apprenez donc qu'elle n'eſt point votre fille; Méliſſe preſſée de ſes remords, rend dans cette lettre un témoignage authentique à la vérité.

DORIMOND, *après avoir lu bas.*

Qu'ai-je lû ? Se peut-il que tant d'horreurs !.... Cruelle Méliſſe ! que vous avois-je fait pour me jeter dans l'erreur, ou pour m'en tirer ? ma mort ſera le prix de vos forfaits !

MERICOURT.

Elle a craint de perdre votre tendreſſe.

DORIMOND.

Avec quelle perfidie en m'accablant de careſſes, elle excitoit en moi un amour paternel, hélas ! trop bien fondé ! .... Mon cœur ſe déchire à ce cruel ſouvenir.

CENIE.

Monſieur, calmez votre douleur.

DORIMOND.

Et vous, malheureux, qui me gardez depuis ſix mois ce funeſte dépôt, quelles raiſons vous y engageoient ?

MERICOURT.

En vous découvrant cette triſte vérité, c'étoit, je l'ai prévu, vous porter le coup mortel. Plutôt que de m'y réſoudre, vous ſavez à quoi je m'étois réduit. J'épouſois une inconnue ſans aveu, ſans parens. Que n'aurois-je pas ſacrifié, pour vous conſerver une erreur qui vous étoit chere ?

DORIMOND.

Eh ! pourquoi donc m'en tirer ? pourquoi ſe ſervir de ces cruelles armes pour perdre Cénie, ou pour l'engager dans un hymen qu'elle abhorre ? Méricourt, ton cœur ſe dévoile... Briſons là-deſſus. Tu ne goûteras pas le fruit de ta trahiſon. Cénie, je vous adopte.

MERICOURT.

Qu'entends-je ?

CENIE.

Moi ! je ſerois toujours votre fille !... Monſieur..... Ah ! modérez vos bontés ; je ne ſuis pas digne de cet honneur.

DORIMOND.

Tu es digne de mon cœur, tu es digne

de ma tendreſſe ! Ma chere enfant, rentre dans tous tes droits.

CENIE.

Non, Monſieur : votre gloire m'eſt plus chere que mon bonheur. Souffrez qu'une retraite enſeveliſſe avec moi l'ignorance où je ſuis des malheureux à qui je dois la vie.

DORIMOND.

Tes parens ſont des infortunés ; Eh, bien ! ils n'en ſont que plus reſpectables. Que nos chagrins diſparoiſſent. Madame, tout ceci m'ouvre les yeux ſur les mauvais procédés dont on vous accuſoit : demeurez avec nous, reprenez vos fonctions auprès de ma fille.

CENIE.

Monſieur . . . .

DORIMOND.

Je ne t'écoute plus : je te donne mon nom, mon bien ; & plus que tout cela, l'amour d'un pere tendre.

CENIE.

Je me jette à vos pieds.

MERICOURT.

Attendez un moment pour exprimer

votre reconnoiſſance. Vous auriez, Monſieur, de juſtes reproches à me faire, ſi je tardois plus long-tems à vous faire connoître le digne objet de votre adoption. Cette Lettre eſt pour Mademoiſelle : mais vous pouvez la lire.

DORIMOND.

Ce n'eſt pas ſans pitié que je vous révele votre naiſſance : mais je touche au moment de la vérité. Votre mere vous croit morte, & ſon erreur aſſuroit encore mon ſecret : vous pouvez l'en inſtruire. Informée de l'extrême miſere où elle étoit réduite, je l'en tirai pour vous ſervir de Gouvernante. C'eſt dans ſes mains que je vous remets.

CENIE, *dans les bras de ſa mere.*

Vous êtes ma mere ! mes malheurs ſont finis.

ORPHISE.

Ma chere fille ! Quoi, c'eſt vous que j'embraſſe !

CENIE.

Ma mere ! que ce nom m'eſt doux !

ORPHISE.

Trop malheureux enfant ! hélas : que vous êtes à plaindre !

CENIE.

Je dois le jour à la vertu même : mon ſort eſt aſſez beau.

DORIMOND.

Voilà le dernier coup que le perfide me réſervoit. Un mortel ſaiſiſſement. (*A Cénie.*) Trop aimable enfant..... je ne ſaurois parler... je me meurs...

CENIE, *courant à Dorimond.*

Ah ! Monſieur....

MERICOURT.

Laiſſez : on ſe paſſera de vos ſoins ; vous n'êtes plus rien ici.

SCENE IV.

CÉNIE, ORPHISE.

CENIE.

MA mere, ayez pitié de moi, le courage m'abandonne, je ne ſaurois ſupporter le mépris.

ORPHISE.

Rappellez votre courage, ma chere fille.

CENIE.

Que je vous aime! Je ne devrois ſentir que ma tendreſſe. Ah! ne jugez pas de mon cœur dans cet affreux moment: la joie, la douleur, l'indignation l'agitent avec tant de violence.....

ORPHISE.

Ces mouvemens ſont naturels, ma chere enfant. Vous avez vu le bonheur: il a diſparu. Cependant ne déſeſpérez pas; peut-être un jour le Ciel moins rigoureux...

CENIE.

Ah! je ne regrette rien; vos bontés me tiendront lieu de tout. Mais ſortons de cette maiſon, où je ne reſpire plus que la honte & le mépris.

ORPHISE.

Allons, allons chercher un aſyle où nous puiſſions être malheureuſes ſans rougir.

CENIE.

Ma mere, puiſſent mon reſpect, ma tendreſſe, ma ſoumiſſion, vous tenir lieu de ce que vous avez perdu! Je n'oſe vous rappeller le ſouvenir de mon pere.

ORPHISE.

Il n'eſt pas tems d'en parler, ma chere Cénie ; l'ame la plus ferme n'eſt quelquefois pas aſſez forte pour ſoutenir tant de diſgraces à la fois. Vous apprendrez un jour avec quel courage votre pere a ſacrifié la fortune à l'honneur. Quel pere ! Quel époux !

CENIE.

Que vois-je ? C'eſt Clerval ! Ah ſouffrez que je le fuie.

SCENE V.

ORPHISE, CLERVAL.

CLERVAL.

AH, Madame ! que je vous rencontre à propos ! Mon oncle m'a ordonné de chercher Méricourt : en vain j'ai parcouru toutes les maiſons où il a coutume d'aller : je ne l'ai point trouvé. J'ignore ce qui s'eſt paſſé. A-t-il éclairci le ſort de Cénie ? Parlez :

ORPHISE.

ORPHISE.

Oui, Monſieur : ſon malheur eſt confirmé.

CLERVAL.

Ah, Dieux ! Madame, ne me cachez rien : quel parti va-t-elle prendre ?

ORPHISE.

Celui de la retraite : il n'en eſt point d'autre pour elle.

CLERVAL.

Eh bien ! oui, Madame, un Couvent eſt un aſyle reſpectable pour elle. Mais n'aurez-vous pas la bonté de l'y accompagner ?

ORPHISE.

En pouvez-vous douter ?

CLERVAL.

Je connois la bonté de votre cœur. Eh bien ! vous la ſuivrez donc. Mais dans ce moment de trouble, vous ne pouvez prendre les ſoins néceſſaires à ce nouvel établiſſement : ſouffrez que mes ſervices..... je me charge de tout, je vais tout préparer.

ORPHISE.

Arrêtez, Monſieur : tant d'empreſſe-

ment à ſervir les malheureux honoreroit l'humanité, s'il étoit dépouillé de tout intérêt. Mais vous aimez Cénie. Dans la ſituation où elle ſe trouve, vos ſoins ne peuvent plus être qu'injurieux pour elle.

CLERVAL.

Ah, Madame! Qu'oſez-vous dire? Oui, je l'adore: & le couvent où je vous conjure de l'accompagner, vous doit être un ſûr garant de mes intentions. Vous lui tiendrez lieu de mere. Soumis l'un & l'autre à vos volontés, je ne la verrai qu'autant que vous l'approuverez. Et ſi ce n'eſt aſſez, je m'engage à ne la voir, qu'en lui offrant ma main.

ORPHISE.

Vous! épouſer Cénie! Y penſez-vous, Monſieur?

CLERVAL.

Oui, Madame. Je ſais ce que vous pouvez m'oppoſer; mais toutes les chimeres adoptées par les hommes diſparoiſſent à mes yeux, dès qu'elles entrent en comparaiſon avec la vertu.

ORPHISE.

Cette généroſité ne ſuffit pas à un hom-

me comme vous : il doit ſe reſpecter dans le choix de ſon cœur. Si la naiſſance de Cénie ſe trouvoit d'une telle obſcurité, qu'elle vous fît rougir ? . . .

CLERVAL.

Non, Madame : les hommes ne s'aviliſſent que par leur propre baſſeſſe. Le tems vous apprendra. . . . .

ORPHISE.

J'admire avec quelle adreſſe les paſſions transforment leurs deſirs en vertus ! Un zele trop ardent eſt ſouvent le plus prompt à ſe démentir ; un malheur récent échauffe l'imagination : l'héroïſme s'empare de l'eſprit ; on veut tout entreprendre pour les malheureux : inſenſiblement on s'accoutume à les voir ; on ſe refroidit, & l'on devient comme les autres hommes.

CLERVAL.

Ah, Madame ! en m'accablant de douleur, ne m'accablez pas de mépris. Je n'aurai pas d'autre épouſe que Cénie, recevez-en ma parole d'honneur.

ORPHISE.

Je l'accepte, Monſieur . . . . . Cénie eſt ma fille.

CLERVAL.

Vous êtes ſa mere ? tous mes vœux ſont remplis.

ORPHISE.

Non, Monſieur. Reconnoiſſez l'effet de votre aveugle tranſport : que ceci vous ſerve de leçon. Je vous rends votre parole.

CLERVAL.

Et moi, je la confirme par tout ce que l'honneur a de plus ſacré. Madame, accordez-moi votre confiance ſur les foibles ſervices que je puis vous rendre, & donnez-moi le tems de mériter votre eſtime.

ORPHISE.

Je vous honore, Monſieur ; & je vais vous en donner une preuve. L'affreuſe circonſtance où je me trouve, m'engage à me confier à vos ſoins ; j'accepte pour ces premiers momens les ſervices que vous m'offez. Cherchez-nous une retraite ; donnez-moi un guide pour nous y conduire ; la décence ne vous permet pas de nous y accompagner. Allez ; je vais tout

préparer pour mon départ, & prendre congé de Dorimond.

CLERVAL.

Et moi, je cours exécuter vos ordres, & je reviens vous avertir.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORSAINVILLE.

REPOSEZ-VOUS ſur moi : j'aurai ſoin de tout.

CLERVAL.

Ne les préſentez point comme des infortunées. Les malheurs ne ſont pas toujours une bonne recommandation.

DORSAINVILLE.

Je ſais ce qu'il faut dire.

CLERVAL.

Qu'elles ſoient bien traitées : ſi la penſion ne ſuffit pas, on la doublera.

DORSAINVILLE.

Vous m'avez dit tout cela.

CLERVAL.

Recommandez ſur-tout qu'on vous

avertiſſe, s'il arrivoit la moindre incommodité à Cénie.

DORSAINVILLE.

Je n'y manquerai pas.

CLERVAL.

Faites bien ſentir que ce ſont des femmes de mérite. Ce n'eſt qu'en montrant pour elles une grande conſidération, que vous pourrez leur en attirer.

DORSAINVILLE.

Je n'oublierai rien.

CLERVAL.

Qu'il eſt fâcheux, dans de certaines circonſtances, de ne pouvoir agir ſoi-même!

DORSAINVILLE.

Quoi! doutez-vous de mon zele?

CLERVAL.

Non, cher ami. Mais vous ne connoiſſez point les deux perſonnes qui méritent le plus qu'on s'intéreſſe vivement à elles.

DORSAINVILLE.

Vous les aimez: cela me ſuffit.

CLERVAL.

Il faut ſervir les malheureux avec tant de circonſpection, d'égards & de reſpect!

DORSAINVILLE.

Qui doit mieux que moi ſavoir les ménager ?

CLERVAL.

Il eſt vrai : mais un homme de courage contracte une certaine dureté pour lui-même, qu'il peut étendre ſur les autres, ſans même qu'il s'en apperçoive. Il eſt mille petites attentions qu'on ne peut négliger, ſans bleſſer ceux qui ont droit de les attendre.

DORSAINVILLE.

Je ne manquerai à rien ; je vous en donne ma parole.

CLERVAL.

Quel inconvénient y auroit-il que je vous accompagnaſſe à cette premiere entrevue ? Je parlerois vivement : c'eſt le premier moment qui décide : il eſt important. . . . .

DORSAINVILLE.

De n'en point trop dire. Loin de les ſervir, votre âge, votre ton pourroient faire un mauvais effet. Je crains déja que vos arrangemens ne nuiſent à leur réputation.

CLERVAL.

Comment ?

DORSAINVILLE.

Par un faſte qui me paroît déplacé. Il eſt bien difficile que leur aventure ne tranſpire pas : que voulez-vous que l'on penſe de ce que vous faites pour elles ?

CLERVAL.

Cela ne me regarde plus ; je ne fais à préſent qu'exécuter les ordres de mon Oncle.

DORSAINVILLE.

Qu'importe ? Il eût été plus prudent de les mettre d'abord ſur un ton approchant de leur état.

CLERVAL.

De leur état ! Ah ! gardez-vous de croire qu'il ſoit tel qu'il paroît !

DORSAINVILLE.

Avez-vous des éclairciſſemens là-deſſus ?

CLERVAL.

Il n'en eſt pas beſoin : tout parle en elles, tout annonce ce qu'elles ſont.

DORSAINVILLE.

Je crois que la mere & la fille ont mille

qualités ; mais enfin ce ne ſont pas des preuves.

CLERVAL.

Depuis long-tems je ſoupçonne Orphiſe de cacher ſa naiſſance. Tout ce que je vois me le confirme ; mon reſpect ne l'étonne point : il lui eſt naturel d'entendre le ton dont je lui parle ; elle devine ſans doute ce que je penſe d'elle, & cependant elle ne me dément point.

DORSAINVILLE.

Elle vous a fait grace de l'affirmative. Il eſt peu de gens de cette eſpece qui n'aient une hiſtoire toute arrangée du malheur qui les a réduits à ſervir.

CLERVAL

Ami, en cherchant à avilir ce que j'aime, penſez-vous ? . . .

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Pardonnez à un zele peut-être trop prévoyant. Je crains qu'entraîné par votre paſſion. . . . . .

CLERVAL.

Je vous entends : vous craignez que je n'épouſe Cénie ? Eh, bien ! apprenez que mon parti eſt pris, que rien ne pourra m'y

faire renoncer, qu'elle ſera ma femme dès que ſa mere y conſentira.

DORSAINVILLE

Quoique mes diſcours vous offenſent, me taire ſeroit vous trahir.

CLERVAL.

Voilà, voilà ce que je prévoyois! N'ayant pas de la mere & de la fille les mêmes idées que moi, vos ſoins manqueront d'égards, votre politeſſe ſera humiliante. O ciel! s'il vous échapoit...

DORSAINVILLE.

Ah! ceſſez de me faire injure! Je ne ſuis point aſſez barbare pour humilier les malheureux. Je reſpecte ce que vous aimez: mais je ne ſuis point aſſez lâche pour n'oſer combattre un penchant qui vous égare.

CLERVAL.

Eh, bien! vous le combattrez. Mais pour ce moment n'abuſez pas du beſoin que j'ai de votre amitié; & ſur-tout que Cénie ne s'apperçoive pas de vos ſentimens: renfermez votre zele. Dorimond vient ici: votre préſence lui ſeroit importune; ne vous écartez pas, je vous en conjure.

SCENE II.

DORIMOND, CLERVAL.

DORIMOND.

CLERVAL : elle ſe prépare à partir ! Sauve-moi par pitié des adieux que je ne ſoutiendrois pas. Tu vois un vieillard malheureux réduit au déſeſpoir !

CLERVAL.

Pourquoi vous abandonner à la douleur, Monſieur ? n'êtes-vous pas le maître de garder Cénie ? qui vous en empêche ?

DORIMOND.

Ses refus, que je n'ai pu vaincre, la bienſéance, la compaſſion pour elle & pour moi-même.

CLERVAL.

Si vous vouliez, Monſieur ? . . .

DORIMOND.

Non : il y auroit de la barbarie à la retenir malgré elle, dans une maiſon où tout lui rappelleroit ſon infortune.

CLERVAL.

CLERVAL.

Eh, Monſieur! n'eſt-il pas un moyen de vous l'attacher par des nœuds ſi ſacrés, que jamais? ...

DORIMOND.

Je l'avois imaginé d'abord : mais l'adoption de Cénie te priveroit de mon bien : ce ſeroit une injuſtice dont jamais je ne me rendrai coupable.

CLERVAL.

Eh, Monſieur! que m'importe votre bien? diſpoſez-en à votre gré, j'y renonce; je le ſignerai de mon ſang.

DORIMOND.

Ton déſintéreſſement ne peut être une excuſe pour moi. Si je cédois à tes deſirs, ta généroſité dégénéreroit en extravagance, & ma complaiſance en foibleſſe. . . . Je mettrai Cénie & ſa mere à l'abri des coups de la fortune. Tu donneras ce Porte-feuille à Orphiſe ; ce n'eſt qu'en attendant que je m'arrange pour le reſte. Je prétends auſſi que Cénie trouve dans ſa retraite non-ſeulement le néceſſaire en abondance, mais les choſes de pur agrément : il faut de

toute maniere tâcher d'adoucir ſon infortune.

CLERVAL.

Mon oncle, achevez votre ouvrage; ne mettez point de bornes à vos bontés.

DORIMOND.

C'eſt ſur toi, mon cher Neveu, que je dois à préſent les répandre. Je veux réparer mes torts, & te faire un bonheur durable.

CLERVAL.

Oui, Monſieur: il dépend de vous. D'un ſeul mot vous pouvez combler tous les vœux de mon cœur.

DORIMOND.

Si tu m'aimes, que ne parles-tu?

CLERVAL.

Monſieur... (*à part*) que je ſuis interdit!... (*haut*) je n'oſe prononcer....

DORIMOND.

Ton embarras fait la moitié de la confidence: acheve, nomme-moi ma Niece.

CLERVAL.

Cénie.

DORIMOND.

Cénie !

CLERVAL.

Oui, je ne puis vivre ſans l'adorer. Vous l'aimez, vous craignez de la perdre ; rendez-lui ſon état, illuſtrez ſa vertu, & que notre félicité prolonge la durée de nos jours.

DORIMOND.

J'apprends ta paſſion avec douleur, ſans pouvoir la condamner. Cénie n'eſt que trop digne d'être aimée ; mais elle ne peut être ta femme.

CLERVAL.

Quel obſtacle invincible ? . . .

DORIMOND.

Sa naiſſance.

CLERVAL.

Vous vouliez l'adopter ?

DORIMOND.

Je crois te l'avoir dit. Quand j'eus cette penſée, le funeſte ſecret n'étoit découvert qu'à demi. Ses parens inconnus pouvoient ne pas porter la honte dans ma famille, Mais ſa mere. . . .

CLERVAL.

Orphiſe n'eſt point née pour l'état où elle eſt, Monſieur. Des diſgraces l'ont ſûrement réduite à l'abaiſſement que vous lui reprochez.

DORIMOND.

Va! mon cher Neveu, tu t'abuſes; ſi elle avoit quelque naiſſance, elle n'en feroit plus myſtere. L'humiliation eſt la peine la plus ſenſible: on ne la ſouffre pas, quand on peut s'en garantir.

CLERVAL.

Elle eſt peut-être d'un rang ſi élevé, que même la modeſtie l'oblige à le cacher.

DORIMOND.

Eh, bien! pour te prouver combien je deſire ton bonheur: vois, cherche à donner quelque certitude à tes ſoupçons. Hélas! je deſire plus que toi ce que je ne puis eſpérer.

CLERVAL.

J'y cours: mais la voici.

SCENE III.

DORIMOND, CLERVAL, CÉNIE, ORPHISE.

CENIE.

C'EST à vos genoux, Monſieur, que je viens vous rendre graces de tant de bienfaits. Je n'oublierai jamais que j'eus l'honneur d'être votre fille : vous ne rougirez pas d'avoir été mon pere.

DORIMOND.

Je m'arrache à moi-même en me ſéparant de toi, & je ne ſuis pas moins à plaindre.

CLERVAL, *qui a parlé bas à Orphiſe.*

Non, Madame : vous n'êtes point ce que vous voulez paroître ; dites un mot, vous aſſurez mon bonheur.

ORPHISE.

S'il dépendoit de moi, Monſieur.....

CLERVAL.

Il en dépend, confiez à mon Oncle le ſecret de votre naiſſance. Doutez-vous de

ſa diſcrétion ? Doutez-vous de ſa prudence ? Ah Madame ! parlez.

ORPHISE.

Le courage & le ſilence ſont la nobleſſe des malheureux. Ne m'enviez pas la ſeule gloire qui me reſte.

CLERVAL.

Monſieur : eſt-ce ainſi que le vulgaire s'exprime ? eſt-il des titres plus nobles que les ſentimens ?

DORIMOND.

Madame : puiſque vous le voulez, je ne ferai aucun effort pour arracher votre ſecret. Mais comment ſe peut-il que votre fille vous ait été ravie, ſans qu'aucun ſoupçon vous ait engagée à faire des recherches, qui nous auroient à tous deux épargné bien des peines ?

ORPHISE.

Les plus funeſtes circonſtances préſiderent à la naiſſance de cette infortunée. Dans cet affreux moment on l'ôta de mes yeux. La mort n'avoit qu'un pas à faire pour venir juſqu'à moi : le ciel en courroux me rendit à la vie, mais ne me rendit point

ma fille. On m'annonça ſa mort. Quelles raiſons m'auroient engagée à prendre des ſoupçons ſur un accident ſi commun ? vous ſavez le reſte.

DORIMOND.

Oui : j'en ſais aſſez pour me déterminer. Madame : rendez-moi ma fille, & que l'hymen nous réuniſſe !

CLERVAL.

Ah, mon Oncle !

DORIMOND.

Madame, vous ne répondez point ?

ORPHISE.

J'oſe à peine, Monſieur, prononcer une réſolution que peut-être vous trouverez étrange. Dans toutes autres circonſtances vos bontés honoreroient Cénie : dans celles où nous ſommes, la retraite eſt le ſeul parti qui nous reſte.

DORIMOND.

Quoi, vous me refuſez ?

ORPHISE.

En admirant, en reſpectant vos vertus, en leur payant un tribut de mes larmes, je ne puis accepter des offres qui auroient fait l'objet de mes deſirs dans un tems plus

heureux. (*A Clerval.*) Monſieur, vous m'avez promis un guide, un plus long retardement ne ſerviroit qu'à prolonger des regrets que nous devons nous épargner à tous. Daignez les abréger.

CLERVAL, *avec dépit.*

Oui, Madame, oui, vous ſerez obéie.

SCENE IV.

DORIMOND, ORPHISE, CENIE.

ORPHISE.

JE vois que mes refus vous offenſent, Monſieur. En effet, que pouvez-vous penſer du parti que je prends, quand vous ne devez attendre que de la reconnoiſſance ? J'en ſuis pénétrée ; & votre eſtime m'eſt trop chere pour ne pas l'acheter d'une partie de mon ſecret. Jugez-moi, Monſieur : puis-je ravir au pere de Cénie le droit de diſpoſer de ſa fille ?

CENIE.

Quoi ! mon pere eſt vivant ? Pourquoi n'eſt-il pas ici ? Courons le chercher.

ORPHISE.

Malheureuſe Cénie ! Vous apprendrez tous vos malheurs.

SCENE V & derniere.

ORPHISE, CENIE, DORIMOND, CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORIMOND.

CLERVAL : te voilà déja ? ma tendreſſe redouble dans cet affreux moment. Madame, ne l'emmenez pas encore, je ſens le prix de chaque inſtant. Monſieur, vous êtes ſans doute cet ami de Clerval, qui veut bien ſe prêter à la douloureuſe circonſtance où nous nous trouvons ? Que ne puis-je payer ce ſervice ?... Si Clerval m'avoit confié plutôt...

DORSAINVILLE.

Monſieur...

DORIMOND.

Madame, avant de nous quitter, expliquons-nous, je vous en conjure. Vous

menacez Cénie de nouveaux malheurs ! Dois-je les ignorer ? Ne pourrois-je les prévenir ?

ORPHISE.

Non, Monſieur. Le ſort qui les a raſſemblés ſur ſa tête peut ſeul les faire ceſſer. Souffrez que je vous épargne des confidences qui ne doivent être faites qu'aux cœurs inſenſibles.

DORSAINVILLE.

Quel ſon de voix !... il porte dans mes ſens une émotion !...

DORIMOND.

Monſieur, je vous les recommande : devenez leur ami & le mien.

DORSAINVILLE.

Monſieur, la reconnoiſſance & l'amitié m'attachent depuis long-tems à votre famille.

ORPHISE.

Qu'entends-je ?... quel ſaiſiſſement !

DORIMOND.

Ma chere Cénie !...

CENIE.

Que j'expire dans vos bras !

ORPHISE.

Les malheurs l'ont changé. Mais cette voix ſi chere, eſt-ce une illuſion ?

CENIE.

Adieu, Clerval.

CLERVAL, *prenant avec tranſport la main de Cénie.*

Ami, donnez la main à Madame.

DORSAINVILLE.

Que vois-je ?... je n'en ſaurois douter.

ORPHISE.

C'eſt lui !... je meurs !

DORSAINVILLE.

Epouſe infortunée ! ouvrez les yeux : reconnoiſſez le plus heureux des hommes, & le mari le plus tendre.

ORPHISE.

Dorſainville !... Cher époux !... par quel bonheur ?... Cénie, embraſſez votre pere.

DORSAINVILLE.

Cénie, ma fille ! Ciel ! vous me comblez de biens !

DORIMOND.

Quoi ! Monſieur...

CLERVAL.

Oui, mon Oncle : c'eſt chez vous que le Marquis Dorſainville trouve la fin de ſes peines, & ſon bonheur.

DORIMOND.

Je ſuis prêt à mourir de joie. Madame, quelles excuſes n'ai-je pas à vous faire ? Monſieur, refuſerez-vous Cénie aux vœux de Clerval ?

CENIE.

Mon pere, vous avez lu dans mon cœur : ſuis-je digne de vos bontés ?

DORSAINVILLE.

Pourrois-je condamner des ſentimens ſi juſtes ? Vous devez à Clerval vos biens, votre rang, votre pere. (*A Dorimond.*) Monſieur, en lui donnant ma fille, je ne m'acquitte pas de tout ce que je lui dois.

CLERVAL.

Cénie.... Madame.... Mon Oncle en me rendant heureux, laiſſerez-vous à mon frere le malheur affreux de votre diſgrace ?

DORIMOND.

Je lui donnerai de quoi vivre dans le grand monde ſa patrie : mais je ne le verrai pas.

pas. Allons, vivons tous enſemble, & que la mort ſeule nous ſépare.

ORPHISE.

Jouiſſez, Monſieur, du bonheur que vous répandez ſur tout ce qui vous environne. Si l'exceſſive bonté eſt quelquefois trompée, elle n'eſt pas moins la premiere des vertus.

FIN.

TABLE
DES LETTRES
D'AZA.

LETTRE PREMIERE.
A ZILIA.

Aza informe Zilia de l'eſpérance où il eſt de la revoir bientôt, & des efforts qu'il a oppoſés à la violence des Eſpagnols. Pag. 5

LETTRE DEUXIEME.
A ZILIA.

Déſeſpoir d'Aza trompé par les promeſſes des Eſpagnols. Il ſe flatte de venger Zilia. 13

LETTRE TROISIEME.

De Madrid,

A KANHUISCAP.

Aza peint à ſon ami la cruelle ſituation de ſon cœur. Pag. 17

LETTRE QUATRIEME.

AU MÊME.

Alarmes d'Aza ſur le ſort de Yilia, dont il a eu de funeſtes préſages. 20

LETTRE CINQUIEME.

AU MÊME.

Aza conçoit l'eſpérance de recevoir de Kanhuiſcap des nouvelles de Zilia. 23

LETTRE SIXIEME.

AU MÊME.

Les inquiétudes d'Aza ſont calmées par les nouvelles que ſon ami lui donne de Zilia. 26

LETTRE SEPTIEME.

AU MÊME.

Aza chez Alonzo, qui l'inſtruit des mœurs des Eſpagnols. Pag. 28

LETTRE HUITIEME.

AU MÊME.

Aza peint à ſon ami le caractere d'Alonzo. 33

LETTRE NEUVIEME.

AU MÊME.

Mœurs & conduite des Eſpagnols, tout autres en Eſpagne qu'au Mexique. 37

LETTRE DIXIEME.

AU MÊME.

Réflexions d'Aza ſur la variété du goût des Eſpagnols. 41

LETTRE ONZIEME.

AU MÊME.

Aza continue ſes réflexions ſur les vices des Eſpagnols. 47

LETTRE DOUZIEME.

AU MÊME.

Continuation du même ſujet. Pag. 51

LETTRE TREIZIEME.

AU MÊME.

Embarras & fauſſes idées d'Aza ſur les principaux dogmes du Chriſtianiſme. 54

LETTRE QUATORZIEME.

AU MÊME.

Zilia toujours préſente au ſouvenir d'Aza, au milieu de ſes réflexions. Intrigues & hypocriſie des femmes Eſpagnoles. 59

LETTRE QUINZIEME.

AU MÊME.

Aza, mieux inſtruit ſur la nature des Aſtres & du Tonnerre, revient des anciens préjugés de ſa Nation. 64

LETTRE SEIZIEME.

AU MÊME.

Pratiques de Religion hypocrites & ſuperſtitieuſes chez les Eſpagnols. Réflexions ſenſées d'Aza ſur les Auto-da-Fé. Pag. 76

LETTRE DIX-SEPTIEME.

AU MÊME.

Aza continue de communiquer à ſon ami ſes idées ſur les connoiſſances Philoſophiques qu'il acquiert. 71

LETTRE DIX-HUIT.

AU MÊME.

Procédés des Eſpagnols à l'égard de leurs femmes. Amours de leurs Religieuſes. 75

LETTRE DIX-NEUVIEME.

AU MÊME.

Réflexions d'Aza ſur le vuide des connoiſſances Métaphyſiques. 81

LETTRE VINGTIEME.

AU MÊME.

Déſeſpoir d'Aza, qui croit Zilia engloutie dans les eaux. Pag. 84

LETTRE VINGT-UN.

AU MÊME.

Aza rétabli d'une maladie dangereuſe, par les ſoins d'Alonzo & de Zulmire. 87

LETTRE VINGT-DEUX.

AU MÊME.

Alonzo & Zulmire cherchent à diſſiper la douleur d'Aza. 89

LETTRE VINGT-TROIS.

AU MÊME.

Amour de Zulmire pour Aza, & ſes ſuites. 91

LETTRE VINGT-QUAT.

AU MÊME.

Zulmire rendue à la ſanté. 98

LETTRE VINGT-CINQ.

AU MÊME.

Aza conçoit le deſſein d'épouſer Zulmire, & par quel motif. Pag. 97

LETTRE VINGT-SIXIEME.

AU MÊME.

Aza dégagé des préjugés de Religion dans leſquels il avoit été élevé. 99

LETTRE VINGT-SEPT.

AU MÊME.

Trouble d'Aza, prêt à épouſer Zulmire. 102

LETTRE VINGT-HUIT.

AU MÊME.

Aza, inſtruit de l'arrivée de Zilia en France, quitte Alonzo & Zulmire, pour ſe rendre auprès d'elle. 104

LETTRE VINGT-NEUV.

AU MÊME.

Aza jaloux de Déterville, & par quel motif. 106

LETTRE TRENTIEME.

A U M Ê M E.

La jalouſie d'Aza augmente ; il croit Zilia infidelle. Pag. 110

LETTRE TRENTE-UN.

A U M Ê M E.

Aza ſe reproche les effets de ſa jalouſie. 112

LETTRE TRENTE-DEUX.

A U M Ê M E.

Aza retombe dans ſes ſoupçons contre Zilia. Zulmire projette une vengeance éclatante. 114

LETTRE TRENTE-TROIS.

A U M Ê M E.

Innocence de Zilia. Généroſité de Zulmire. Déſeſpoir d'Aza. 117

LETTRE TRENTE-QUAT.

A Z I L I A.

Aza fait à Zilia l'aveu de ſes injuſtices, & s'efforce de la fléchir. 120

LETTRE TRENTE-CINQ. & derniere.

A KANHUISCAP.

Zilia rend ſon cœur à Aza. Leur prochain retour dans leur Patrie. P. 125

Cénie, Piece nouvelle, en cinq Actes. 129

Fin de la Table.

REGISTRATO

5464

5764

BIBLIOTEC
II
SCAFFALI
PLUTEO--
N.° CATE